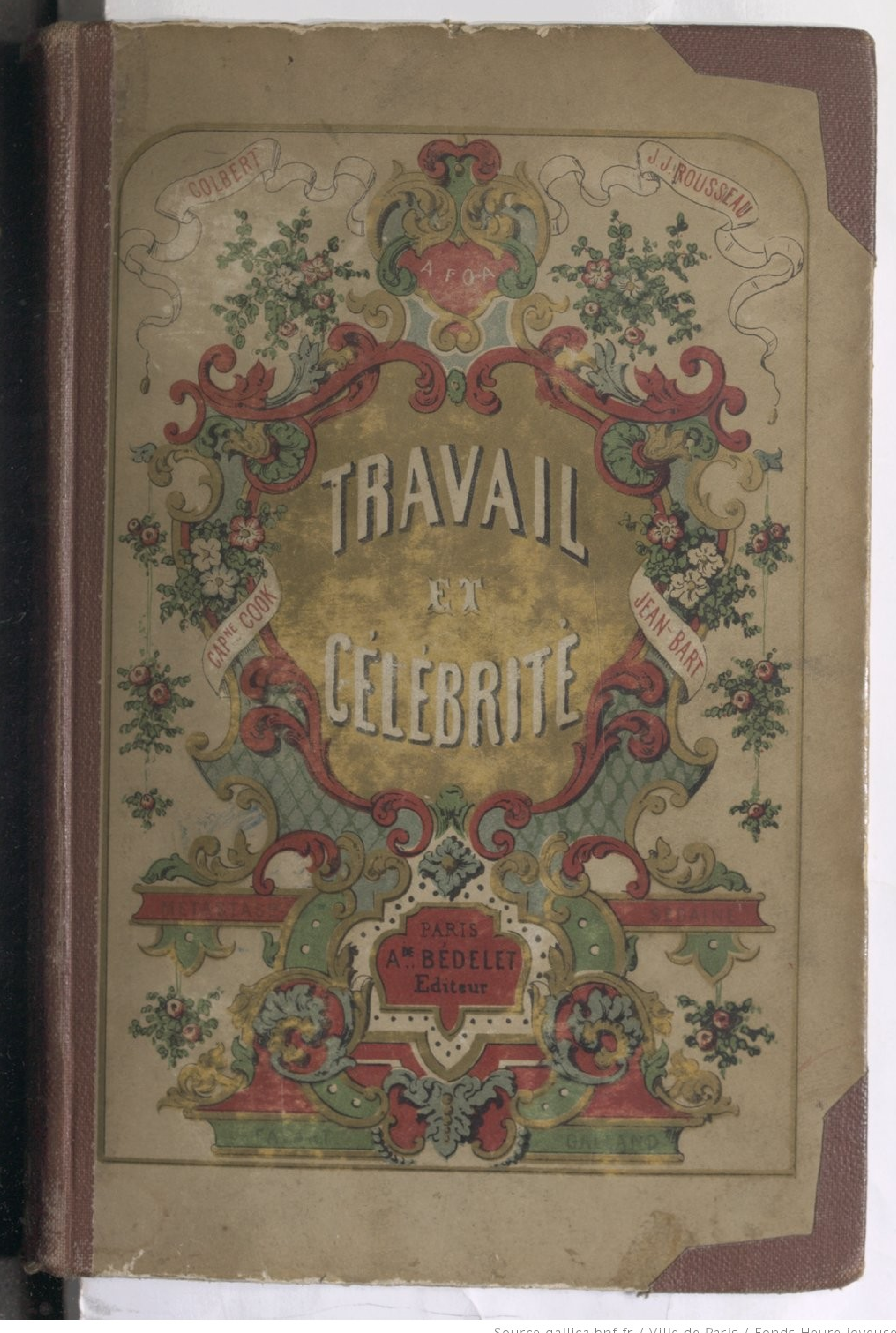
Travail et célébrité, contes historiques dédiés à la jeunesse par feu Mme Eugénie Foa... Colbert, Galland, Cornil, [...]

Foa, Eugénie (1796-1853?). Travail et célébrité, contes historiques dédiés à la jeunesse par feu Mme Eugénie Foa... Colbert, Galland, Cornil, Barth, Métastase, Sedaine, Favart, J.-J. Rousseau, le capitaine Cook. 1860.


COLBERT
J.J. ROUSSEAU
TRAVAIL
ET
CÉLÉBRITÉ
CAPne COOK
JEAN-BART
PARIS
Ade BÉDELET
Editeur

EUGÉNIE FOA

TRAVAIL ET CÉLÉBRITÉ



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ET DU MÊME FORMAT

PUBLIÉS CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

LES ENFANTS ILLUSTRES.
LES PETITS ARTISTES.
LES PETITS GUERRIERS.
LES PETITS POËTES.
LES PETITS SAVANTS.
PETITS PRINCES ET PRINCESSES.
VERTUS ET TALENTS.
GRANDEUR ET ADVERSITÉ.
LIVRE DE LA JEUNESSE.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



COLBERT.



Voici les quatre-cent-cinquante écus que vous m'avez donnés tout à l'heure.

TRAVAIL ET CÉLÉBRITÉ

CONTES HISTORIQUES

DÉDIÉS A LA JEUNESSE

PAR

FEU MADAME EUGÉNIE FOA

REVUS ET CORRIGÉS

COLBERT.

GALLAND. — CORNIL BARTH.

MÉTASTASE. — SEDAINE. — FAVART.

J. J. ROUSSEAU.

LE CAPITAINE COOK.

PARIS
AMÉDÉE BÉDELET, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 20



COLBERT

OU

LE PETIT MARCHAND DRAPIER

LA BOUTIQUE DE DRAPS A L'ENSEIGNE DE LA TOISON-D'OR.

— A quel quantième du mois sommes-nous aujourd'hui, monsieur Baptiste? demanda du fond de sa boutique, où il paraissait enseveli dans un grand fauteuil de cuir vert, un tout petit homme, maigre, sec, et le visage taillé en lame de couteau, comme disait une de mes vieilles cousines, pour désigner ce genre de figures étroites, longues et pointues.

— Au 30 octobre 1632, répondit, d'un air machinal et sans trop savoir ce qu'il disait, un jeune homme grand et mince, accoudé sur un bureau de bois blanc où étaient

étalées plusieurs pièces de drap dépliées, qu'on était sans doute occupé à mesurer. Il lisait attentivement une vieille gazette sur laquelle des taches de graisse, semées çà et là, dénotaient que cette feuille avait servi à envelopper son déjeûner.

— 1632? se récria vivement le vieux marchand de draps, nous sommes en 1634, petit drôle; mais faites-moi l'amitié de me dire, monsieur mon-filleul, ce que vous lisez là, au lieu d'achever d'auner cette belle pièce de drap d'Elbeuf?

— Ah! mon parrain, comme c'est intéressant! répondit Baptiste, sans lever les yeux de dessus sa gazette.

— Intéressant, une gazette!... vous savez bien, petit drôle, que je vous ai défendu de vous occuper de politique... et d'autre chose aussi que j'ai sur le cœur, et que je vous dirai tout à l'heure... ça mérite une longue mercuriale que je n'ai pas le temps de vous donner à présent... Quelle est cette gazette que tu tiens, Baptiste?

— L'*Étoile!*... mon parrain.

— L'*Étoile!* l'*Étoile!* Je ne dis pas; mais je vous demanderai encore, petit drôle, quel besoin vous avez de fourrer votre nez dans l'*Étoile* et dans cette autre chose que je ne dis pas encore, lorsque vous avez là une belle pièce de drap d'Elbeuf qui vous tend les bras... Vous ne serez jamais bon à rien, petit drôle... un homme qui est insensible à la beauté d'un Elbeuf... surtout lorsqu'il est commis-marchand drapier! Moi, monsieur, moi, Guillaume Certain, marchand de draps à l'enseigne de la Toison-d'Or, quand j'étais à votre âge, les jours où j'avais le bonheur d'auner

de l'Elbeuf étaient mes jours de fête, mes Dimanches, mes Noël, mes Jours de l'an, mes jours des Rois, mes mardi gras!... vous ne serez jamais bon à rien... Qu'est-ce qu'il chante, ce numéro de l'*Étoile*, Baptiste?

— C'est le procès du duc de Montmorency...

— Le duc de Montmorency? est-ce que ça vous regarde, le duc de Montmorency?... Vous vous croyez noble, n'est-ce pas, petit drôle, parce que vous avez parmi vos aïeux, quatre barons de caste... Castrstril...

— Castelhill, mon parrain; les Castelhill sont les aïeux communs des Colbert d'Écosse et de ceux de France, nous avons les mêmes armes.

— Ta, ta, ta, qu'est-ce que ça me fait à moi! Quand votre mère, mademoiselle Colbert, vint me demander de vous tenir sur les fonts de baptême, en mémoire de ma pauvre sœur avec laquelle elle avait été élevée au couvent de Reims, et dont elle et moi nous pleurons tous les jours la mort, est-ce que je me suis informé si votre père descendait des Gatechil, et si votre mère était ou non la fille d'Henri Passort, conseiller d'État, et qui méritait de l'être?... La politique, petit drôle, c'est bon pour les gens qui n'ont rien à faire, comme cette autre chose que je vous dirai tout à l'heure... mais pour nous, pour vous, comme pour moi, comme pour Alain, mon premier commis, comme pour Moline, mon garçon de boutique, votre politique, c'est d'auner du drap, c'est d'en vendre le plus et le plus cher qu'on le peut, et de tenir la boutique propre et les rayons en or-

dre, voilà notre politique, petit drôlet... Qu'est-ce qu'il avait fait, ce duc de Montmorency, Baptiste?

— Vous savez bien, mon parrain, quand Louis XIII, en 1629, partit de Paris, et, malgré la rigueur de l'hiver, alla, en personne, secourir le duc de Nevers et le défendre contre les prétentions que le duc de Savoie manifestait sur le Montferrat-Mantouan...

— Ce petit est né homme d'État... c'est étonnant comme il défile tout ça, on dirait un chapelet!... dit le vieux marchand le regard fixé sur son filleul, dont la pâleur studieuse, le regard profond, s'alliaient peu avec la naïveté de ses traits d'enfant.

— Eh bien, mon parrain, reprit Baptiste le front coloré d'une juste indignation, pendant que ce jeune roi forçait le pas de Suze battant l'armée du duc de Savoie, chassait les Espagnols de Cazal, s'emparait de Pignerol, et, par le traité de Querasque, conclu il y a trois ans, en 1631, mettait le duc de Nevers en possession du duché de Mantoue, lorsqu'avec le titre de libérateur de l'Italie, que ce traité donnait au roi, il revenait, avec le duc de Richelieu, dans la capitale, il retrouva mille intrigues; son frère Gaston, le duc d'Orléans, s'était révolté; plusieurs seigneurs avaient embrassé son parti, et notamment le duc de Montmorency qui avait soulevé le bas Languedoc dont il était gouverneur. Pris les armes à la main au combat de Castelnaudary, le duc de Richelieu lui fit trancher la tête à Toulouse, le 30 octobre 1632...

— Il y avait peut-être dans tout ça un peu d'intrigue et

de machination de la part du cardinal de Richelieu, fit observer le vieux marchand, qui, à ce que vous pouvez en juger, mes jeunes lecteurs, aimait aussi la politique, quoi qu'il en dit.

— Les ministres sont trop arbitraires, trop durs, trop despotes, répondit Baptiste s'animant... et si jamais j'étais ministre !...

Un grand éclat de rire du vieux marchand, des commis, voire même du garçon de magasin qui balayait la devanture de la maison, interrompit net le petit Baptiste, et lui fit monter le rouge au visage.

— Il n'y a plus d'enfant! il n'y a plus d'enfant, murmura Moline en riant.

— Si... tu... é...tais... mi...nis...tre!... répéta Guillaume Certain en pesant sur chaque syllabe; si... tu... é...tais... mi...nis...tre!... Fais-moi donc le plaisir, ajouta-t-il en changeant brusquement de ton, d'être d'abord commis de la boutique de ton parrain, et de savoir lui répondre juste quand il t'adresse une question; petit drôlat, qui se mêle de politique, qui fait des choses que je dirai tout à l'heure... qui parle... roi... duc de Mantoue... armée... bourrasque... et qui ne sait seulement pas le quantième du jour qui l'éclaire, et l'année dans laquelle il vit.

— C'est aujourd'hui le 29 août 1634, mon parrain, répondit Baptiste la voix honteuse, il y a juste quinze ans que je suis venu au monde, et n'en être pas plus avancé! ajouta-t-il tristement.

— Jamais tu n'as dit une plus grande vérité, Baptiste,

répliqua le marchand écrivant cette date au bas d'une facture... mais, quand on est fainéant, paresseux, et qu'au lieu de faire des factures... on fait des vers... oui, messieurs, des vers, ajouta-t-il en se tournant vers ses autres commis; monsieur Jean-Baptiste Colbert, commis à la Toison-d'Or, boutique la plus achalandée de Reims, fait des vers, répéta-t il en levant en l'air un papier dont la vue seule couvrit de confusion le joli visage de Baptiste... Voilà cette autre chose dont je voulais ne parler que tout à l'heure, mais qui m'étouffait, qui me... il fallait que cela sortît, enfin, voilà!... Des vers!... des vers!... disait-il, agitant toujours en l'air le malencontreux papier... et savez-vous à quel indigne quiproquo ils ont donné matière, ces vers?... Écoutez, vous autres... et vous, baissez les yeux, petit drôle.

— Je ne devine pas... dit Baptiste à part lui.

— Ah! vous ne devinez pas... cherchez dans la poche de votre veste, petit homme de lettres en herbe... petit ministre en graine... cherchez bien, vous devez avoir un papier.

— Oui, dit Baptiste, le prenant à contre-cœur, et comme forcé par l'obéissance qu'il devait à son parrain.

— Ouvrez-le, petit drôle, ouvrez-le... hein!... qu'est-ce... s'il vous plaît? une facture que je vous ai donnée hier à porter chez M. Cénani, de la maison Cénani et Mazerani, banquiers de Paris, et à qui vous avez remis ces méchants vers au lieu de ma facture.

— C'est, ma foi, vrai, dit Baptiste consterné.

— Eh bien! monsieur, vous allez y retourner, chez ce banquier, vous allez lui reporter cette facture... et en

même temps lui montrer des draps, pour faire meubler une maison de campagne qu'il a achetée dans les environs... Approchez, monsieur, et retenez bien le prix de ces draps, si c'est possible. Le n° 1 est coté trois écus l'aune, le n° 2 six écus, le n° 3 huit écus, et le n° 4 quinze écus... c'est cher, mais c'est tout ce qu'on fait de plus beau en Elbeuf...

— Faut-il faire des diminutions, mon parrain? demanda Baptiste prenant une carte sur laquelle de petits échantillons de drap étaient collés. En même temps, le garçon de caisse, Moline, chargeait sur ses épaules plusieurs pièces de draps semblables aux échantillons.

— Des diminutions! s'écria le marchand, lançant un regard d'indignation à son jeune commis; quand je dis que ce petit drôlat ne sera jamais un bon marchand... ni rien qui vaille!... Si on marchande beaucoup, mais beaucoup, pendant une heure au moins, vous pourrez faire six sous par aune de diminution; si on marchandait deux heures, douze sous.

— Et trois heures? fit Baptiste en souriant.

— Mauvais plaisant!... vous ne serez jamais marchand, allez, tant que vous ne suivrez pas cet axiome que je tiens de mon père, qui le tenait du sien, et que tous les deux nous avons suivi si fidèlement : « Vends le plus et le plus cher que tu pourras; et, si on te demande du crédit, réfléchis; et, après avoir bien réfléchi, ne l'accorde pas. Va! petit drôle. »

II

LE PETIT MARCHAND DRAPIER.

Baptiste, suivi de Moline portant un énorme paquet de draps, arpentait vivement la distance qui séparait la boutique de maître Guillaume Certain de l'hôtel des Étrangers, où demeurait accidentellement le banquier Cénani.

— Vous vous rappellerez bien ce que votre parrain vous a dit, n'est-il pas vrai, monsieur Baptiste? Le n° 1 trois écus, le n° 2 six écus, le n° 3 huit écus, et le n° 4 quinze écus?

— Je cherche depuis ce matin une rime à *convaincu*, et tu me l'as donnée; merci, Moline, répondit Baptiste prenant son calepin et écrivant une note au crayon.

— Il n'y a pas de quoi, monsieur, vous êtes bien bon; mais je veux que Satan me tire les pieds cette nuit, si je sais ce que vous voulez dire avec cette rime que je vous donne... Si je vous ai donné quelque chose, tant mieux.

Sans lui répondre, mais comme poursuivi par une pensée intime, le petit Colbert reprit :

— Dire que ces vers sont mauvais! comparer des vers à une facture... à une misérable facture!

— Pouvez-vous parler avec tant de mépris de ce que M. votre parrain estime le plus au monde, monsieur Baptiste! reprit Moline s'arrêtant pour remonter sa balle qui

glissait le long de son dos; tenez, voulez-vous que je vous dise mon opinion? Vous ne serez jamais un bon marchand.

— Baste!... fit Baptiste.

— N'est pas marchand qui veut, monsieur Baptiste, reprit Moline; mais à quoi pensez-vous donc ainsi? on dirait que vous cherchez des épingles... et puis... mais vous ne m'écoutez pas... Monsieur Baptiste, monsieur Baptiste! n'allez donc pas si vite, vous dépassez la porte, nous sommes arrivés.

— Ah! c'est vrai! dit le petit Colbert, et, revenant sur ses pas, il entre dans un grand hôtel, et demande M. Cénani.

— Au premier, l'escalier à gauche, nos 8 et 10.

Toujours suivi de Moline, le jeune commis marchand atteignit la porte indiquée, et, après avoir sonné, il fut introduit devant un très-jeune homme vêtu d'une robe de chambre de damas vert clair à grandes fleurs rouges.

— C'est de la part de M. Guillaume Certain, dit Baptiste en saluant.

— Ce sont plusieurs pièces de drap à choisir, ajouta Moline en posant son paquet sur une table.

— Voyons, dit simplement le jeune banquier, en s'approchant d'un air nonchalant du ballot que Moline s'était empressé d'ouvrir.

Et regardant à peine, touchant du bout des doigts chaque pièce l'une après l'autre, il en fit mettre une de côté.

— C'est celle-là que je choisis; de quel prix est-elle?

— Quinze écus l'aune, répondit Baptiste.

Moline fit une grimace que ne remarquèrent ni le vendeur ni l'acheteur.

— C'est bien, dit ce dernier, c'est pour faire tendre mon cabinet, à la campagne, combien cette pièce aune-t-elle?

— Trente aunes, dit Moline, regardant la marque, et si monsieur veut que je l'aune devant lui...

— C'est inutile, mon cher, je me fie à M. Guillaume; trente aunes à quinze écus, font quatre cent cinquante écus, les voici.

Et, se dirigeant toujours avec la même nonchalance vers un bureau ouvert, il prit une pile d'écus qu'il donna à Baptiste.

— Sais-tu écrire, mon petit? lui dit-il.

— Oui, monsieur, dit le commis devenu tout rouge, humilié qu'il était par cette question.

— Eh bien, fais-moi un reçu.

— Baptiste fit le reçu demandé et prit l'argent; Moline remit les trois autres pièces de draps en ballot; puis, tous deux saluèrent et se retirèrent.

Si Baptiste n'avait pas été si préoccupé, il aurait pu remarquer l'air goguenard, et les demi-syllabes que murmurait son compagnon, lorsqu'ils furent descendus dans la rue.

— Ouf!... enfoncé!... disait Moline en jetant un regard semblable à un salut moqueur vers la porte de l'hôtel qu'il quittait... la bonne pâte de niais que cela fait, un acheteur de Paris!... Sont-ils godiches... godichons... godichets! Dites donc, monsieur Baptiste!... dites-donc, monsieur Bap-

tiste... que M. Satan vienne me tirer les pieds cette nuit, si je n'ai pas l'idée que l'esprit a déménagé au camarade... Tout de même, n'est pas marchand qui veut, mais ça n'empêche pas que le bourgeois ne se plaindra pas de la recette aujourd'hui. L'axiome a été respecté : *Vends le plus et le plus cher que tu pourras ; et, si on te demande du crédit, réfléchis ; et, quand tu auras bien réfléchi, ne l'accorde pas.*

III

LE MOYEN DE NE PAS FAIRE FORTUNE, MÊME EN VENDANT TROP CHER.

— Eh bien? dit le maître du magasin à l'enseigne de la Toison-d'Or, debout sur le seuil de sa porte, du plus loin qu'il aperçut son filleul et son garçon de magasin. Eh bien?

— Nous voilà, ouf! fit Moline, jetant son ballot sur le comptoir.

Maître Guillaume l'ouvrit avec précipitation :

— Tu ne t'es pas trompé, au moins? dit-il.

— Je crois que non, mon parrain, dit Baptiste avec tranquillité.

— Et moi, je crois que si!... repartit Moline riant en dessous.

— Tu crois, Moline, tu crois? s'écria le marchand culbutant son drap et examinant les étiquettes. Du reste, je

devais m'y attendre ; il n'en fait jamais d'autres, ce petit drôle. D'abord, je t'avertis... si tu t'es trompé, tu courras chez M. Cénani lui redemander l'argent du surplus ; et, s'il ne veut pas le rendre, car on ne peut plus revenir sur un marché fait et livré, il en a le droit, tu le payeras sur tes gages... Il manque le n° 3 ; le n° 3 était coté, il était coté six écus... non, huit écus... je suis tout ému.

— Huit écus, huit écus ! s'écria Baptiste étourdi, en êtes-vous certain, mon parrain ?

— C'est peut-être moi, petit drôle, que tu voudrais trouver en défaut ; le n° 3 était coté huit écus... je sue de peur !... je n'ai pas une goutte de sang dans les veines ; je parie que le drôle l'aura cédé à six écus...

— Au contraire, mon parrain, maladroit que je suis ! je l'ai vendu quinze, mais...

— Quinze !... quinze ! interrompit le marchand essayant de déguiser une joie qui perçait jusque dans le tremblement de sa voix ; quinze !... tu es un brave et digne garçon, Baptiste, tu feras honneur un jour à toute ta famille. Quinze !... et moi, ton parrain, je me féliciterai de t'avoir tenu sur les fonts de baptême... quinze !... j'en pleure de joie ! quinze écus, quinze écus, un drap qui n'en vaut pas six... Viens m'embrasser, Baptiste ; je te pardonne tes vers, tes étourderies, ta politique ; quinze écus !... trente aunes à quinze écus, au lieu de huit ; sept écus de bénéfice ; trente aunes, deux cent dix écus, six cent trente francs de trop... la bonne journée ! — Margoton, Margoton, grand gala aujourd'hui, une omelette au lard, et achète pour deux sous

de moutarde pour manger avec le bouilli d'hier; six cent trente francs... cher filleul de mes entrailles!

— Comment, mon parrain, est-ce que vous voudriez profiter... dit Baptiste en reculant au lieu d'avancer.

— Charmant, d'honneur, charmant, il est d'une naïveté cet enfant, reprit le marchand d'un air capable, d'une naïveté adorable... Voyons, a-t-il payé?

— Certainement qu'il a payé, mon parrain, mais c'est égal...

— C'est égal, je le crois sambleu bien que c'est égal, donne, mon garçon, donne.

— Quoi! mon parrain, vous voudriez profiter?...

— Tu voudrais partager?... drôlat, fit le marchand d'un ton qui prouvait qu'il ne serait pas éloigné d'accepter arrangement... dans le fait, si tu t'étais trompé à mon désavantage, je t'aurais fait payer; ainsi, il est juste...

— Mon parrain, interrompit à son tour le petit Colbert en reprenant avec dignité son chapeau qu'il avait posé en entrant, je suis incapable de vous offrir un marché pareil.

— Bravo! bravo! mon garçon... eh bien, donne tout, alors.

— Et je vais aller chez cet honnête jeune homme que j'ai si indignement trompé, le prier d'agréer mes excuses et lui rendre ce qu'il m'a donné de trop.

En achevant ces mots, Baptiste qui, tout en parlant, s'était approché de la porte de la rue, en franchit le seuil d'un seul bond et s'élança dehors.

— Lui rendre!... mais qu'est-ce qu'il dit donc? s'écria

le marchand, si étourdi de ce mot, qu'il ne s'aperçut pas tout de suite du départ de son filleul; lui rendre... mais es-tu fou, mon garçon? Est-ce qu'un marchand a jamais rendu?... Eh bien, où est-il donc? ajouta le marchand cherchant Baptiste des yeux; où est-il donc? aurait-il été accomplir sa stupide menace?

— Mais oui, not' bourgeois, il est parti, répondit Moline le regard tourné vers le chemin que Baptiste avait pris en sortant; et il le fera comme il l'a dit, allez, soyez tranquille!

— Le bourreau! le drôle!... mais il veut donc m'assassiner? s'écria le petit marchand sautant comme un cabri dans sa boutique; il veut donc m'égorger? moi, son parrain, moi qui l'élève, qui le choie, qui le dorlote, ni plus ni moins que s'il était mon propre fils, le fils de ma défunte et de moi... mais c'était un serpent que je réchauffais dans mon sein... Eh bien, qu'est-ce que vous faites donc là tous à me regarder?... courez donc après lui... va, Moline, va, mon chéri, ramenez-le-moi, mort ou vif... Ouf... après une si grande joie, une si grande douleur! la transition est trop forte; je suis percé de mille coups de poignard... je suis mort... Ah! que mon grand-père avait bien raison de dire : n'est pas marchand qui veut! Hélas! on a bien de la peine à faire sa fortune, même en vendant la marchandise plus qu'elle ne vaut... Eh bien, tu n'es pas parti, Moline? tu veux donc ma mort, toi, aussi?... Non, reste, j'y vais, moi!

Et enfonçant sur sa tête, d'un air désespéré, la casquette

de loutre qui ne quittait que rarement, et les jours de fête seulement, son chef aussi gras qu'elle, il s'élança à la poursuite de son filleul.

IV

FAIS CE QUE DOIS, ADVIENNE QUE POURRA !

— Monsieur Cénani? demanda Baptiste tout essoufflé au valet de chambre qui lui avait ouvert la porte un quart d'heure auparavant.

— Il n'est pas encore sorti. Mais je crois qu'il ne peut pas vous recevoir, répondit le valet; monsieur s'habille.

— Je vous en prie, monsieur, faites que je lui parle tout de suite, reprit Baptiste le regard aussi insistant que la voix, il le faut absolument.

— Je vais voir, dit le valet.

En ouvrant la porte de la chambre de son maître, cet homme ne s'aperçut pas que Baptiste le suivait.

— Qu'y a-t-il, Comtois? demanda le jeune banquier sans tourner la tête, et debout devant une glace, essayant de donner à son jabot un pli convenable.

— C'est ce petit marchand drapier qui est venu tout à l'heure, et qui demande à parler à monsieur, répondit le valet.

— Je n'y suis pas, reprit M. Cénani. Comtois, mon épée.

— Monsieur, de grâce, un mot, dit la voix suppliante de Baptiste.

— De quel droit entrez-vous jusqu'ici? que me voulez-vous? ne vous ai-je pas payé? demanda le banquier se tournant irrité vers Baptiste. Je n'y suis pas, sortez.

Avec cette assurance que donne l'extrême jeunesse et l'aplomb de la conscience de ce qu'on fait, Baptiste, au lieu de se retirer, fit quelques pas en avant dans la chambre.

— Monsieur, dit-il au banquier qui semblait partagé entre l'étonnement que lui causait cette audace et le désir de faire jeter l'importun à la porte par son valet, excusez-moi; mais je vous ai trompé, sans le vouloir, il est vrai, ce qui n'empêche pas que vous ayez été dupe.

Puis, profitant de l'espèce de stupéfaction causée par ce préambule, le petit marchand drapier s'avança encore dans la chambre, et, posant sur une table l'argent qu'il rapportait, il en fit deux parts et il ajouta :

— Voici les quatre cent cinquante écus que vous m'avez donnés tout à l'heure; veuillez, monsieur, me rendre la facture de cette somme et recevoir celle-ci en échange... Le drap que je vous ai vendu, au lieu d'être de quinze écus, n'en valait que huit; trente aunes à huit écus ne font que deux cent quarante écus; il vous revient donc, sur cette somme, deux cent dix écus. Les voici, monsieur; voulez-vous voir si le compte y est?

— Es-tu bien sûr de ce que tu dis là, mon ami? reprit

le banquier changeant subitement de ton, et ne te trompes-tu pas?

— Monsieur a encore la pièce de drap, elle doit être marquée du n° 3.

— C'est juste, dit Comtois après avoir vérifié.

— Le n° 3 est coté huit écus, monsieur, je ne me trompe pas... Je demande bien pardon à monsieur d'être entré chez lui, comme cela, malgré lui... Mais, si monsieur s'était aperçu avant moi de cette étourderie, je ne m'en serais jamais consolé... Maintenant, monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer.

— Un moment, un moment! cria Cénani à Baptiste qui se retirait en saluant, et que cet appel retint avant qu'il eût dépassé la porte. Sais-tu que je ne me connais pas en drap?

— Je puis affirmer à monsieur que cette pièce ne vaut que huit écus.

Souriant de cette naïveté, le jeune banquier reprit :

— Et que tu pouvais hardiment garder cette somme pour toi?

— C'est une idée qui ne me serait jamais venue, monsieur, répondit le jeune commis avec une bonhomie candide.

— Mais si elle t'était venue?... demanda encore l'élégant Parisien.

— Mais c'est impossible, monsieur; c'est comme si vous me demandiez si l'idée me vient d'emporter tout ce que vous avez ici.

Et un sourire d'incrédulité éclaira la physionomie pleine de franchise de ce charmant enfant.

— Et si je te donnais cette somme que tu me rapportes avec une loyauté si admirable?

— A quel titre et pourquoi me la donneriez-vous? Je la refuserais, monsieur, dit Baptiste sans hésiter.

— Tu es un brave garçon et un honnête homme, dit le jeune banquier allant vers Baptiste et lui prenant la main; tu es un brave enfant et un honnête homme, répéta-t-il. Comment te nommes-tu?

— Jean-Baptiste Colbert, pour vous servir, répondit Baptiste, honteux et rougissant de cette familiarité.

— Et quel âge as-tu, Baptiste?

— Quinze ans, monsieur.

— Colbert, Colbert, répéta M. Cénani comme cherchant à rappeler sa mémoire. Seriez-vous, par hasard, parent des Colbert d'Écosse?

— Les Colbert d'Écosse, comme ceux de France, ont pour aïeux les barons de Castelhill, monsieur.

— Et d'où vient que ton père, descendant d'une aussi illustre famille, soit devenu marchand?

— Mon père n'est pas marchand, monsieur; mais il est très-pauvre, et c'est pour soulager ma famille que je suis entré commis chez mon parrain, M. Guillaume Certain.

— Pauvre petit!... tant de franchise, de loyauté et de candeur enfoui dans un magasin de draps... quel dommage! quel dommage!

— Le carrosse de monsieur est attelé, dit le valet de chambre en revenant.

L'élégant banquier ne quitta qu'à regret la main du pauvre commis; il semblait partagé entre le désir de lui faire accepter la somme encore étalée sur la table, et la crainte de faire monter encore une fois le rouge de l'humiliation sur cette noble et belle figure d'enfant. Ce dernier sentiment, sans doute, prévalut; car il se contenta de dire :

— Nous nous reverrons, Baptiste, nous nous reverrons.

Et il congédia le jeune homme du geste et du regard.

Baptiste descendit l'escalier de l'hôtel en courant, et allait s'élancer dans la rue, lorsqu'il se sentit saisir au collet par une main forte et menaçante.

V

CALCUL ET COLÈRE D'UN MARCHAND.

— D'où viens-tu? petit drôlat, dit la voix de M. Guillaume Certain étouffée par la colère.

— De chez M. Cénani, de la maison Cénani et Mazerani de Paris, répondit Baptiste de cet air mi-insolent et mi-craintif de quelqu'un qui s'apprête à tenir tête à l'orage.

— Et qu'as-tu été faire chez M. Cénani, de la maison Cénani et Mazerani de Paris? répliqua le vieux marchand, qui secouait en parlant le pourpoint de son commis.

— Lui reporter l'argent qu'il m'avait donné de trop. — Tenez, mon parrain, ajouta Baptiste avec une insouciance affectée et comme s'il ne sentait pas les ongles de son parrain qui s'enfonçaient à la fois dans la manche de son gilet et dans son bras; tenez, voilà les deux cent quarante écus que cette maison m'a chargé de vous remettre pour les trente aunes de drap à *huit* écus l'aune.

Le malin enfant pesa sur ces derniers mots.

— Misérable serpent que j'ai réchauffé dans mon sein ! murmurait le marchand dont les mains se détachèrent du bras de son commis pour prendre l'argent qu'il lui donnait; mauvais petit drôlat que j'ai tenu sur les fonts de baptême et qui, pour récompense, me tient, lui, sur un gril ardent ! méchant garnement qui, sans moi, sans mes sages leçons suivies d'exemples non moins admirables, ne saurait pas reconnaître un *sedan* d'avec un *elbeuf*... un enfant dont le père est un savant, dont la mère est une *demoiselle*, et qui, sans moi, serait peut-être un savant comme son père ou un damoiseau comme sa mère... Deux cent quarante écus... au lieu de quatre cent cinquante !... tu me voles deux cent dix écus, Baptiste, comme si tu me les prenais dans ma poche... Que dis-je ? infortuné marchand de draps que je suis... sais-tu ce que tu me coûtes ?... non, je ne veux pas y penser, c'est à en devenir fou... Suppose, filleul sans cœur et assassin de ton parrain, suppose que M. Cénani ait eu besoin d'une ou de deux autres pièces de drap : ayant accepté la première à ce prix de quinze écus, je n'aurais pu, mon honneur y était engagé, je n'aurais pu les vendre moins

cher... ainsi donc, trois fois deux cent dix écus font six cent trente écus, comme qui dirait dix-huit cent nonante livres. Sors de devant mes yeux, méchant enfant, ajouta le marchand de plus en plus exaspéré par son calcul; sors de devant mes yeux, et suis le conseil que je te donne, c'est le dernier : fais en sorte de ne jamais te trouver à la portée ni de mon bras ni de mon pied... voilà ma bénédiction, emporte-la et adieu!

Bien que Baptiste s'attendît à un accès de colère de la part du marchand, et qu'il s'y fût tout préparé, jamais il n'avait supposé que son parrain pût le renvoyer; cependant il ne se repentait pas de son action, il la trouvait simple et naturelle.

Baissant la tête sous l'adieu peu chrétien qu'il venait de recevoir, Baptiste prit, à pas lents, le chemin de la maison de son père.

VI

RETOUR DANS LA MAISON PATERNELLE.

Il était sept heures du soir, M. Colbert était déjà assis à table pour souper en compagnie de sa femme et de son fils, jeune enfant de six ans, lorsque la porte de la salle à manger s'ouvrit et Baptiste parut.

Un cri d'étonnement partit de la bouche du père et de celle de la mère; l'air confus et triste de leur fils aîné les alarma.

— Que t'est-il arrivé? pourquoi as-tu quitté la boutique de ton parrain, aujourd'hui, jour de semaine... est-il malade?... ou toi?... mais parle donc, tu me fais mourir!

Ces questions du père et de la mère s'étaient succédé avec une telle rapidité, que le jeune commis marchand n'avait pu trouver le moment de répondre; mais, la dernière parole ayant été suivie d'un soupir, il en profita.

— Je ne suis plus commis chez M. Guillaume Certain, dit Baptiste.

— Vous avez donc fait quelques sottises, monsieur? dit M. Colbert, se posant en juge sévère devant son fils.

— C'est à vous à me le dire, monsieur mon père, répondit modestement Baptiste.

L'anxiété de madame Colbert lui ôtait la voix.

— Comment? demanda M. Colbert.

— Je vais, avec votre permission, mon père, vous raconter ce qui s'est passé aujourd'hui, et vous me direz si j'ai eu tort, mon père; mais je ne le crois pas : car, malgré la honte que j'éprouve de paraître devant vos yeux en commis chassé, s'il fallait refaire ce que j'ai fait, je le referais encore.

— Parle, lui dit son père, pendant que sa mère l'encourageait des yeux, et que son petit frère lui envoyait des baisers.

Baptiste raconta ce que vous savez, mes jeunes lecteurs; il le fit avec candeur, sans ajouter une réflexion; mais en y mêlant, toutefois, l'aimable enfant qu'il était, quelques

paroles d'excuse pour l'action de son parrain, qu'il ne concevait pas, mais qu'il excusait.

— Il aime tant l'argent, mon parrain, disait-il, et puis, — pensant en marchand, — il ne comprenait peut-être pas mon action. Vendre un peu plus, ou beaucoup trop, pour lui c'est la même chose; puisqu'on peut, sans être appelé un voleur et être puni comme tel, gagner deux sous sur une aune, pourquoi ne pas gagner cent francs, si c'est possible? Que voulez-vous! mon père, c'est déplorable, mais c'est ainsi qu'il raisonne.

— Viens m'embrasser, mon fils, dit M. Colbert ouvrant les bras à son fils, qui s'y précipita. Viens, tu es mon digne fils, tu as bien fait, et je t'approuve.

— Oui, certes, tu as bien fait, mon Baptiste chéri, ajouta madame Colbert, tendant aussi les bras à son fils pour l'embrasser, tu as bien fait. Assieds-toi là, près de moi, tu dois avoir faim! tu ne retourneras plus chez cet homme, je te le promets.

— Je ne peux pourtant pas rester à votre charge, fit observer Baptiste en s'asseyant à côté de sa mère.

— Nous nous occuperons de cela demain, répondit M. Colbert; aujourd'hui ne pensons qu'au plaisir de bien traiter l'aimable convive que, Dieu aidant, le marchand de draps nous envoie... Mais qui frappe donc? je n'attends personne ce soir.

— Monsieur, dit la seule et unique servante de la maison, en entr'ouvrant avec précaution la porte de la salle

à manger, il y a un monsieur en chaise à porteur qui demande à vous parler.

— Le nom de ce monsieur, Janon?

— Il dit comme ça que vous ne le connaissez pas, et qu'il est inutile de dire son nom; mais il insiste pour entrer.

— Dans le fait, je n'ai aucune raison pour ne pas recevoir, même un inconnu... Qu'il monte! Janon, dit M. Colbert en se levant de table pour aller à la rencontre de cet étranger.

VII

CE QU'ÉTAIT CET ÉTRANGER.

A la vue de celui qui entrait, de cette élégance toute parisienne qui le distinguait, Baptiste devint tout rouge.

— Monsieur, dit l'étranger en saluant le père de Baptiste et s'interrompant pour s'incliner jusqu'à terre devant madame Colbert, je vous demande bien pardon d'avoir tant insisté pour pénétrer dans votre intérieur; mais je pars demain, l'affaire qui me conduit chez vous ne pouvait supporter de retard. Je suis M. Cénani, de la maison Cénani et Mazerani, de Paris.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur? demanda M. Colbert en présentant une chaise à l'étranger, qui s'assit.

— Ce jeune homme est votre fils, n'est-ce pas, monsieur ? demanda celui-ci en désignant Baptiste, qui rougit davantage.

— Oui, monsieur, Dieu merci.

— Dieu merci ! vous avez raison, monsieur; cet enfant a fait ce matin, chez moi, un trait admirable.

— Très-simple, monsieur, très-simple, se hâta de dire madame Colbert, avec cet instinct ingénieux de mère qui craint qu'on ne donne de l'orgueil à son fils pour avoir fait son devoir.

— Admirable, madame, je vois que vous savez l'histoire; mais, comme c'est probablement de la bouche de votre fils que vous l'avez apprise, sa modestie vous aura sans doute laissé ignorer ce qui m'a charmé... moi. Je viens de chez M. Guillaume pour une seconde pièce de drap, et j'ai su du garçon de magasin tous les détails de cette affaire. Votre charmant enfant, madame, a refusé de partager, avec le marchand, l'excédant du prix coté.

— C'est bien ! oh ! que c'est bien ! oh ! que je t'aime, mon enfant ! dit madame Colbert, heureuse et glorieuse, embrassant Baptiste, qui balbutia :

— Ce n'était pas juste.

M. Colbert jeta sur son fils un regard où se peignait toute la satisfaction d'un père.

— Vous savez, monsieur, dit-il en s'adressant au banquier parisien, que, pour ce trait, qui fait palpiter de joie mes entrailles paternelles, mon fils a été chassé de chez M. Guillaume !

— Je le sais, monsieur, le garçon de magasin me l'a dit, et c'est pour cela que j'ai pris le parti de venir, pour vous demander, monsieur, s'il vous conviendrait de confier votre enfant à notre maison de banque ; ce jeune homme, rempli d'honneur et de probité, placé sur un plus grand théâtre, doit faire fortune !... Votre fils fera fortune, madame.

— Dieu vous entende, monsieur, dit madame Colbert émue.

Baptiste, qui avait jusqu'à ce moment écouté sans rien dire, commençant seulement à comprendre l'intention de M. Cénani, s'écria soudain :

— S'il faut, pour faire fortune, quitter mon père et ma mère, j'y renonce, monsieur.

— Mais, moi, je n'y renonce pas pour toi, Baptiste, reprit son père d'un ton sérieux et tendre ; nous sommes pauvres, mon fils, et je serais coupable d'enfouir une intelligence comme la tienne, une âme comme la tienne, dans le cercle étroit et borné où je vis... Puisque monsieur a assez compris ton caractère pour venir te chercher jusqu'ici, il est digne que je te confie à lui... Je vous le livre, monsieur, je vous livre le plus pur de mon sang. Oh ! dans cette grande ville où vous allez l'emmener, veillez sur lui, non comme un père, vous êtes trop jeune, mais comme un frère... et toi, Baptiste, suis ce jeune homme ; en fait de commerce, d'usage, d'instruction, écoute ses avis et suis-les ; en fait de probité, en fait de principes d'honneur et de vertu, prends toujours conseil de ton cœur : je l'ai formé, je le connais, et tu es digne que je mette ma confiance en toi.

Baptiste pleurait en écoutant cette touchante allocution, mais il ne fit aucune objection ; le désir de soulager son père et d'être utile à sa famille sécha bientôt ses larmes ; les adieux furent tristes cependant. Bien que très-jeune, Baptiste sentit son cœur se déchirer en quittant cette maison, où tout lui rappelait, soit un jeu de son enfance, soit un acte de bonté de son père et de sa mère, dont chaque meuble était pour lui un souvenir touchant et doux ; il n'y avait pas jusqu'à la vieille Janon qui ne lui causât un regret.

Toutefois, bientôt, grâce à la mobilité d'esprit naturelle à son âge, et aussi à la variété des lieux qu'il parcourait dans une bonne chaise de poste, en compagnie d'un jeune et joyeux camarade, Baptiste sentit une nouvelle vie naître en lui.

Suivons-le à Paris, mes jeunes lecteurs, et voyons de quelle manière le petit marchand drapier monta d'échelon en échelon, jusqu'au faîte des grandeurs et de la fortune.

VIII

LE MOYEN D'ARRIVER A LA FORTUNE.

Comme tous les esprits observateurs et brillants, Colbert ne fut nullement étonné de tout ce prestige parisien, si éblouissant pour un provincial ; on aurait dit qu'il connaissait déjà ou qu'il avait rêvé tout ce qu'il voyait.

Bien qu'il fût très-jeune encore, son intelligence était tellement développée, et il avait si bien profité de l'instruction donnée par son père, qu'il arrivait dans ce monde, nouveau pour un petit commis marchand drapier de Reims, beaucoup plus instruit qu'on ne l'est ordinairement à son âge; aussi, dès les premiers temps qu'il passa dans la maison de banque de MM. Cénani et Mazerani, on lui confia tout de suite les premiers emplois, et bientôt il obtint de voyager pour cette maison : c'était là le comble de son ambition.

Le goût qu'il avait pour les sciences et les arts, qu'il devait un jour protéger avec tant d'éclat, ne fit que se développer encore dans ses voyages; il parcourut toutes les provinces de la France; et, sa principale étude étant le commerce, il pensait déjà aux moyens de le rendre florissant.

Ce fut dans le cours de ses voyages qu'il forma ces grands projets dont l'exécution illustra plus tard son ministère. En 1648 (il avait alors vingt-neuf ans), un de ses proches parents le plaça chez Letellier, secrétaire d'État, qui le fit connaître au cardinal Mazarin.

C'était dans les premiers temps des troubles de la Fronde. Mazarin, l'homme de son siècle qui se connaissait le mieux en hommes, devina et comprit le génie de ce jeune et studieux Colbert; il le demanda à Letellier, qui le lui céda. Mazarin le nomma conseiller d'État et commença à le faire travailler avec lui; puis, ayant éprouvé son zèle dans les guerres de la Fronde en 1649 et 1650, il lui accorda bientôt oute sa confiance.

A cette époque, Mazarin, poursuivi par la haine publique et par celle des grands du royaume, fut obligé de se retirer à Cologne. Colbert, qui venait d'épouser Marie, fille du seigneur de Menars et grand bailli de Blois, resta à Paris, intendant de la maison du cardinal et agent secret de sa correspondance avec la reine régente. C'était lui qui portait à cette princesse les dépêches du ministre et qui recevait les siennes pour lui. Il s'acquitta de cette commission délicate, d'une manière qui honorait également et son cœur et son esprit : sa prudence égalait son zèle; et Mazarin, rentré en France, le mit à même de pouvoir être utile à sa famille.

Son père devint seigneur de Vaudière, gouverneur de Fimes, et maître d'hôtel ordinaire du roi. Le père de sa mère, devenu conseiller d'État, pourvut un de ses frères de plusieurs bénéfices, obtint pour le second une lieutenance au régiment de Navarre, fit nommer le troisième directeur des droits de prise en mer, et pour le quatrième, qui était abbé, il obtint un bénéfice de six mille livres de rente.

Colbert, reconnaissant, écrivit au cardinal, son protecteur, une lettre qui prouve qu'il n'obligeait pas un ingrat.

« Je supplie Votre Éminence, disait-il, de trouver bon que je ne paraisse pas insensible à tant de faveurs qu'elle a répandues sur moi et sur ma famille; et qu'au moins, en les publiant, je leur donne la seule sorte de payement que je sois capable de leur donner. »

Enfin, Colbert, nommé depuis marquis de Croissé, donna de telles preuves d'un mérite rare et consciencieux, dans

toutes les affaires que lui confia le cardinal, que ce dernier, mourant, dit à Louis XIV :

« Je vous dois tout, Sire; mais je crois m'acquitter, en quelque sorte, avec Votre Majesté, en vous donnant Colbert. »

En 1661, Colbert fut nommé ministre des finances. A cette époque, la France n'avait d'autre commerce actif et constant que celui de quelques provinces avec la capitale, et encore ce commerce n'embrassait-il que les productions du sol; la France ignorait encore ses avantages et les richesses immenses que pouvait produire l'industrie. Les grands chemins étaient impraticables : Colbert les fit réparer et ouvrit de nouvelles routes. La jonction des deux mers avait été proposée sous Louis XIII : Colbert la fit exécuter par Riquet. Il projeta le canal de Bourgogne et forma une chambre générale d'assurance en faveur des villes maritimes. Il établit une chambre de commerce où les plus habiles négociants furent appelés à discuter les causes de la prospérité nationale; et, ne se fiant pas à ses propres lumières, il s'adressa à toutes les cours de l'Europe pour obtenir des renseignements, non-seulement sur les branches du commerce, mais sur les moyens de le rendre florissant.

A cette époque, les Anglais et les Hollandais se partageaient l'empire de la mer. Colbert, qui avait compris que le siége de la puissance se trouvait alors dans le commerce des deux mondes, leur disputa cet empire. Dunkerque était aux Anglais : il le racheta en 1662 à Charles II, moyennant cinq millions. Les compagnies des deux Indes s'établirent;

une colonie, partie de la Rochelle, alla peupler Cayenne, une seconde prit possession du Canada et jeta les fondements de Québec; une troisième s'éleva à Madagascar. Le même mois, on vit partir de Saint-Malo soixante-cinq grands navires pour la pêche de la morue.

Les mers étaient infestées par les corsaires d'Alger, de Tunis et de Tripoli : des vaisseaux français allèrent attaquer les barbaresques jusque dans leurs repaires; et, foudroyés par Duquesne, ils en vinrent enfin à ne plus voir sans frayeur le pavillon français. Les ports de Brest, de Toulon, de Rochefort, furent établis, et on fortifia ceux du Havre et de Dunkerque. Des écoles de navigation furent ouvertes; et plus de cent vaisseaux de ligne et de soixante mille matelots, commandés par les d'Estrées, les Tourville, les Jean-Bart, les Forbin, firent triompher le pavillon français, jusqu'alors inconnu sur les mers.

Ce fut ce ministre habile, mes jeunes lecteurs, qui établit, au faubourg Saint-Antoine, une manufacture de glaces, qu'auparavant on allait acheter à Venise, et qu'on payait des prix excessifs.

En 1667, il fonda, au faubourg Saint-Marceau, cette belle et célèbre manufacture des Gobelins, dont il donna la direction à Lebrun.

Enfin, mes jeunes lecteurs, vous ne pouvez faire un pas dans Paris, sans y trouver une trace du génie du grand Colbert : l'Observatoire, le beau jardin des Tuileries dessiné par le Nôtre, la magnifique colonnade du Louvre, l'Arc de triomphe de la porte Saint-Martin, celui de la rue Saint-

Denis, l'hôtel des Invalides, cette noble et généreuse in-
tution, une partie des quais et des boulevards, et tant d'a
tres choses belles et utiles que j'oublie, viennent attes
ce génie immortel, qui répandit tant d'éclat sur ce b
siècle de Louis XIV.

Rien n'était étranger à cette grande intelligence, l'ag
culture eut part à sa sollicitude ; se rappelant cet axio
de Sully, l'ami et le ministre d'Henri IV : « *Pâturage*
labourage sont les deux nourrices de l'État, » il dimin
l'impôt sur les terres et favorisa la multiplication des b
tiaux.

Et, au milieu de tant de travaux, les arts, son prem
rêve, ne furent pas oubliés. En 1664, il fonda l'Académ
de peinture, d'architecture et de sculpture, ainsi que l'A
démie de France, à Rome, et forma un corps d'acadér
ciens qu'il plaça dans le vieux Louvre.

Le 6 septembre 1683, Colbert, pouvant dire comme
Corneille : « Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée
termina, à l'âge de soixante-quatre ans, une des vies
plus remplies et les plus utiles. Bourdaloue l'assista da
ses derniers moments. Il laissa neuf enfants, six fils et tr
filles; ses trois filles épousèrent les ducs de Chevreuse,
Saint-Aignan et de Mortemart.



Imp. Lemercier, Paris

La femme que le hasard avait placée près de lui n'avait pu s'empêcher de jeter les yeux sur son pieux voisin.

ANTOINE GALLAND

OU

LE PETIT PICARD

I

LE RETOUR.

Le 3 juillet 1660, un jeune garçon de quatorze ans environ, marchant d'un pied ferme, arpentait lestement un chemin large, droit, uni et couvert d'une poussière crayeuse; ce chemin conduisait de Noyon à Rollot, petit village près de Montdidier en Picardie. Le costume de ce jeune garçon était d'une simplicité qui approchait presque de la misère, et une pâleur studieuse avait banni de son front la fraîcheur de la jeunesse; on y lisait une inquiétude pleine d'angoisse. Parfois ses grands yeux noirs brillaient d'un éclat de joie furtive, en passant devant quelques petits manoirs dont

les ponts-levis, toujours baissés, témoignaient par leur immuabilité constante de la bourgeoise bonhomie de ceux qui les habitaient... Quelquefois aussi la vue d'une de ces petites maisons blanches qui surgissent, on dirait, du milieu d'une verte prairie, attirait, sur les lèvres du voyageur, un de ces pâles sourires qui ressemblent plutôt à une contraction nerveuse qu'à un éclair de plaisir... Mais le plus souvent ses yeux baissés, ses regards distraits, décelaient ce qui se passait dans son âme.

Au moment où le soleil se couchait derrière un massif de pommiers, notre jeune voyageur entrait dans un petit sentier pierreux, bordé de chaque côté de l'éternel pommier... A quelques pas devant lui trottait un âne chargé d'herbes et d'arbustes; une jeune femme à pied conduisait l'animal, accélérait sa marche par quelques coups d'une branche de saule qu'elle tenait à la main. Sans doute la tournure de la jeune femme rappelait au voyageur quelque souvenir, car, malgré la fatigue qui courbait son corps et la sueur qui inondait son visage, il hâta le pas et atteignit la Picarde au moment où celle-ci tournait la tête pour voir qui courait derrière elle. Les deux noms d'Annette et d'Antoine sortirent en même temps des deux bouches, et quatre mains se tendirent à la fois pour se serrer.

— Annette! dit le jeune voyageur après un moment de tendre et triste silence, je reviens pour toujours cette fois.

— Ah! mon Dieu, dit Annette saisie, que s'est-il donc passé là-bas?

— Mon second protecteur est mort!... dit Antoine les larmes aux yeux, et je n'ai appris qu'au même moment sur quel pied j'étais reçu au collége de Noyon... Digne et saint homme!

— Mort! ce digne et saint homme, dit Annette dont les larmes se joignirent aux larmes de son frère.

— Mort!... mon Dieu!

— Je le vois encore, mon frère, lorsqu'à la mort de notre pauvre père (tu n'avais que quatre ans à cette époque), il y a de cela dix ans, le hasard le conduisit chez nous... Il avait connu mon père, et, en voyant sa femme veuve avec sept enfants et sans aucune ressource que le travail de ses mains, il dit à notre pauvre mère... j'entends encore sa voix si bonne : « Voyons, madame Galland, désespérer de la justice de Dieu est un péché... Que puis-je faire pour vous?... Annette, m'a-t-on dit, est recherchée en mariage par un brave garçon droguiste. Il faut la lui donner... — Ils sont pauvres tous les deux, dit ma mère!... — Une boutique de droguiste, reprit-il, ça n'est pas bien cher, je me charge de leur prêter ce qu'il faut pour l'acheter. » Et j'épousai Picard... Puis il se chargea de toi. « C'est toujours deux de moins, » dit-il ; et il t'emmena. Le principal du collége aussi te prit en grande affection, nous dit-on, et, grâce à ces deux personnages, tu es devenu un savant, mon frère... acheva la jeune Picarde avec un sentiment de tendresse empreint d'orgueil.

— Hélas! ma bonne sœur, j'en sais tout juste assez pour savoir que je ne sais rien, dit Antoine Galland avec une

candide bonhomie. Certes, je n'allais pas mal, et avec le temps sans doute j'aurais pu faire mon chemin, c'est ce que disait le principal, mort l'année dernière. Oh! Annette, t'imagines-tu ce que j'ai ressenti, lorsque, le lendemain de la mort de ce bon chanoine... le nouveau Principal, celui qui avait remplacé mon premier protecteur, me fit appeler dans sa chambre et me dit : « Celui qui payait votre pension ici vient de mourir... avez-vous quelque autre personne qui s'intéresse à vous et qui continue l'œuvre charitable que le chanoine Ferñon avait commencée? — Hélas! monsieur, dis-je en pleurant, je n'ai plus que ma mère; et ma mère possède à peine de quoi subsister, elle et les six autres enfants qu'elle a. — J'en suis fâché, me dit cet homme, mais le collége ne peut vous garder pour rien... il faut aller retrouver votre mère. » Tu comprends, ma sœur, qu'après de telles paroles je ne pouvais rester une heure de plus dans ce collége.. Je suis parti... sans dire adieu à aucun camarade, je n'en aurais pas eu le courage... Je suis parti sans rien emporter que les vêtements que j'avais sur le corps... Je suis parti avec un écu de trois livres que j'avais dans ma poche, dernier don du chanoine, quelques jours avant sa mort... Mais c'est assez parler de moi. Que fait ma mère? Que sont devenus mes frères, mes autres sœurs?

— Ma pauvre mère est toujours couturière... mais couturière de pauvres gens; ça ne rapporte pas grand'chose. Jacques est garçon de ferme chez M. Perrin... M. le curé a pris, chez lui, Jean comme enfant de chœur; il le nourrit,

l'habille et lui apprend à lire, à écrire, et le latin... Marie travaille chez la blanchisseuse Martin, et Françoise et Geneviève sont trop petites pour faire quelque chose.

Tout en parlant et marchant, le frère, la sœur et l'âne avaient atteint une petite maison blanche, à l'entrée du village de Rollot. Une femme âgée cousait, assise sur une pierre, à droite de la porte, lorsqu'une petite fille qui jouait à la poupée près d'elle se mit soudain à crier :

— Voici Annette avec un homme.

La couturière leva les yeux, poussa un cri de joie; son ouvrage tomba de ses mains, dans le mouvement qu'elle fit pour ouvrir ses bras au nouveau venu.

— Mon fils!...

— Ma mère!...

Des larmes et des baisers scellèrent cette entrevue.

— Ma mère, dit le jeune homme avec douleur, me voilà de nouveau à votre charge! Et il raconta à sa mère ce que vous savez déjà.

— Dieu est grand, mon fils, répondit la pieuse Picarde avec une soumission douloureuse, il ne nous abandonnera pas... D'ailleurs, tu es grand, tu es fort; que sais-tu faire?

— Je sais, ma pauvre mère, je sais des choses inutiles au village, répondit Antoine; je sais un peu de grec, beaucoup de latin et pas mal d'hébreu...

— C'est ça que tu as appris au collége! s'écria la simple femme d'un ton de regret.

— Ah! ma bonne mère, ne regrettez pas mes études, reprit vivement le jeune Galland; j'ai quatorze ans, je n'ai

connu aucun plaisir de mon âge, et les études m'ont tenu lieu de tout ; je lisais, et je ne pensais pas à jouer ; j'étudiais, et j'oubliais dans mes heures studieuses qu'il y avait des vacances pour les heureux enfants du collége... J'apprenais, et en voyant s'ouvrir les portes de la science, je regrettais moins de voir se refermer sur moi seul les portes par lesquelles mes joyeux camarades s'élançaient en courant vers les logis paternels...

— C'est bien, cela se peut, répondit madame Galland, d'un air qui prouvait qu'elle ne comprenait pas bien tout ce que lui disait son fils... Mais, maintenant que te voilà hors du collége, et sans aucun espoir d'y rentrer ; maintenant que tes deux protecteurs sont morts... à quoi te servira toute cette belle science ?...

— A espérer, répondit Antoine en soupirant.

— Cela nous mènera loin, repartit la mère.

— Oui, ma mère, répondit le jeune Galland ; avec de la persévérance, l'amour de Dieu et de l'étude, on peut triompher de bien des obstacles... croyez-moi...

— Tu es fatigué, tu dois avoir faim, dit la bonne mère, essayant de donner le change à ses pensées inquiètes... entrons... Heureusement, M. le curé a passé par ici ce matin, et il y a de quoi souper pour toi ; viens, nous aviserons en soupant au moyen de te tirer d'affaire dans ce pays, car, puisque te voici, il ne faut plus nous quitter ; on peut vivre à Rollot comme partout ailleurs.

Antoine suivit sa mère, d'un air qui signifiait qu'il n'était pas bien convaincu de la vérité de cette assertion.

II

LA BOUTIQUE DU DROGUISTE.

Le lendemain de l'arrivée d'Antoine, et comme celui-ci était à déjeuner avec sa mère, Picard, le mari d'Annette, parut inopinément à leurs yeux.

— Bonjour, belle mère, dit-il en entrant, bonjour, beau-frère ; ma femme m'a dit hier le retour d'Antoine, il est, dit-elle, au dépourvu pour une place ; je viens lui en proposer une.

— Une place ! répéta Antoine avec un étonnement dédaigneux.

— Vas-tu pas faire le fier ? lui dit sa mère. Il faut cependant t'occuper. Je suis bien touchée de votre attention, mon gendre, répliqua-t-elle en se retournant vers Picard... et quelle place avez-vous à proposer à Antoine ?

— Oh ! mon Dieu, belle-mère, c'est une place et ce n'est pas une place, répondit Picard... Voici ce que c'est : j'ai un bon établissement de droguerie, mais je suis seul, et je ne peux souvent suffire à préparer toutes les drogues dont les paysans des environs ont besoin. Antoine est un savant, à ce que m'a dit Annette, et, s'il voulait, il pourrait m'aider... Je lui donnerai d'abord la table, le logement, puis quelques petites choses, par-ci, par-là... ; puis, s'il a de la conduite, de l'ordre, il peut espérer... Car enfin,

depuis dix ans que je suis marié, je n'ai pas d'enfants... donc il peut espérer ma survivance.

— Quoi ! mais c'est superbe, ce que vous proposez là ! Antoine, entends-tu ? s'écria la bonne mère, ne voyant dans cette offre que le bonheur de ne pas quitter son fils.

Antoine, les yeux baissés, jouait avec son couteau ; son visage n'exprimait aucune des satisfactions qui s'épanouissaient sur le visage de sa mère.

— Tu ne dis rien, Antoine, reprit madame Galland, inquiète du silence de son fils.

— Je dis que Picard est bien bon, répondit Antoine avec embarras.

— Bien bon ! répéta la couturière ; mais dis donc qu'il est bien généreux, bien magnifique ; car cette boutique de droguerie qu'il te fait voir en perspective !... mais je n'en avais jamais rêvé autant pour toi... Lève-toi donc, remercie ton beau-frère, dis-lui que tu acceptes ! dis-lui que tu seras bien travailleur, bien sobre, bien sage, bien obéissant... Voyons donc, Antoine, lève-toi, puisque je te le dis, et va remercier ton beau-frère.

Antoine obéit avec tant de nonchalance, et si à regret, à ce qu'on aurait dit, que le droguiste de Rollot reprit :

— Ah çà ! mais ce que j'en dis à votre mère, Antoine, c'est pour vous être agréable, et il continua ne comprenant rien à l'air de répulsion qui se lisait sur les traits de son beau-frère ; si ça vous répugne de piler de la casse, du séné, de préparer des loochs, de faire des onguents... quoiqu'à vrai dire il n'y ait rien de bien pénible à cela... il faut

le dire... il ne manque pas de garçons dans le pays, et j'ose dire qu'il en viendrait de Noyon et de Montdidier qui seraient trop heureux d'accepter ce que je vous propose... Par ainsi, Antoine, faut être franc ; nous n'en serons pas moins bons parents, bons amis, bons voisins, si vous me refusez.

— Où avez-vous donc la tête, mon gendre, de voir qu'Antoine vous refuse? dit la mère lançant à son fils des regards où la sévérité le disputait à la tendresse... Antoine accepte, Antoine est heureux de vos bontés, Antoine sent fort bien qu'il ne peut rester chez une pauvre couturière, obligée de vivre, elle et ses deux enfants en bas âge, et de payer son loyer ; tout cela avec le travail de ses pauvres doigts ; il sent cela, il accepte, et la preuve, c'est qu'il va vous suivre chez vous et entrer en fonction tout de suite. Tu entends, Antoine, prends ton chapeau et suis ton beau-frère.

— Oui, ma mère, répondit Antoine, comme prenant une résolution désespérée.

En entrant dans la boutique du droguiste, en voyant toutes ces herbes empilées, les pots d'onguents, les bocaux de sangsues, et autres, gisant çà et là ; en voyant l'arrière-boutique, un réduit obscur, sale et infect, décorée du nom de laboratoire; en voyant, au-dessus de ce laboratoire, la petite soupente où un peu de paille préparée lui apprit que c'était là son lit, là, sa chambre, là, l'endroit où sa vie devait s'écouler; son cœur se serra ; mais que devint-il, le jeune et studieux collégien, lorsque son beau-frère, lui montrant plusieurs chaudrons empâtés de pom-

mades ou d'autres cosmétiques, lui dit, avec l'accent de la gaieté :

— Allons, mon garçon, habit bas, et récurons ces chaudrons un peu proprement.

Bien qu'Antoine eût la mort dans le cœur, il ne répondit rien ; il ôta son habit, il releva les manches de sa chemise, il prit les ingrédients dont son beau-frère lui dit de se servir pour récurer les chaudrons, et il se mit à frotter comme s'il n'avait fait autre chose de sa vie.

— Bravo, bravo ! disait le droguiste enchanté, et prenant le désespoir du jeune homme pour du courage et de l'activité. Bravo !... sois tranquille, va, mon garçon, dans quelques jours ces petites mains blanches deviendront aussi calleuses que les miennes... et ces beaux petits ongles s'useront comme les miens... Bravo ! si tu continues, tu feras un droguiste consommé.

— Voilà donc à quoi vont me servir dix ans d'étude ! disait intérieurement l'ex-collégien en retenant sur le bord de ses paupières des larmes qui roulaient dans ses yeux... Voilà donc à quoi vont me servir mon grec, mon latin, mon hébreu !... Oh ! mes chères études, mes chers bancs de collége !... Oh ! mon principal !... Oh ! mon cher et bon chanoine !...

Mais la voix criarde du beau-frère le laissait peu à ses réflexions, c'était tantôt une chose, tantôt une autre qu'il fallait faire ; toujours un travail manuel, pas un petit moment de repos, pour aller de temps en temps feuilleter ses chers livres qu'il avait emportés du collége. Si, par ha-

sard, Picard le surprenait, un Horace ou un Virgile à la main :

— Allons ! nous paressons... mon garçon, nous paressons, lui disait-il d'un accent moitié badin, moitié grondeur. Nous paressons... à l'ouvrage... à la besogne... Ces livres-là, vois-tu, ça n'est plus bon qu'à faire des cornets de papier pour le sureau, la feuille d'oranger, la bourrache et les quatre fleurs... Oublions tout ça, et soyons droguiste.

Comme Antoine ne se plaignait jamais, et que madame Galland, qui n'était jamais sortie de la sphère étroite où elle avait vécu, ne désirait pas un plus heureux sort pour son fils, le jeune homme avait beau pleurer en cachette, pâlir et laisser plomber son teint, l'aveugle mère ne s'apercevait de rien. Mais il n'en était pas de même d'Annette qui vivait avec lui. Pendant que madame Galland disait tout haut avec une bonne foi naïve :

— Antoine n'est pas fort, c'est une nature malingre comme celle de son père.

Annette disait tout bas :

— Mon frère souffre !

Mais Antoine était si occupé, et Picard quittait si rarement et pour si peu de temps sa boutique, que jamais la sœur ne trouvait ni un moment assez long, ni un endroit assez solitaire pour interroger son frère.

Un jour l'amitié fraternelle l'inspira.

— Je vais à Montdidier demain, dit-elle à son mari ;

peut-être reviendrais-je tard ; la nuit, j'ai peur, tu le sais ; laisse venir Antoine avec moi, je t'en prie.

— Comme tu y vas ! lui répliqua son mari, j'ai besoin d'Antoine ici.

— Oui, mais ce que tu ne vois pas, lui répliqua sa femme, c'est qu'Antoine pâlit et jaunit à vue d'œil ; ce garçon est jeune, toujours enfermé dans ton laboratoire, ça n'est pas très-sain pour son âge. Il ne sort jamais, voilà bientôt un an qu'il est ici ; excepté pour aller à la messe, il n'a pas mis les pieds hors de la maison ; permets-lui cette distraction, je t'en prie, et accorde-moi ce plaisir.

— Cette petite femme a une telle manière de s'y prendre pour me demander les choses, qu'elle fait de moi tout ce qu'elle veut, dit Picard, hochant la tête de l'air d'un homme qui cède à contre-cœur... Voyons... bouleverse ma maison, change les habitudes, prends ton frère, et laisse-moi seul au logis...

— Seul... pour un jour, dit Annette, la mine câline.

— Antoine, cria Picard, laisse les drogues, mon garçon ; mets ta veste et sers de chevalier à ta sœur... Allons, partez tous les deux, et ne me laissez pas souper seul... c'est bien assez de dîner sans compagnie.

Cinq minutes après, Annette et Antoine cheminaient tous les deux sur la route de Montdidier.

III

LES BISCUITS.

— Antoine, dis-moi ce que tu as sur le cœur, fit Annette, s'appuyant avec amitié sur le bras de son frère. Vois-tu, mon mari a beau dire qu'il ne faut pas avoir le cœur plus haut que son état, tu l'as, toi, n'est-ce pas ? Tu n'es pas né pour être droguiste, n'est-ce pas ? mais bien pour être savant. Oh ! il ne faut pas hocher la tête ; je n'ai pas reçu d'éducation, moi, Antoine ; je sais à peine lire et écrire, tout juste pour signer mon nom ; enfin, auprès de toi, qui sais tant de choses, je ne suis qu'une sotte, mais je vois bien qu'il n'y a ici à Rollot qu'une seule personne avec laquelle tu sois à l'aise… et qui donne un peu de vie à tes yeux… c'est M. le curé, parce qu'avec M. le curé tu peux parler tous tes jargons de grec et de latin… que tu as appris au collége, et de bien d'autres langues encore… Mon pauvre frère, voyons, cherchons à nous deux le moyen de te rendre heureux. Dis-moi, que puis-je faire ?

— Rien, chère sœur, répondit Antoine avec un soupir ; rien qu'écouter, me répondre franchement, et ne rien dire de notre entretien à notre famille.

— Parle, Antoine !

— Dis-moi, Annette, est-ce que je l'ai rêvé, ou quand j'étais tout petit, n'ai-je pas entendu dire que nous avions

une vieille parente à Paris? Chaque fois que j'ai fait cette question à ma mère, au lieu de me répondre, elle s'est mise à fondre en larmes. « Tu veux nous quitter, m'a-t-elle dit, tu ne te plais pas ici... » Me plaire ici, continua Antoine vivement, et le moyen?... Ce n'est pas lorsqu'on a passé dix ans de sa vie à étudier, à comprendre tout le charme de l'étude, qu'on peut se résigner à fourbir, à récurer des chaudrons, à faire bouillir des herbes, ou à piler de la casse et du séné : car voilà à quoi se borne mon emploi chez ton mari, Annette! Non, j'ai mordu à l'arbre de la science, et mes lèvres en ont soif; je me meurs ici; je manque d'air, de mouvement, de vie; je veux quitter Rollot, je veux aller...

— A Paris!... acheva Annette, car son frère, effrayé d'avoir dévoilé son secret, s'était arrêté subitement...

— Tu l'as dit, ma sœur, répondit tristement Antoine... tu me blâmes peut-être, toi aussi.

— Non, je t'approuve, lui dit sa sœur, car, vois-tu, moi aussi, j'ai de l'ambition pour toi... je voudrais te voir riche heureux, et je vois bien que ce n'est pas dans la boutique de mon mari que tu trouveras le bonheur... Tu veux aller à Paris, n'est-ce pas?... c'est bien; pour le voyage, ne t'inquiète pas : j'ai quelques petits écus de côté, que mon mari ne connaît pas et que je réservais pour t'acheter des livres, aujourd'hui, à Montdidier... Voici cet argent... prends... prends donc! vas-tu faire des façons avec moi, ta sœur, et quand même, ne me les rendras-tu pas quand tu auras fait fortune? ajouta la bonne

Annette en mettant dans la main de son frère, que cette dernière phrase décida, une petite bourse de cuir très-peu gonflée, hélas, par la petite épargne de la femme de l'herboriste. Ce n'est pas beaucoup, reprit-elle, comme honteuse de prier pour si peu; mais enfin il y a bien de quoi vivre dix jours, et dans dix jours tu seras à Paris... Une fois arrivé dans cette ville, tu t'informeras de l'abbé Lecœur...

— L'abbé Lecœur! interrompit Antoine, c'était un ami du principal du collége de Noyon... Je le connais parfaitement; mais lui... se rappellera-t-il le pauvre petit collégien Antoine?

— La tante Bourniche, la sœur aînée de notre pauvre père, est en service chez lui, depuis vingt ans, reprit Annette... elle se porte bien; nous avons encore reçu une lettre d'elle, il n'y a pas deux ans... ma foi, tiens, juste six mois avant ton retour ici...

— Et quelle est son adresse à Paris?

— Cloître Notre-Dame, n° 16.

— Et tu dis qu'elle est en service?...

— Chez l'abbé Lecœur.

— Quelle triste recommandation!

— Dame!... la servante d'un abbé... ça n'est pas déjà une si mauvaise parenté, dit Annette avec un orgueil naïf.

— Que pourra-t-elle faire pour moi?... dit Antoine... peut-être pas seulement me donner un gîte...

— Oh! la servante d'un abbé, dit encore Annette d'un ton d'importance.

— Pauvre sœur! enfin, je n'irai pas moins la trouver... et pourvu que l'abbé Lecœur ne m'ait pas oublié... Mais ma mère, dit Antoine un moment après, comment la faire consentir à ce voyage?

— Je me charge de cela; ne t'en inquiète pas, dit Annette.

Le frère et la sœur, toujours causant de ce projet qui semblait redonner la vie au triste jeune homme, arrivèrent ainsi à Montdidier; Annette y remplit les commissions dont son mari l'avait chargée; Antoine y fit quelques petites emplettes pour sa route qu'il comptait bien faire à pied; puis l'un et l'autre, toujours bras dessus, bras dessous, s'en revinrent assez gaiement à Rollot. Comme il faisait nuit, Annette remit au lendemain à aller parler à sa mère.

La nuit porte conseil, dit-on; l'aimable femme pensa qu'il vaudrait peut-être mieux que ce fût son mari qui portât la parole; elle employa ses plus subtiles influences pour l'y décider.

— Ne t'aperçois-tu pas, lui dit-elle, qu'Antoine change à vue d'œil et devient à rien? J'ai idée que l'air de Rollot lui est contraire.

— C'est cependant son air natal, répondit l'herboriste, qui, comme beaucoup de personnes, croyait à l'air natal.

— L'air natal d'Antoine, c'était l'air du collége, répondit Annette.

— Il ne peut pourtant pas y retourner, reprit Picard.

— Non, mais il pourrait aller ailleurs, dit Annette...

tiens, Picard, reprit-elle aussitôt, je ne vais pas aller par quatre chemins avec toi; tu as de l'esprit, tu n'es pas sans avoir remarqué que mon frère se meurt ici; mon frère est né pour être un savant, et non un herboriste; chacun fait ce qu'il peut dans ce monde, et mon frère ne peut être qu'un savant... Quand il sera mort à la peine, le pauvre enfant, nous serons bien avancés, et ma mère aussi... J'ai une idée que, j'en suis sûre, tu approuveras. Nous avons une tante à Paris, il faut lui envoyer Antoine... elle est la servante d'un abbé; un abbé, ça doit être quelqu'un de considérable à Paris; la tante Bourniche le recommandera à son maître, son maître le recommandera à quelque principal de collége, et Antoine reprendra ses études... Que dis-tu de mon idée, Picard?

— Je dis qu'elle est très-bonne, Annette; mais ta mère ne pourra jamais se décider à laisser partir Antoine.

— Bah! ma mère!... ne fais-tu pas tout ce que tu veux de ma mère? Ma mère n'a-t-elle pas une grande confiance dans ton savoir, dans ta raison, dans ton expérience?... Tu n'es pas embarrassé, je te connais; tu sauras bien lui tourner les choses de manière qu'elle ne dise pas non.

— Il est vrai que je ne suis pas embarrassé pour parler, dit Picard avec une assurance pleine de bonhomie. Je parlerai, sa mère dira oui; mais ce ne sera pas tout... ton frère ne peut s'embarquer sans biscuits, comme dit l'autre.

— Des biscuits! dit Annette en souriant et en frappant légèrement sur la poche de la veste de son mari...

nous en trouverons bien un ou deux pour un frère... Un frère, Picard, c'est comme un enfant... et je te l'avoue, reprit-elle avec sentiment, je vendrais ma croix d'or, s'il le fallait, plutôt que de laisser partir mon cher Antoine sans biscuits, comme tu dis.

— Allons, allons, folle, gardez votre croix d'or, répondit Picard, mettant son chapeau et prenant son bâton; nous allons parler à la mère, et quant aux biscuits... eh bien! on tâchera de voir si on n'en trouvera pas dans quelques fentes du plancher...

Disant ces derniers mots avec une malicieuse finesse, l'herboriste sortit de sa boutique et s'éloigna à grands pas.

IV

LA TANTE BOURNICHE.

Tout avait réussi aux souhaits du jeune Galland. Deux jours après la conversation que vous connaissez, Antoine, chargé seulement de la bénédiction de sa mère et de quelques écus, entra dans Paris, un dimanche du mois de juillet de l'année 1661. La première question qu'adressa le jeune Picard à la première personne qu'il rencontra, en mettant le pied sur le pavé de la capitale de la France, fut pour demander le cloître Notre-Dame : on le lui indiqua; on lui montra même le sommet de cette église dont les deux tours dominent la ville, et devaient servir à le guider dans le dé-

dale des rues qu'il lui fallait parcourir pour y arriver. Aidé de cette espèce de boussole, il se trouva bientôt sur la place du parvis de Notre-Dame, au moment où la cloche sonnait la messe.

— Ma première visite doit être au bon Dieu, dit Antoine à qui le cœur battait fort, dans la crainte de la réception qu'on lui allait faire.

Puis, se mêlant à la foule des chrétiens qui se pressaient sous le portail, il entra dans l'église en même temps qu'une vieille femme dont le costume picard attira son attention. Mais bientôt le son de l'orgue, l'harmonie des chants, la solennité des cérémonies, spectacle imposant et si nouveau pour lui, l'absorbèrent tout entier et le plongèrent dans une de ces extases pieuses et douces, qui le ravit, pour ainsi dire, à lui-même. Les choses extérieures ont ordinairement beaucoup d'empire sur l'esprit; ainsi l'âme s'élève avec plus d'enthousiasme vers son Créateur dans un édifice vaste, spacieux, imposant par l'architecture, à la vue de la magnificence qui entoure le culte chrétien et de tout le cortége splendide d'un clergé nombreux, que dans une misérable église de village, où un prêtre seul dit la messe. A genoux, au milieu de cette belle cathédrale, et entouré de tout un peuple qui, comme lui, priait, Antoine avait tout à fait oublié qu'il n'était pas seul; les yeux levés vers la voûte de l'édifice, les mains jointes, il disait à haute voix ses vœux, ses prières, ses espérances. L'office était fini, les fidèles s'étaient peu à peu retirés, qu'il ne songeait pas à quitter sa place.

La femme dont il avait remarqué le costume, et que le hasard avait placée près de lui, n'avait pu s'empêcher de eter de temps en temps les yeux sur son candide et pieux voisin. Au moment de quitter l'église, un sentiment qu'elle ne chercha ni à éloigner ni à définir lui fit jeter encore un dernier regard à la place qu'elle venait de quitter. L'enfant y était toujours, et toujours dans le même état d'exaltation. Elle se reprocha de le laisser ainsi; et, revenant sur ses pas, elle s'approcha de lui, et lui frappant légèrement sur l'épaule :

— L'office est fini, lui dit-elle.

Antoine fit le mouvement de quelqu'un qu'on réveille en sursaut; il resta un moment comme saisi, regardant autour de lui, sans avoir l'air de voir; enfin, apercevant la vieille femme qui lui souriait, il devint pourpre, se leva vivement et prononça un merci, si bas, si bas, qu'il était impossible de l'entendre. La vieille femme crut qu'il était étranger.

— Vous n'êtes pas Français? lui dit-elle.

— Pardonnez-moi, madame, répondit-il, je suis Picard.

— Picard! de quel endroit? demanda vivement la femme.

— De Rollot, près de Montdidier, dit Antoine.

— Et vous en venez?

— J'arrive ce matin.

— Oh! vous connaissez sans doute les Galland, n'est-ce pas? la veuve Galland, c'est ma sœur; la petite Picard, la femme de l'herboriste, c'est ma nièce. Savez-vous ce qu'est devenu le fils qu'on avait envoyé au collége de Noyon?

Oh! si vous les connaissez, parlez-moi d'eux, dit la vieille femme avec une telle volubilité, qu'Antoine ne trouvait pas le moment de placer son mot.

Au moment où il allait répondre, elle reprit avec la même volubilité :

— Il y a vingt ans que je les ai quittés; je les ai quittés pour me marier, un beau mariage... mon mari était cordonnier, il mourut l'année de nos noces, et, comme je n'avais pas d'enfants, la famille reprit la fortune. Moi, je je restai sans rien, avec les yeux pour le pleurer, ce pauvre cher homme! voilà tout... Nous chaussions la mère de l'abbé Lecœur; il y avait une paire de souliers à lui rendre quand mon mari mourut, j'allai la lui porter quelque temps après, et, comme elle m'en commandaït d'autres, je lui racontai mon malheur; ça l'attendrit, la bonne dame; elle me demanda ce que j'allais faire. « Entrer en service ou retourner au pays, lui répondis-je. — Eh bien, entrez chez moi, la Bourniche, » qu'elle me dit. Ma foi, j'acceptai, et je m'en trouvais bien. Il y a dix-neuf ans que nous sommes ensemble, et nous pouvons nous flatter l'une et l'autre que nous n'avons jamais eu le plus petit mot à nous reprocher. Je suis contente d'elle, elle est contente de moi... Mais vous ne me dites pas si vous connaissez ma famille, jeune homme?

— Je suis Antoine Galland, votre neveu, dit Antoine choisissant, pour glisser cette phrase, l'instant où la Bourniche respirait.

— Antoine... mon neveu!... s'écrie la Bourniche, qui,

tout en parlant, était, ainsi que son neveu, sortie de l'église et se dirigeait vers le cloître Notre-Dame. Antoine Galland, mon neveu!... reprit-elle en arrêtant le jeune homme brusquement dans la rue et l'examinant avec avidité. Mais oui... c'est tout l'air de son père, mon pauvre frère! avec les beaux yeux de sa mère et son visage délicat... Comment vont ta mère, son gendre et tes six frères et sœurs?

— Tout le monde se porte bien, tante.

— Et qu'es-tu venu faire à Paris, tout seul?

— Vous voir, vous demander votre protection, chère tante.

— Pauvre chéri! dit la tante Bourniche... Mais nous voici arrivés chez nous... entre... suis-moi donc, je veux te présenter à ma maîtresse...

Et comme Antoine, honteux, n'osait entrer, sa tante le prit par le bras en riant aux éclats, et, le poussant avec force, elle l'obligeait à monter les escaliers. Une voix partie du premier étage s'écria :

— Quel bruit vous faites, la Bourniche! Que vous est-il donc arrivé?

— Un neveu, madame, un neveu, s'écria la vieille servante qui, ainsi que son neveu, atteignait l'étage où se trouvait madame Lecœur. — C'est madame; salue, Antoine. — C'est mon neveu; n'est-ce pas qu'il est gentil? dit-elle à sa maîtresse.

Le neveu restait debout devant la dame qui l'examinait

en silence; elle lui fit signe de la suivre, il obéit. La Bourniche marchait derrière son neveu, en répétant :

— C'est mon neveu; que je suis heureuse! c'est mon neveu... Moi qui avais tant d'envie de voir quelqu'un des miens!...

Arrivée dans son salon, madame Lecœur s'assit, et, regardant toujours avec bonté le jeune Picard qui se tenait debout devant elle, timide, respectueux, mais cependant sans paraître trop embarrassé, elle lui dit :

— Depuis quand êtes-vous à Paris, mon enfant?

— Depuis ce matin, madame.

— Comment êtes-vous venu de votre pays ici?

— A pied, madame.

— A pied! s'écria madame Lecœur... La Bourniche, fais asseoir ton neveu... Vous devez être bien fatigué, n'est-ce pas? ajouta-t-elle avec intérêt.

— Pas trop, madame, répondit Antoine s'asseyant.

— Et qu'êtes-vous venu faire à Paris, mon enfant? demanda encore la maîtresse de la Bourniche.

— Essayer de continuer mes études, madame, dit Antoine en baissant la tête avec une grande modestie.

— Vous avez donc fait des études? dit madame Lecœur surprise.

— J'ai été élevé à Noyon par le principal du collége et par l'aumônier de la cathédrale, M. Tempier.

— Mon fils a beaucoup connu cet aumônier, dit la dame.

— J'ai vu chez mon protecteur l'abbé Lecœur, dit Antoine.

— C'est mon fils; mon fils vous connaît donc? dit madame Lecœur.

— M. l'abbé Lecœur m'a vu, mais me connaît-il? mais se rappelle-t-il seulement de m'avoir vu? dit Antoine : j'étais comme perdu dans la foule des enfants qui le saluaient lorsqu'il entrait au collége ou qu'il en sortait.

— N'importe, mon enfant, je lui parlerai de vous, reprit la vieille dame. Dites-moi ce que vous désirez; faites-moi part de vos idées; vos réponses me plaisent, vos manières sont convenables, et puis vous êtes le neveu de ma bonne et vieille Bourniche; je m'intéresse à vous, je voudrais vous être utile, parlez!... Quelle était votre idée, quels étaient vos projets en quittant votre pays et en venant à Paris à pied trouver votre tante?

— J'espérais, madame, dit Antoine, qu'avec la protection de ma tante auprès de M. votre fils je pourrais parvenir à entrer dans n'importe quel collége, à y remplir n'importe quelles fonctions, même celles de domestique.

— Pourquoi celles de domestique, plutôt dans un collége qu'ailleurs? demanda madame Lecœur.

— Parce que dans un collége il y a des livres... dit Antoine en hésitant... il y a des maîtres... des leçons... des élèves.

— Eh bien! mon enfant?... demanda madame Lecœur curieuse.

Enhardi par la bonté presque familière de cette question, Antoine répondit :

— En faisant bien mon service, j'obtiendrais quelques

récompenses soit des maîtres, soit des élèves ; aux uns, je demanderais la permission d'écouter... aux autres... les enfants sont bons entre eux... je leur emprunterais leurs cahiers... leurs livres.

— Mais, mon enfant, reprit madame Lecœur, déguisant mal l'émotion que lui causaient les réponses d'Antoine, vous ne songiez pas que vos journées ne vous appartiendraient pas.

— Mais j'aurais mes nuits, madame, répondit vivement Antoine.

— Charmant, charmant enfant, s'écria la maîtresse de la Bourniche ; oui, vous méritez qu'on s'intéresse à vous. Mon fils connaît beaucoup M. Petitpied, docteur de la Sorbonne, et par la protection de cet ami, j'espère trouver mieux pour vous qu'une place de domestique... Allez, mon enfant, allez avec votre tante ; vous n'avez peut-être pas déjeuné, et je vous fais causer sans seulement m'en informer... Allez !... La Bourniche ! fais déjeuner ton neveu, prépare-lui le petit cabinet qui est en face de ta chambre, là-haut, et, aussitôt que mon fils sera rentré, viens m'avertir, je veux moi-même lui présenter Antoine.

Effectivement, cher lecteur, M. Petitpied, charmé et intéressé par la hardiesse de la résolution d'Antoine, fut très-utile au petit Picard : grâce à ce docteur, Antoine se fortifia dans l'hébreu et les autres langues orientales ; il suivit les cours du collége royal, il put même commencer le *catalogue des manuscrits orientaux de la Sorbonne*. En 1670, il venait d'entrer chez un professeur du collége Mazarin,

lorsque M. de Nointel partit pour son ambassade de Constantinople. Ayant entendu parler du jeune Galland dont on commençait déjà à louer les travaux et le talent, il l'emmena avec lui. Galland suivit encore son protecteur dans son voyage à Jérusalem, et en profita pour copier une foule d'inscriptions. De Syrie, il revint directement en France d'où il repartit aussitôt pour le Levant, dans l'intention de rassembler des médailles. En 1679, chargé par la commission des Indes de recueillir de nouvelles richesses scientifiques pour le cabinet de Colbert, ministre de Louis XIV, il fit un troisième voyage. Colbert étant mort, Louvois, son successeur, ordonna à Galland de continuer ses recherches, et le fit nommer antiquaire du roi.

Ce fut à cette époque, qu'étant encore à Smyrne et sur le point de revenir en France, il pensa périr par l'effet d'un tremblement de terre qui ébranla toutes les maisons de cette ville; plusieurs même s'écroulèrent, entre autres celle qu'habitait Galland!... Des décombres qui, dans leur chute, s'arrêtèrent en se croisant au-dessus de sa tête, lui formèrent un refuge sous lequel il put respirer jusqu'au lendemain matin, où, à grand'peine, on le tira de là.

A son retour en France, Galland, possesseur d'une fortune modeste mais suffisante, d'une belle bibliothèque et d'une nombreuse collection de médailles, se livra à son goût pour l'étude. Pendant son séjour en Orient, il avait acquis une connaissance très-approfondie de l'arabe, du persan et du turc. C'est de la première de ces langues qu'il traduisit, entre autres, les contes des *Mille et une Nuits*, fruit

de l'imagination la plus vaste et la plus riche. Il prit avec lui son neveu Julien Galland, qu'il éleva et à qui il communiqua son goût pour les langues orientales. En 1701, le roi admit Antoine Galland à l'Académie des inscriptions, et en 1709 il obtint la chaire d'arabe au collége royal de France.

« Galland, dit M. de Boze, travaillait sans cesse, en quelque situation qu'il se trouvât, ayant très-peu d'attention sur ses besoins, n'en ayant aucune sur ses commodités; remplaçant, quand il le fallait, par ses seules lectures, ce qui lui manquait du côté des livres; n'ayant pour objet que l'exactitude et allant toujours à sa fin, sans aucun égard pour les ornements qui auraient pu l'arrêter. Simple dans ses mœurs et dans ses manières, comme dans ses ouvrages, il aurait toute sa vie enseigné à des enfants les premiers éléments de la grammaire, avec le même plaisir qu'il eut à exercer son érudition sur différentes matières. Homme vrai, jusque dans les moindres choses, sa droiture et sa probité allaient au point que, rendant compte à ses associés de sa dépense dans le Levant, il leur comptait un sol ou deux, quelquefois rien du tout, pour des journées qui, par des conjonctures favorables, ou même par des abstinences involontaires, ne lui avaient pas coûté davantage. »

Bien qu'Antoine Galland ait fait un très-grand nombre d'ouvrages savants et sérieux, celui qui est devenu le plus populaire est, sans contredit, les *Mille et une Nuits*. Lorsque

les deux premiers volumes de cet ouvrage parurent, leur auteur éprouva une singulière mystification.

Au milieu d'une nuit d'hiver (il faisait un très-grand froid) soudain Antoine Galland fut réveillé en sursaut par plusieurs coups frappés fortement à la porte de la rue : notre savant se lève, passe à la hâte une robe de chambre, court à la croisée, l'ouvre, et, malgré l'obscurité, distingue plusieurs personnes assemblées devant sa porte.

— Qui est là? dit-il.

Plusieurs voix répondent à la fois :

— Est-ce ici la demeure de M. Antoine Galland?

— Oui, répond-il lui-même.

— Vous en êtes bien sûr? répliqua-t-on.

— Très-sûr, dit Galland, riant en lui-même de cette assertion qu'on réclamait de lui.

— C'est que, voyez-vous, dit une des personnes arrêtées, ce que nous avons à dire, nous ne pouvons le dire qu'à lui-même.

— Alors parlez sans crainte, répond Galland, et hâtez-vous, car le vent me souffle au visage d'une manière peu agréable, c'est moi qui suis Antoine Galland.

— Parle! dit alors un des interlocuteurs à son voisin.

— Parle toi-même, répond celui-ci.

— Non, c'est moi qui veux parler, dit un troisième.

— Ah! messieurs, s'écrie un quatrième, vous me laisserez bien la parole.

— Pour l'amour du ciel, messieurs, s'écrie Galland qui se morfondait de froid, dépêchez-vous, je gèle.

Le même colloque recommença, et Galland, avec une patience admirable, répétait tout en grelottant : — Pour l'amour du ciel, messieurs, dépêchez-vous, car je gèle.

Alors, en chœur, et comme s'ils chantaient un morceau d'ensemble, les jeunes gens qui avaient troublé le sommeil de l'orientaliste se mirent à crier à la fois : — Ah ! monsieur Galland, si vous ne dormez pas, contez-nous un de ces contes que vous contez si bien !

Faisant ainsi allusion aux deux premiers volumes des *Mille et une Nuits* qui venaient de paraître, et dont chaque chapitre commençait ainsi : *Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, contez-nous un de ces contes que vous contez si bien.*

Antoine Galland avait trop d'esprit pour se fâcher de cette facétie ; il se mit à rire, et répondit : — Demain, messieurs, au revoir. Il referma sa croisée, et regagna son lit, où il ne tarda pas à retrouver sa chaleur, un peu perdue à la croisée... Toutefois, il profita de la leçon, et publia les autres volumes sans cet exorde monotone.

Antoine Galland mourut à l'âge de soixante-neuf ans, le 17 février 1715.



CORNIL BART



Vous verrez si je suis votre fils, mon père, dit le jeune homme, prenant la mèche, que lui passa Jean-Bart.

CORNIL BARTH

RÉCITS DE SAURET LE VÉRIDIQUE

I

LE FILS D'HARAM SAURET LE VÉRIDIQUE.

Le soleil se couchait derrière les mâts de navires qui, semblables à une forêt en hiver, encombraient le port de Dunkerque, mais la nuit n'était pas encore venue, car on était aux jours de l'année où l'on jouit encore d'un long crépuscule, au 5 septembre 1697.

Toutefois, depuis un moment, le marteau des charpentiers avait cessé d'animer les échos du port; chaque ouvrier, quittant l'ouvrage, s'éloignait du chantier en fredonnant la chanson du matelot qui abandonne sa mère pour aller chercher fortune. A l'opposé de ceux-ci, les marins quit-

taient la terre pour retourner à bord, où la discipline militaire les clouait toute la nuit; les passants hâtaient le pas pour regagner leur logis où le souper les attendait; bientôt, de toute cette population qui animait le port un moment avant, il ne resta plus que deux enfants, tous les deux assis dans les cordages d'un navire à l'ancre. Mais ces deux enfants, l'un âgé de quinze ans, l'autre de dix-sept, paraissaient peu s'inquiéter et de la solitude où ils se trouvaient et de la nuit qui s'avançait; leur costume était celui des enfants du peuple, et cependant l'un de ces deux enfants, le plus jeune, portait le sien avec tant de grâce, d'aisance, un air si noble, des manières si distinguées, qu'au premier abord on l'aurait cru beaucoup mieux vêtu que son compagnon. Du reste, l'influence qu'il paraissait exercer sur le grand garçon assis près de lui était encore plus étrange; bien que petit et frêle, il le dominait de la voix, du regard, du geste; portant haut sa belle tête d'enfant, blonde et blanche, il forçait, on aurait dit, son camarade à courber la sienne sous une puissance à laquelle il obéissait à regret. La figure de ce dernier, sans être désagréable, avait ce cachet de servilité qu'ont les gens nés dans une position secondaire; quelque chose de rusé, de malicieux même se lisait dans ses petits yeux gris enfoncés dans leur orbite, et une contrariété visible éclatait sur son front bas et plat, que couvraient des mèches de cheveux lisses et roux.

— Tu feras ce que je te dis, Haram Sauret, entends-tu? disait l'enfant dominateur à son camarade attristé.

— C'est bien difficile, Cornil, répondit l'autre.

— Tu ne m'as donc pas compris, Sauret? répondit celui qu'on venait de nommer Cornil; monseigneur le prince de Conti est arrivé hier à quatre heures; il devait être parti ce soir à six heures, mais il attend quelque chose qui n'arrive pas sans doute; de l'argent, je crois, et l'embarquement sera pour cette nuit. C'est mon père qui commande l'escadre, je veux partir avec...

— Je comprends bien, Cornil, répliqua le fils d'Haram Sauret, tu veux partir avec ton père... Mais le moyen? Dame Jacqueline, ta mère, s'y oppose...

— Ma mère, ma mère, répéta Cornil; d'abord elle n'est pas ma mère, puisque ma mère Nicole Gouttierre est morte en me mettant au monde. Triste année de 1682, dans laquelle mon père perdit le sien, ma sœur Jeanne, et enfin ma pauvre mère Nicole! Quant à dame Jacqueline, il faut lui rendre la justice de dire qu'elle remplit bien à mon égard tous les devoirs de mère et de bonne mère, et c'en est un peut-être que de s'opposer à mon départ. Les mères ont toujours peur pour leurs enfants, ça c'est toujours vu, ça se verra toujours... mais enfin je suis un homme aujourd'hui.

— Tu es un enfant, tu veux dire!... affirma Sauret en remuant la tête d'un air douteux.

Le rouge monta au front du jeune Cornil, dont la voix s'éleva altérée :

— Michel Barth, mon aïeul, est mort dans un combat naval; Cornil Barth, mon grand-père, est mort dans un combat naval; Jean Barth, mon père, est le premier capitaine du monde; à seize ans, il avait déjà fait ses preuves;

moi, j'en ai déjà quinze, et apprends de moi, Haram Sauret, que, dans la famille des Barth, il n'y a pas d'enfants, les hommes y naissent tout faits. Écoute donc, ceci est de la politique, tâche de comprendre : Jean Sobieski, roi de Pologne, qui s'est immortalisé au siége de Vienne, en y arrêtant l'immense armée des Ottomans qui fondait sur l'Europe et menaçait la chrétienté, est mort d'apoplexie l'année dernière, le 17 juin 1696; huit prétendants à cette couronne se sont présentés; les suffrages du camp de la Diète se partagent entre le prince de Conti et Frédéric-Auguste, électeur de Saxe. Le prince de Conti part donc pour Dantzick; mais ce n'est pas tout que de partir, la mer est couverte d'ennemis; la flotte anglo-hollandaise, composée de dix-neuf vaisseaux de guerre, croise au nord de Dunkerque pour s'opposer au passage du prince; il faut le faire passer au milieu de tous ces dangers; ce sera hardi, périlleux, magnifique, et il n'y a que Jean Barth, mon père, capable de cela. Louis XIV l'a jugé ainsi. Eh bien, je veux accompagner mon père, partager ses dangers, mourir avec lui s'il le faut.

— Quand on n'est pas obligé d'aller sur mer, je ne sais pas pourquoi on y va, fit observer Sauret avec un dépit concentré.

— Tu es libre de rester à terre, Sauret, dit Cornil.

— Tu sais bien, Cornil, que mon père est mort au service du tien, et que je ne peux te quitter, répliqua le jeune Sauret presque les larmes aux yeux.

— Alors je te charge de préparer notre départ, dit Cornil,

sans qu'au logis ma belle-mère ni mes sœurs s'en aperçoivent.

— Le moyen, encore une fois, le moyen? répliqua Sauret, puisque ton père a promis à dame Jacqueline de ne pas t'emmener!

— Mais il n'a pas promis que je ne le suivrais pas malgré lui! répliqua vivement le fils de Jean Barth.

— Comment? s'écria Sauret dans le plus grand étonnement.

Cornil reprit en baissant la voix, bien qu'il fût certain d'être seul avec son camarade et que personne ne l'écoutât :

— La première idée de mon père a été de m'emmener; c'est toujours sa première idée, et il ne l'a encore mise qu'une fois à exécution : il y a cinq ans, j'en avais dix alors, mon père m'embarqua sans rien dire à dame Jacqueline ni à messire Thomas-Ignace Tugghe, conseiller-pensionnaire de la ville de Dunkerque, le frère de ma belle-mère. Je me rappelle, c'était en 1692, mon père montait une frégate de vingt-quatre pièces de canon, nommée la *Serpente;* M. de Forbin en montait une de seize; ils avaient, tous les deux, reçu l'ordre d'escorter plusieurs vaisseaux marchands, chargés pour le compte du roi et qui allaient à Brest. En route nous rencontrâmes un hollandais de quatorze pièces de canon; nous lui donnâmes la chasse, le joignîmes et l'abordâmes. Quand je dis *nous*, tu comprends, Sauret, que j'étais là comme le plus petit des bastingages, bon à rien. Au premier coup de canon, mon père me re-

garda et me dit : « As-tu peur, petit? — Je n'en sais rien, papa, lui répondis-je; mais attache-moi au mât, afin que, peur ou non, je voie jusqu'à la fin.» Mon père m'attacha... Et, ma foi, c'était beau à voir, ce que je vis. Toutefois, comme il paraît que mon père eut plus de peur pour moi que moi-même je n'en avais eu, il ne parla plus de m'emmener, ce qui m'affligeait beaucoup; lorsque, ce matin, je l'entendis dire à dame Jacqueline : « Le mousse a quinze ans, dis-lui de s'apprêter à me suivre. » Ma belle-mère a objecté que j'étais trop jeune, que j'avais mon éducation à finir; là-dessus mon père a dit que l'éducation d'un marin consistait à bien connaître la mer, à commander aux éléments et aux hommes, et à se battre pour le compte de son roi, et que pour cela il n'avait pas besoin qu'un autre que lui l'enseignât à son fils. Mais dame Jacqueline a pleuré, mes petites sœurs Jeanne et Madeleine ont jeté les hauts cris de ce qu'on leur enlevait leur frère aîné; il n'y a pas eu jusqu'à Jean, qui a quatre ans, à Paul, qui en a trois, et à Nicaise, qui en a deux, qui n'aient fait chorus avec les petites. Bref, mon père impatienté a fini par céder, ce qui a changé en cris de joie les cris de douleur de toute la famille... Mais écoute bien ceci, Sauret... et c'est ce qui m'a transporté et me fait te dire de tout préparer pour notre départ...

— Cornil, interrompit Sauret, voilà la nuit tout à fait venue; il est sage, je crois, de songer à retourner au logis, où, dans un moment, quand la cloche du souper sonnera, on s'inquiétera de notre absence.

Sans faire attention à cette remarque, Cornil acheva son idée et sa phrase.

— Mais, reprit-il, mon père a ajouté : « Je n'embarquerai pas le petit; seulement, s'il a une once du sang de son père dans les veines, je sais bien ce qu'il fera. — Quoi donc? a demandé ma mère.—Il s'embarquera tout seul,» a répliqué mon père. Et je m'embarquerai tout seul, Sauret, c'est-à-dire avec toi, si ta fantaisie est de me suivre.

— Cornil, sais-tu les dangers que l'on court sur mer? demanda Sauret la voix pleine d'angoisses.

— Certes, oui, dit Cornil, l'accent rempli d'une insoucieuse bravade, certes, oui.

— Quelques-uns peut-être, mais pas tous, Cornil, répliqua Sauret; tu sais que, de son vivant, mon père passait la moitié de sa vie à courir ces dangers-là et l'autre moitié à les raconter, et ce qu'il en racontait, Cornil, faisait dresser les cheveux de tous ceux qui l'écoutaient.

— Je crois que, comme tu le faisais observer tout à l'heure, Sauret, il faudrait retourner au logis, dit Cornil en souriant malicieusement.

— Non, Cornil, non... répondit Sauret; car, aussitôt rentrés, tu iras au salon, moi à l'office, et je ne pourrai te dire tous les dangers que l'on court sur mer et que tu ne sais pas.

— Ces dangers, on les brave, Sauret, dit Cornil, quand on est homme, s'entend.

— Il y en a qu'on ne peut pas braver, Cornil, répondit si sérieusement le petit Sauret, que le jeune Barth le re-

garda d'un air étonné. Tu n'as jamais entendu raconter à mon père les aventures de Samandal le marin ?

— Mon père avait défendu au tien, je ne sais pourquoi, Sauret, de me raconter ces histoires, dit Cornil.

— Écoute-les d'abord, Cornil, répliqua Sauret, et embarque-toi après, si tu l'oses.

Cornil Barth sourit, et, croisant ses jambes l'une sur l'autre, il se mit à regarder la mer, sur laquelle l'ombre de la nuit s'avançait lentement, puis il dit d'une façon insouciante :

— Va, Sauret, raconte, et effraye-moi si tu peux.

— Ce ne sera pas la *faute de mon histoire* si je ne réussis pas ! murmura entre ses dents le fils d'*Haram Sauret, dit le Véridique.*

II

HISTOIRE MERVEILLEUSE DE SAMANDAL LE MARIN.

Oubliant l'heure du souper, qu'il rappelait à son camarade un moment auparavant, le fils d'Haram Sauret commença :

— Mon père, qui ne mentait jamais, à preuve que dans le pays on l'appelait le *Véridique*, avait beaucoup voyagé, tu le sais, Cornil, et sa manie, comme à tous les anciens marins, était de raconter ses voyages... et il en disait, et il en disait tant, que, si je voulais, Cornil, te redire tout ce

que je lui ai entendu raconter, nous serions encore ici demain, et après-demain, et l'autre après-demain, et les autres après-demain suivants, et des jours, et des nuits, et des mois, et des années à n'en plus finir; mais je t'en passerai beaucoup. Par exemple, je ne te parlerai pas des serpents qui ont cent mille aunes de long, avec des clochettes autour du cou... ceux-là ne sont pas méchants, ils ne mordent pas; seulement, quand ils voient un navire, ils l'enlacent comme toi tu enlaces ta mère quand tu l'embrasses et ils l'entraînent jusqu'au fond de la mer, d'où jamais plus ni navire, ni matelots, ni mousses, ni passagers, ne reparaissent à fleur d'eau. Je ne te parlerai pas des araignées qui font leur toile dans les voiles des navires, et qui les poussent toujours à l'opposé du lieu où le navire veut aller, puis le mènent échouer sur des îles désertes. Je ne te parlerai pas de ces oiseaux de proie gros comme une montagne, qui fondent sur le navire au moment où on y pense le moins et qui vous enlèvent les hommes à bord, les croquent et n'en laissent que les os, comme moi quand je prends une prune sur la table de ton père et que je n'en laisse que le noyau. Non, je ne te parlerai pas de ces petits incidents qui arrivent tous les jours en mer, je te dirai seulement une toute petite aventure arrivée à Samandal le marin, une de ces aventures si simples, si ordinaires, si communes, que pas un de ceux auxquels on la raconte ne met en doute la véracité de l'histoire, un naufrage enfin... Tu crois aux naufrages, n'est-ce pas, Cornil?

— Oui, mais dépêche-toi, car il se fait tard, fit observer Cornil : six heures viennent de sonner à l'église Saint-Eustache, et on soupe à sept, tu le sais.

— M'y voici, dit le fils d'Haram Sauret le Véridique : Samandal était de Dunkerque, je crois, ou de Bordeaux, ou de Marseille, ou d'une autre ville, la ville ne fait rien à notre histoire. Il était, comme toi, riche, heureux, considéré, il avait une mère qui l'adorait et qui, comme la tienne, ne demandait au bon Dieu que de ne jamais quitter son fils. Eh bien, un jour, le goût des voyages le prit, et le voilà qui s'embarque sur un navire, le *Platon*, je crois, ou le *Siphon*, ou le *Merlan*, mais le nom du navire ne fait rien à l'histoire ; bref, le voilà embarqué. Le temps était magnifique, la mer unie comme un miroir d'huile, un vent doux, frais, un vent fait exprès, comme aurait dit mon pauvre père; le navire filait, filait, je ne sais combien de nœuds à l'heure : le nombre de nœuds ne fait rien à mon histoire ; enfin il filait si vite, qu'à la fin de la journée les passagers avaient perdu la terre de vue ; rien que l'eau et le ciel : c'est magnifique, à ce que l'on dit. Samandal bénissait le ciel de lui avoir donné l'idée de voyager. Le second jour, écoute bien ceci, Cornil, le navire filait encore plus vite, ce navire allait dans les Indes chercher des tapis de Perse...

— Tu veux dire autre chose, Sauret ? interrompit Cornil.

— Je veux dire ce que je dis, Cornil, ne m'interromps plus, je t'en prie, autrement tu me ferais perdre le fil de mon histoire, répliqua Sauret, et je ne pourrais jamais la

finir. Or ils allaient dans l'Inde chercher des tapis de Perse; Samandal se promettait bien d'en apporter un et des plus beaux à sa mère... Mais, voilà que, le second jour le navire se vit poursuivi par une frégate anglaise dix fois plus grosse que le navire. « Il faut se défendre, dit le capitaine à l'équipage, il ne faut pas tomber en vie dans les mains de ces anthropophages insulaires. »

— Les Anglais sont nos ennemis, et je ne les aime pas à cause de cela, Sauret, interrompit encore Cornil; mais ils ne sont pas anthropophages. Sais-tu ce que c'est qu'un antropophage, Sauret?

— Non, répondit Sauret, j'ai dit anthropophages comme j'aurais dit cannibales.

— Cannibale et anthropophage, c'est la même chose, Sauret, dit Cornil: cela veut dire des peuples qui se nourrissent de chair humaine, qui mangent les prisonniers vaincus à la guerre!

— Attends un petit moment, il y en a dans mon histoire, dit Sauret. Pour le quart d'heure, je reviens aux Anglais qui poursuivirent le navire français; on se bat, on est vainqueur...

— Qui? demanda Cornil.

— Est-ce que quand un Français raconte l'histoire d'une bataille, ce n'est pas toujours lui qui est vainqueur, Cornil? répliqua le petit Sauret.

— Oh! comme quelquefois les Anglais ont aussi gagné des batailles... fit observer Cornil...

— Celles-là, les Anglais les racontent à leurs enfants, Cornil, dit Sauret ; nous, nous racontons les nôtres ; chacun les siennes, c'est dans l'ordre. Or, dans la mêlée, Samandal reçut un coup de feu qui lui creva un œil ; cela l'affligea beaucoup, parce qu'avant il était un très-joli garçon, et que maintenant, au dire de ceux qui le virent depuis, cet accident le déparait un peu ; mais, comme il avait entendu dire qu'avec de l'argent tout se réparait, et qu'il avait beaucoup d'argent, il se consola. Le troisième jour de la traversée, un requin, énorme poisson dont on dirait que la mer est pavée, tant il y en a, passa si près du navire, qu'il lui donna un petit coup de queue ; ce petit coup de queue fit une si grande entaille au navire, que l'eau y entrait gros comme le bras, et qu'il fallut que tout le monde, passagers et autres, se mît à la pompe pour empêcher le navire de couler bas. Tout ce que je dis là, Cornil, sont choses qui arrivent tous les jours; mais ce qui n'est pas un événement ordinaire, ce fut ce qui arriva le quatrième jour de la traversée. Le vent cessa tout d'un coup, et le navire allait rester en panne, ce qui désolait tous ceux qui désiraient arriver, et tous le désiraient, lorsque tout à coup, et comme poussé par une force inconnue, le navire se mit à marcher, à marcher, que l'on aurait dit, pour me servir d'une des expressions de mon pauvre père, que le diable le poussait ; chacun se regardait en se demandant ce que cela pouvait être et ce que cela allait devenir, lorsque le capitaine demanda sa boussole ; cette marche forcée le déroutait, il ne savait plus où il en était; mais voilà que le mousse arrive tout effrayé, portant la

boite ; quant à la boussole, elle n'y était plus. « J'ai trouvé une petite souris dans la boîte, dit le mousse.

— Rose, avec la queue blanche et des yeux éclatants comme du vif-argent? demanda le capitaine en pâlissant.

— Oui, ou du moins je présume que oui, mon capitaine, répondit le mousse.

— A genoux, à genoux ! et prions Dieu, cria le capitaine dans un grand émoi, car nous sommes tous perdus !... »

Bien que Cornil trouvât le récit du fils d'Haram assez fabuleux, il l'écoutait cependant avec beaucoup d'attention, de cette attention, il est vrai, que l'on apporte à un conte de fée ; mais néanmoins il n'était pas fâché de savoir comment il s'en tirerait, et, oubliant l'heure du souper, la nuit qui s'avançait et qui les enveloppait déjà si bien de son ombre, qu'à peine on pouvait distinguer les objets, il continuait à écouter attentivement, lorsque le nom de l'un et de l'autre, répété à plusieurs reprises, coupa la parole à Sauret.

— On nous appelle, dit-il à son camarade, et je voudrais bien cependant savoir la fin de ton histoire, et pourquoi, à propos d'une souris rose, le capitaine se crut perdu.

— Laisse la porte de ta chambre ouverte cette nuit, répondit Sauret, et je te dirai la fin, qui est bien autrement merveilleuse que le commencement, va ! et je te réponds bien que, lorsque tu l'auras entendue en entier, tu renonceras à la mer pour le reste de tes jours.

— Je suis le fils de Jean Barth ! fut la seule réponse de

Cornil en se dirigeant vers les personnes qui le cherchaient. Au surplus, je te l'ai déjà dit, Sauret, reste; mon père n'a point parlé de t'emmener.

— Si tu es le fils de Jean Barth, moi, je suis celui d'Haram Sauret, Cornil, répondit Sauret avec une nuance de fierté qui tranchait un peu sur sa physionomie sans énergie, et le fils de mon père doit mourir au service du fils du tien.

— Que faites-vous donc si tard sur le bord de la mer, messieurs? dit un valet de madame Barth s'approchant, guidé par les voix des deux jeunes gens; le souper est servi, et madame est fort inquiète de l'absence de M. Cornil. Ensuite, je viens d'entendre dire que les deux cent mille francs en or, sans lesquels monseigneur le prince de Conti ne voulait pas partir, sont arrivés, ce qui fait qu'on doit lever l'ancre à minuit.

— A minuit! nous n'avons pas alors de temps à perdre, dit Cornil, passant en courant devant le domestique.

— Avant le départ, la fin de l'histoire? dit Sauret courant après son ami et le rejoignant à la porte de la maison.

— Soit, dit Cornil en se séparant de son camarade et se dirigeant vers le salon, pendant que Sauret prenait le chemin de l'office.

III

SUITE DE L'HISTOIRE MERVEILLEUSE DE PIERRE SAMANDAL LE MARIN.

Ainsi que Cornil Barth l'avait dit à son ami, le roi de Pologne, Jean Sobieski, venait de mourir. Huit prétendants à sa couronne se présentaient; mais, les suffrages du camp de la Diète s'étant partagés entre deux seuls de ces prétendants, entre le prince de Conti et Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, la cour de Louis XIV décida que le prince partirait tout de suite pour achever de conquérir le reste des suffrages; à cet effet, ce dernier se rendit à Dunkerque pour s'embarquer.

A cette époque, le roi avait dit au père de Cornil : *Jean Barth, je vous fais chef d'escadre;* à quoi le célèbre marin avait répondu : *Sire, vous avez bien fait.* Ce fut donc lui qui fut chargé de la mission périlleuse de conduire le prince à travers une mer couverte d'ennemis. La flotte anglo-hollandaise, composée de dix-neuf vaisseaux de guerre, croisait au nord de Dunkerque exprès pour s'opposer à ce passage.

M. de Pontchartrain fit équiper, à cet effet, dix vaisseaux; mais Jean Barth demanda qu'on y substituât six frégates, ayant plus de confiance dans le succès de ses manœuvres

avec des bâtiments légers et bons marcheurs. Du reste, aucune instruction ne lui fut donnée à cet égard; et, pour surmonter et vaincre les dangereux obstacles que cette expédition présentait, la cour se fiait en aveugle à l'habileté et au génie de l'héroïque marin.

Or, le 9 septembre 1697, le prince de Conti descendit à quatre heures après midi chez madame Barth, à Dunkerque, où tout était prêt pour son embarquement; mais deux cent mille écus d'or, qu'il avait laissé l'ordre de lui expédier de Paris, n'étaient pas arrivés; il avait déjà ordonné de suspendre le départ : l'argent arriva, et on décida qu'on s'embarquerait à minuit.

Ce fut ce que le domestique dit à Cornil Barth, et ce que lui confirmèrent les apprêts qu'il remarqua en entrant dans la maison de son père; il se rendit aussitôt dans la salle à manger, où toute la société se trouvait déjà réunie.

A la vue du costume, plus que négligé, du fils de son mari, madame Barth adressa de l'œil à Cornil un reproche et une injonction de sortir.

— Bast! s'écria Jean Barth, qui avait remarqué le coup d'œil de sa femme. Monseigneur voudra bien excuser cet enfant; c'est le fils d'un pêcheur, d'un marin, ça ne sait pas porter l'habit de cour, ça n'en a peut-être pas...

— Vient-il avec nous? fut la seule réponse du prince de Conti en faisant au jeune Barth un signe de bienveillance.

— Sa mère s'y oppose, monseigneur, répondit le capitaine avec un sourire qui marquait et son chagrin de ne

pas l'emmener et un peu de dédain pour sa faiblesse, à lui, d'avoir cédé à la faiblesse de sa femme.

— Elle a peur, et le jeune homme aussi peut-être, répliqua le prince de Conti en accompagnant ces mots d'une petite tape d'amitié sur les joues de Cornil, qui prirent soudain, sous cette caresse royale, une teinte de pourpre si foncée, qu'on aurait dit que le sang était prêt à jaillir de tous les pores de sa peau blanche et satinée; puis son bel œil bleu s'alluma, et, sans la crainte que lui inspirait son père, certes il eût répondu par d'autres mots que par ceux-ci :

— Peur ! Aucun Barth n'a encore connu ce sentiment, messire !

— Bien, Cornil, bien ! lui dit son père.

Et le prince s'étant assis à table, ce fut le signal du souper. Dame Jacqueline Tugghe, femme de Jean Barth, fit les honneurs de la table avec une grâce triste qui augmentait encore le charme de sa personne; rien autre chose que mère et épouse, les honneurs glissaient sur son cœur aimant sans y pénétrer ; le chagrin du départ de son mari se lisait jusque dans le sourire gracieux qu'elle adressait à son hôte royal chaque fois que, pour faire les honneurs du repas, elle était obligée de porter la parole; horrible contrainte ! ses lèvres souriaient et les larmes coulaient de ses yeux.

Sur un signe de son père, Cornil quitta la table, avant même que le repas fût fini; mais, avant de sortir du salon, il se glissa derrière le fauteuil de sa belle-mère, et, s'agenouillant presque, soit pour éviter d'être vu par les autres con-

vives, soit que son émotion le forçât à plier les genoux devant cette tendre femme, à laquelle son départ allait causer une double douleur, il lui dit bas et la voix mouillée de larmes :

— Embrassez-moi, maman, je vous en prie.

— Petit jaloux! lui dit-elle, se méprenant au chagrin de celui qu'elle traitait comme son enfant; tu m'en veux de ne m'occuper que de ton père, ce soir, pauvre chéri; demain, va, je n'aurai plus que vous autres, mes enfants, pour me consoler !

Et, baissant sa tête à la hauteur du bras de son fauteuil, elle posa sur le front de Cornil un baiser et une larme. L'enfant se releva vivement et s'enfuit en courant : il allait éclater.

Cette petite scène ne fut remarquée de personne, tant chacun était occupé à fêter le prince de Conti et à le complimenter sur ses espérances au trône de Pologne.

En rentrant dans sa chambre, ainsi qu'il l'avait promis à Sauret, Cornil laissa sa porte ouverte et ne tarda pas à voir paraître le matelot.

— Oh ! Sauret, que cela m'a fait mal d'embrasser cette excellente dame Jacqueline, surtout lorsque j'ai pensé que c'était peut-être pour la dernière fois !

— Tu es donc bien décidé à partir? demanda Sauret.

— Ce soir plus que jamais ! dit Cornil, dont le front rougit de nouveau au souvenir des paroles du prince de Conti.

— Alors, écoute la fin de l'histoire de Samandal le marin,

et pars après, si tu l'oses! répliqua Sauret d'un accent de dépit et de menace.

Cornil allait refuser, une réflexion le retint.

— Au fait, dit-il, il n'est que huit heures, d'ici à minuit...

Il n'acheva pas sa pensée, alla s'asseoir sur le pied de son lit; Sauret se plaça près de lui et commença de suite :

— Quand un capitaine crie : *Nous sommes perdus!* on a en général la chose de le croire sur parole; on le crut donc, tout le monde se jeta à genoux; et ce ne fut pendant le premier moment que pleurs, que gémissements, que prières. Mais Samandal, qui croyait raisonner un peu mieux que les autres, Samandal qui voyait au-dessus de sa tête un beau ciel bleu sans nuages, au-dessous de lui une mer calme comme un miroir, pensa comme toi, Cornil, que le capitaine était devenu fou, et qu'une petite souris rose n'était pas une chose assez effrayante pour qu'à sa vue seule on se crût perdu; il s'approcha donc tranquillement du capitaine, qui, désolé, ne donnait plus aucun ordre, laissait faire à chacun ce qu'il voulait, et il lui dit : « Capitaine, pourquoi la souris rose?... »

— A propos de souris rose, interrompit Cornil, dont l'oreille exercée avait saisi un bruit dont il ne se rendait pas compte; je voudrais bien connaître la couleur de celle qui ronge par ici quelques mailles...

Sans lui répondre, Sauret reprit aussitôt en élevant la voix :

— Mais à peine eut-il dit le mot souris, que le capitaine l'interrompit vivement, et lui dit :

« Jeune homme, avez-vous jamais entendu parler de la montagne d'aimant?

— Jamais, répondit Samandal.

— Vous savez au moins ce que c'est que l'aimant? ajouta le capitaine.

— Parfaitement, capitaine; c'est un minéral qui a le pouvoir d'attirer le fer, répondit Samandal.

— Eh bien, jeune insensé, dans une heure nous serons en présence d'une montagne composée de ce minéral; dans une heure, vous aurez le spectacle affreux de tous les clous de ce beau navire quittant leur place pour aller rejoindre la montagne; dans une heure, chacune de ces planches qui font votre salut sur cet immense élément se disjoindront d'elles-mêmes, s'en iront à vau-l'eau, et nous!... nous!... comprenez-vous, maintenant?

— Parfaitement, répondit Samandal en pâlissant un peu; ce qui prouvait qu'effectivement il comprenait parfaitement. Mais, encore une fois, qu'a de commun la souris rose, la boussole, avec la montagne d'aimant?

— Vous allez le comprendre, répondit le capitaine. La montagne était, il y a des siècles, une montagne comme les autres montagnes, puis il y est venu des souris roses, des souris d'eau, autrement dites, qui, s'introduisant dans les navires, y enlèvent les boussoles qu'elles vont ensuite piquer dans la montagne. Or la boussole n'étant, comme vous savez, qu'une aiguille aimantée, il est résulté de toutes ces boussoles réunies une montagne d'aimant... C'est pour cela que, lorsqu'on m'a dit qu'une souris rose avait enlevé

la boussole, j'ai crié : Nous sommes perdus! Et tenez, tenez, regardez, jeune homme, et recommandez votre âme à Dieu, car ceux qui ont vu cela une fois ne le voient pas deux : regardez... »

Disant ces mots, le capitaine montra du doigt au jeune passager une grande, grande montagne reluisante de toutes les aiguilles aimantées dont elle était composée. Au même instant, on vit une nuée noire de clous se détacher du navire, voler comme si ces clous eussent eu des ailes, traverser la distance qui les séparait de la montagne et aller s'attacher à ses flancs avec un tel bruit, qu'on eût cru que trois mille marteaux les y clouaient; puis un craquement horrible se fit sentir dans le navire; les planches, n'étant plus retenues, se séparèrent d'elles-mêmes. « Sauve qui peut! » s'écria le capitaine en embrassant le grand mât. Quant à Samandal, il était si étourdi de tout ce qu'il voyait, que le navire s'entr'ouvrant, il tomba à l'eau, une lame l'emmena au fond, une seconde le lança en l'air, une troisième le jeta sur une côte, avant qu'il eût eu le temps d'avoir seulement une pensée! Mais comme cette côte était précisément la montagne d'aimant, qu'il y tomba sur les pieds, que ses pieds portaient des souliers et ses souliers des clous, il y resta cloué par les pieds, où, depuis deux cents ans que cette aventure arriva, il est encore, à ce qu'on dit.

A cette assertion, faite d'un ton sérieux et presque lamentable, Cornil partit d'un grand éclat de rire.

— Il ne faut pas rire des malheurs d'autrui; c'est mal, dit Sauret, et l'histoire de ce pauvre Samandal, cloué par

ses souliers depuis deux siècles sur une montagne d'aimant, n'est pas déjà une chose si risible.

— Je te demanderai d'abord pourquoi il ne retira pas ses pieds de ses souliers? dit Cornil.

— Il paraît qu'il n'y pensa pas, répondit naïvement Sauret.

— C'est triste, dit Cornil se pinçant les lèvres pour s'empêcher de rire; et les autres passagers, que devinrent-ils?

— Morts! répondit Sauret.

— Tous? demanda Cornil.

— Tous! répéta Sauret.

— Il ne s'en est pas sauvé un seul? demanda encore Cornil.

— Puisque je te dis, Cornil, que ceux qui voient cette montagne n'en reviennent jamais, dit Sauret.

— Alors, dit Cornil, puisque pas un n'en est revenu, comment sait-on cette aventure?

A ce raisonnement si simple, Sauret gratta le bout de son oreille en baissant la tête, mais, la relevant aussi vite, il répondit :

— Je tiens cette histoire de mon père, qui la tenait de son père, lequel la tenait du sien, qui aussi l'avait apprise de ses parents, tous l'ont crue véritable; je ne vois pas pourquoi moi je ne ferais pas comme eux... Mais pourquoi ne te déshabilles-tu pas et ne te couches-tu pas, Cornil? ajouta Sauret, qui était bien aise, on pouvait le supposer du moins au sourire qui errait sur ses lèvres, de changer de conversation.

— Parce qu'on s'embarque à minuit, et qu'il est dix heures, répondit Cornil.

— Tu veux donc toujours partir? demanda Sauret.

— Toujours, Sauret.

— Malgré l'histoire de Samandal, cloué par les pieds sur la montagne d'aimant? fit Sauret.

— A cause de l'histoire de Samandal, cloué par les pieds sur la montagne d'aimant, affirma Cornil.

— Alors, pars tout seul et veille tout seul; moi, je vais dormir, dit Sauret, qui d'assis qu'il était sur le lit s'y étendit.

— A ton aise, répondit Cornil, faisant un paquet de ses livres et de ses habits.

Ces préparatifs prirent du temps, onze heures sonnèrent à l'horloge voisine; au dernier coup, le jeune Bart s'écria :

— C'est le moment!

Et il se dirigea vers la porte de la chambre. Sauret, qui ne dormait pas, mais qui feignait de dormir, le regardait faire et suivait ses mouvements d'un air narquois. Cornil posa la main sur le pène de la serrure, mais, ne pouvant le faire jouer, il s'écria surpris :

— Nous sommes enfermés!

— Bast! dit Sauret étourdiment, nous en serons quittes pour les laisser partir sans nous.

D'un bond, Cornil se précipita sur le lit, saisit Sauret par le col de sa veste, le jeta à terre, s'y tint debout, et, le secouant d'une main ferme, il lui cria :

— Tu m'as trahi, mais tu en porteras la peine; puis, sans le lâcher, il le traîna vers la croisée qu'il ouvrit.

— Ne me jette pas, cria Sauret, pâle, tremblant, et les mains en avant comme pour se cramponner à quelque objet.

— Nous ne sommes qu'à un petit entresol, répliqua Cornil, soulevant Sauret comme il aurait fait d'une plume; puis, avec une force dont on n'aurait pas jugé ce jeune homme capable, il tint son camarade un moment suspendu en dehors de la croisée, dans la rue de l'Église, où était située la maison de Jean-Bart. C'était une rue assez déserte, surtout à l'entrée de la nuit; le règlement de police qui depuis peu ordonnait d'éclairer les rues n'étant point encore en usage en province; la peur tenait glacée la langue de Sauret.

— Tâche de tomber sur tes pieds, lui dit Cornil en le lâchant.

Soit pour suivre le conseil de son ami, soit que la secousse ne fut pas forte, Sauret tomba effectivement sur ses pieds.

— Y es-tu, Sauret? lui demanda Cornil,

— Oui, répondit celui-ci, la voix encore étranglée par l'émotion.

— Prends ceci, ajouta Cornil, jetant par la fenêtre le paquet qu'il avait préparé pendant le prétendu sommeil de Sauret, et maintenant ôte-toi de là que je saute à mon tour.

L'intrépide jeune homme n'avait pas achevé sa phrase, qu'il était dans la rue à côté de Sauret encore ému.

— Et maintenant, reste ou suis-moi, à ton choix, dit Cornil, prenant le paquet des mains de Sauret et marchant dans la direction du port.

— J'ai fait tout ce qu'il fallait pour te retenir, dit Sauret la voix triste, la tête basse; mais tu pars, je pars.

Un moment après, à la faveur des ténèbres, grâce aux embarras d'une embarcation de nuit et à la foule de tous les gens du prince, des matelots et des curieux qui encombraient le port, Cornil et Sauret purent se hisser à bord et se glisser dans une cabine, sans être remarqués par personne.

A minuit on leva l'ancre, le vent était favorable, on passa devant Ostende avant le jour. Mais, au moment où l'aurore teignit de pourpre les côtes de l'Orient, Jean Bart, dont l'œil était exercé, distingua, malgré les brouillards du matin, trois vaisseaux de quatre-vingts à la voile, et neuf frégates mouillées entre la Meuse et la Tamise.

Aucune émotion ne parut sur son mâle et beau visage; seulement il appela son timonier, lui parla à l'oreille et descendit vivement se dirigeant vers la cabine où vous savez que mes deux jeunes héros étaient cachés.

IV

LA SAINTE-BARBE.

En approchant de cette cabine, Jean Bart appela :

— Cornil !

Celui-ci sortit tout effaré de sa cachette.

— N'aie pas peur et viens, lui dit son père. Je t'ai vu, hier, sauter par la croisée pour te rendre à bord, et cette action te rend digne de ma confiance et de la mission courageuse que je vais te confier. L'ennemi est là, il est plus fort; s'il nous attaque, nous sommes perdus, et le prince tombe entre leurs mains. Plutôt...

— Plutôt nous faire sauter avec le prince et l'équipage, dit fièrement le fils de Jean Bart.

— Tu m'as compris, répondit le hardi marin, ému cependant, mais seulement de bonheur, en retrouvant sur le front de son fils cet éclair de courage et de génie, son héritage à lui. Prends cette mèche, descends dans la sainte-barbe; tiens-toi près de la soute aux poudres, et lorsque je te crierai : Feu ! n'hésite pas.

— Vous verrez si je suis votre fils, mon père, dit le jeune homme prenant la mèche que lui passa Jean Bart.

— Et maintenant, embrasse-moi, mon noble ami, mon enfant, dit Jean Bart dont l'accent attendri décela toute la

sensibilité de son âme paternelle; et si je ne te revois plus ici, songe que nous nous retrouverons là-haut.

Disant ces mots, il embrassa son fils une fois, deux fois, le repoussa brusquement et remonta l'escalier sans retourner une seule fois la tête vers son jeune enfant, qu'il laissait chargé d'une si terrible mission.

Cornil, essuyant une larme que le baiser de son père avait appelée dans ses yeux, marcha d'un pas égal et assuré vers la sainte-barbe. C'est, comme on le sait, l'endroit où sont enfermés les barils de poudre qui doivent servir au combat. Il s'assit contre un de ces barils et tint sa mèche à distance. Il ne tarda pas à s'entendre appeler. A la voix tremblante et peureuse de celui qui disait son nom, il reconnut Sauret.

— Que veux-tu? lui dit-il.

— Tu ne feras pas ce que ton père t'a commandé, Cornil? dit le fils d'Haram Sauret, si pâle, qu'à la lueur de sa torche Cornil ne le reconnut pas d'abord.

Cornil haussa les épaules en signe de pitié ; Sauret reprit :

— Tu ne mettras pas le feu aux poudres?

— Pourquoi donc suis-je ici? demanda froidement le fils de Jean-Bart.

— Mais ce serait affreux, épouvantable, horrible! s'écria Sauret en fondant en larmes. Sauter!... sauter... mon Dieu! se voir un bras par ici, une jambe par là, la tête on ne sait où !

— On ne le voit pas, on le sent, voilà tout, poltron, lui

répondit tranquillement Cornil. Puis, comme Sauret recommençait ses lamentations, Cornil lui dit avec un air et un accent que le mousse ne connaissait pas encore à son camarade d'enfance :

— Chut ! nous ne sommes pas ici pour pleurnicher comme des femmes... Tais-toi, ou je te fais mettre aux fers à fond de cale.

Sauret se recula effrayé ; un nouveau personnage parut alors dans cet endroit. A l'éclat de ses vêtements et des décorations qui brillaient dans l'ombre, Cornil devina plutôt qu'il ne reconnut le prince de Conti. Il se leva à son approche.

— Où suis-je ici, mon petit ami ? lui dit-il.

— Dans le magasin aux poudres, monseigneur, répondit Cornil d'un ton respectueux.

— Aux poudres ! s'écria le prince en faisant un soubresaut comme s'il avait marché sur un serpent ; — aux poudres !... et qu'y faites-vous ?

— J'attends de savoir si l'ennemi nous attaque, dit Cornil.

— Et s'il le fait? demanda encore le prince étonné de l'accent étrange de ce jeune homme.

— J'attendrai de connaître l'issue du combat, répondit encore Cornil.

— Sans y prendre part ? fit observer le prince.

— Sans y prendre part, répéta Cornil Bart... si toutefois nous sommes vainqueurs.

— Et si nous ne le sommes pas, jeune homme? dit le prince.

— Alors ce sera mon affaire, monseigneur.

— Et que ferez-vous alors?

— Je mettrai le feu aux poudres, répondit Cornil Bart avec autant de sang-froid que s'il eût exprimé la chose la plus indifférente.

— Vous ne le ferez pas, cria le prince, saisissant le bras de Cornil dont la main tenait un tison enflammé.

— Il le fera comme il le dit, monseigneur, dit la voix piteuse de Sauret derrière le prince.

— Il ne le fera pas, car je le lui défends, répliqua vivement le futur roi de Pologne.

— Monseigneur, dit Cornil d'un ton ferme quoique respectueux, il n'y a qu'un seul maître à bord de la frégate : c'est mon père.

— Mais ce n'est pas lui qui a pu donner un pareil ordre à son enfant, dit le prince se voyant sur un volcan et tremblant de tous ses membres.

— C'est lui, affirma Cornil.

Le prince s'élança sur l'escalier qui, de la sainte-barbe, conduisait au pont ; il trouva tout le monde sous les armes, les canonniers à leurs pièces, et Jean-Bart, debout sur l'avant, une lunette à la main, examinant les manœuvres de l'ennemi qui, malgré leurs efforts, contrariés par le vent, ne pouvaient atteindre l'escadre française.

En apercevant le prince, Jean-Bart remit sa lunette à un

mousse, et, se tournant vers le prince, lui dit tranquillement :

— Le danger est passé, monseigneur.

— Si l'ennemi nous avait attaqués, il aurait donc pu nous prendre ? demanda le prince, cherchant un prétexte pour parler au chef d'escadre de l'ordre que celui-ci avait donné à son fils.

— Nous prendre ! cela aurait été impossible, dit Jean-Bart avec un sourire de mépris et de défi.

— Comment auriez-vous donc fait ? demanda le prince.

Jean-Bart répondit : — Plutôt que de me rendre, monseigneur, j'aurais mis le feu au vaisseau, nous aurions sauté, mais l'ennemi ne nous aurait pas pris : mon fils avait ordre de se tenir à la sainte-barbe, tout prêt à y mettre le feu au premier signal.

— C'était donc vrai ! dit le prince avec l'effroi instinctif et naturel d'une personne qui vient d'échapper à un grand danger.

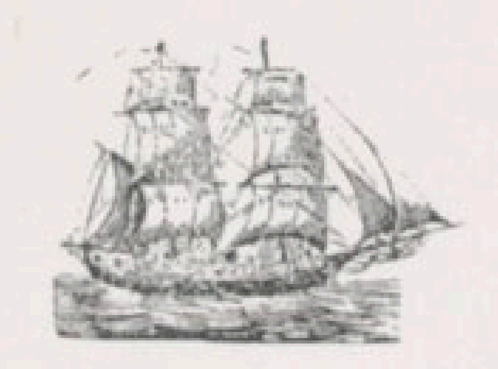
Ce mot rappela à Jean-Bart que son fils attendait ses ordres : il descendit aussitôt, et trouva l'héroïque enfant toujours assis à la place où il l'avait quitté, pâle, mais calme, et l'oreille au guet. A côté de lui, Sauret, agenouillé, les mains jointes, priait Dieu et pleurait.

A la vue du fils, si beau, si ferme, si courageux, qu'il avait condamné à mort, et qui l'attendait avec le sang-froid d'un homme fait, le chef d'escadre, le hardi corsaire, le marin habitué aux fortes émotions du carnage, s'évanouit chez Jean-Bart, il n'y resta plus que le père. S'élançant sur la

torche qu'il saisit, il la jeta à terre et l'étouffa sous son large pied, prit son fils dans ses bras, et l'y tint embrassé avec cette explosion longtemps contenue d'un cœur paternel.

— Noble et cher enfant, lui dit-il lorsqu'il put parler, tu es digne de moi, tous les Bart revivront entiers dans toi, je peux mourir maintenant.

Disons vite que le prince de Conti arriva sain et sauf à Dantzick, et que trois ans après la paix ayant été signée, Jean-Bart en profita pour aller se reposer dans sa famille des fatigues d'une vie si orageuse, il avait alors cinquante et un ans. Quant à Cornil, il fut, à dix-sept ans, élevé par le roi au grade d'enseigne de vaisseau ; après avoir, comme son père, gagné tous ses grades par sa valeur et sa belle conduite, il mourut vice-amiral à Dunkerque, le 22 avril 1755.





Il répandit le contenu de son chapeau sur les genoux de la pauvre mère.

PIERRE-BONAVENTURE TRAPASSI

DIT MÉTASTASE

LA VOIX MYSTÉRIEUSE.

— Gaëtana, mes gants, ma canne, mon chapeau ! disait, un matin du mois de mars 1708, un homme de petite taille, maigre, pâle, et sur le front duquel l'étude et le travail avaient tracé des rides précoces.

— Le signor Gravina va sortir ? s'écria du ton le plus étonné une vieille servante, tout en présentant cependant l'un après l'autre les objets demandés.

— N'est-il pas l'heure de ma promenade ? répliqua le maître.

— Oui, dit Gaëtana. Son Excellence n'entend donc pas ?

— Quoi donc, Gaëtana?

— La cloche du Capitole qui annonce que le mardi gras commence.

— Eh bien, qu'importe, ma bonne?

— Il importe, il importe que pour votre honneur et le mien on ne voie pas aujourd'hui courant les rues comme un arlequin ou un polichinelle le célèbre jurisconsulte Gravina... Voyez, moi, si je songe à sortir.

— Toi, tu as soixante-dix ans, ma bonne vieille Gaëtana.

— Et vous quarante-quatre, mon cher maître ; il n'y a pas tant de différence.

— A propos, Gaëtana : ce matin, de grand matin, n'as-tu rien entendu?

— Le coq qui chantait?

— Mieux que cela, Gaëtana.

— Le savetier Trapassi qui corrigeait son fils, un petit paresseux qu'il ne peut garder au logis.

— Avant la correction paternelle...

— Je dormais, Excellence.

— Tu dormais, profane! s'écria le magistrat, et sous les murs de ce palais la voix la plus délicieuse se faisait entendre, la voix du *campo Vaccino*[1].

— Ah! sainte madone! s'écria la vieille Romaine en se signant, voici la tête de mon pauvre seigneur et maître qui

[1] *Campo Vaccino* ou *champ de Vaches*. On a ainsi nommé l'emplacement où sont les ruines du Forum et d'un grand nombre de temples de l'antique Rome, parce que pendant longtemps ce terrain a été abandonné aux troupeaux.

déménage, voici que le campo Vaccino a une voix maintenant!

Sans répondre à sa vieille gouvernante autrement que par un haussement d'épaule imperceptible, le signor Gravina se dirigea vers la porte ; il descendit l'escalier et gagna la rue ; en passant devant une échoppe de savetier, il s'arrêta, et, s'adressant à un petit homme gros, court, au visage joufflu, et qui frappait sur le talon d'une botte qu'il avait ressemelée, il lui dit :

— Une autre fois, quand tu corrigeras ton fils, Trapassi, tâche de le faire en mesure, je t'en prie ; tu ne saurais croire combien il est cruel pour une oreille musicale d'entendre frapper à contre-temps.

— Il suffit, signor, dit le savetier en riant.

— A propos, Trapassi, répliqua le dilettante, dis-moi, quel était l'artiste, le poëte, le chanteur dont la voix harmonieuse, pure et délicatement modulée, saluait l'aurore ce matin, comme les anges doivent saluer l'Éternel ?

— C'était la mienne, Excellence, répondit le savetier sur un ton de basse-taille très-prononcé.

— La tienne, mon pauvre Trapassi ! elle est dure, désagréable, elle tient à la fois de l'orage et du canon, tandis que la voix dont je veux parler est vaporeuse comme l'air, suave comme les parfums de l'oranger et de l'aloès, flexible comme si elle sortait du gosier d'un rossignol. Et puis, ce sont des paroles faites exprès pour la musique, une musique faite exprès pour les paroles ; enfin le petit improvisateur du campo Vaccino demeure près d'ici ?

— Son Excellence veut parler de ce virtuose qui depuis quelque temps occupe tout le monde à Rome : je ne le connais pas ; mais Bonaventure, mon fils, qui court la ville, lui, du matin au soir, qui sait mieux ce qui se passe au Corso, au Pincio, au Vatican qu'au logis, m'a dit que ce n'était pas grand'chose.

— Ton fils te ressemble, Trapassi ; je crois qu'il se connaît mieux au chant du coq qu'au chant du cygne. L'enfant qui improvise tous les soirs, certes, n'a pas pris naissance dans ton échoppe, Trapassi.

— Bonaventure m'a dit que c'était un vieux, fit observer le savetier.

— Je ne l'ai pas vu, ajouta le magistrat, qui, comme tous les petits hommes, ne voulait pas croire à l'exiguïté de sa taille ; je ne sais pas comment cela se fait, j'ai eu beau me hausser sur la pointe des pieds, je n'ai pas pu apercevoir le bout de ses cheveux, ce qui n'empêche pas que je jurerais que mon petit improvisateur n'a pas quatorze ans. Sans adieu, Trapassi.

Disant ces mots le signor Gravina se dirigea d'un pas lent et magistral vers la rue du Corso, cette rue de Rome si droite, si large et surtout si bien alignée, qu'on peut, en se plaçant au palais de Venise, où elle commence, apercevoir la place du Peuple qui la termine. Mais à peine eut-il fait quelque pas dans cette rue, qu'il se trouva tout à coup arrêté par un obstacle auquel il ne s'attendait pas, distrait qu'il était toujours de ce qui se passait autour de lui : cette rue si large et si belle, dans laquelle il se promenait ordi-

nairement si à l'aise, était encombrée de masques à pied, à cheval, en voitures : on aurait dit qu'il en sortait de dessous les pavés ; il y en avait à toutes les croisées, sur tous les balcons ; on en voyait poindre sur les toits. Puis, comme pour imiter leurs habitants, les maisons s'étaient aussi déguisées, et avaient caché leurs murailles grisâtres sous de longs tapis qui descendaient des croisées à terre. Bref, habitants, maisons, chevaux, carrosses, semblaient s'être entendus entre eux pour ne faire qu'une longue et seule mascarade.

Étourdi par le bruit, étouffé par ce peuple qui se démenait en tous sens, le signor Gravina, aussi incapable de faire un pas en avant que de reculer, se laissa aller au courant; mais, seul, calme et impassible au milieu de cette foule en délire, seul costumé sérieusement parmi ces vêtements bariolés qui l'entouraient, seul sans masque au milieu de tous ces visages de carton peint qui lui souriaient ou lui faisaient la grimace, il devint naturellement le point de mire de toute cette joyeuse population; chacun l'attaquait dans son genre, les femmes en lui jetant leurs bouquets, les marmitons armés de casseroles de farine, dont ils lui lançaient le contenu dans les yeux; puis, de toutes parts des oranges, des fleurs, des dragées, pleuvaient sur ses épaules.

Notre pauvre et malencontreux magistrat ne savait où se cacher, lorsque soudain, du sein de cette foule compacte, bruyante, animée, envahissante comme les vagues de la mer, une voix se fit entendre, s'éleva, domina, plana,

pour ainsi dire, dans les airs, et sur un mode des plus originaux; cette voix chantait :

Place au signor Gravina,
Jean-Vincent,
Célèbre jurisconsulte de Roggiano,
Petite ville de la Calabre ultérieure,
Peu éloignée de Cozenza.
C'est lui qui juge les humains,
En attendant le triste jour
Où d'être jugé sera son tour.

Étonné d'entendre ainsi publier son nom, lui qui pensait pouvoir traverser inaperçu toute la ville de Rome, le signor Gravina essaya du moins de voir celui qui trahissait ainsi son incognito; mais il eut beau se hausser sur la pointe des pieds, se faire un levier des épaules de ses voisins, il ne put percer, même du regard, la foule compacte qui l'environnait. Il allait encore renoncer à ce second projet, lorsque la cloche du Capitole se fit de nouveau entendre.

C'était le signal de la retraite; cinq heures venaient de sonner à l'église de Saint-Pierre. Dans un instant, chevaux, carrosses, peuple, masques, tout se dispersa, disparut comme par enchantement, et la rue du Corso se trouva libre; il n'y resta que Gravina cloué à sa place par la voix mélodieuse de son chanteur, et son chanteur, qu'il put alors apercevoir et contempler tout à son aise.

C'était un enfant de dix ans environ, petit, maigre, fluet, pâle, mais sur le beau front duquel brillait l'éclair du génie, et dont les longs yeux bleus exprimaient à la

fois l'exaltation la plus fiévreuse et le plus paresseux dédain.

— Tu me connais? dit Gravina en s'approchant de cet enfant.

L'enfant, adossé nonchalamment à la porte d'entrée d'une maison, sourit pour toute réponse.

— Et qui es-tu, toi qui chantes les vers du Tasse comme le Tasse lui-même?

— Un enfant du peuple! dit le petit Romain.

— Un poëte! une merveille! Tiens, voilà pour le plaisir que tu m'as fait.

Et Gravina, disant ces mots avec feu, sortit de sa poche une pièce d'or et l'offrit à l'enfant.

A cette main qui se tendait vers lui, une révolution complète s'opéra dans toute la personne de ce chétif individu; son pâle visage se couvrit d'un pourpre ardent, ses yeux ternes lancèrent des éclairs, son maintien plein de mollesse se redressa avec roideur.

— A moi! à moi une aumône! s'écria cet enfant. Et son frêle corps se détachant de la pierre qui le soutenait, il s'éloigna en jetant sur le jurisconsulte désappointé le plus superbe regard.

Celui-ci le suivit; ils atteignirent ainsi l'un et l'autre le campo Vaccino.

II

LA ROMANINA.

Un groupe de masques était aggloméré sur un point du campo Vaccino, mais nul éclat de joie ne sortait de leurs bouches; la gravité de leur maintien contrastait avec le bariolage des étoffes qui les couvraient, et s'ils rompaient le silence, ce n'était que par des paroles d'insulte, de mépris.

— C'est bien fait, disait une femme du peuple, c'est une juste punition de leur vie passée! Quand ces créatures-là sont jeunes, belles, riches, leur insolence dépasse leur luxe; aussi, lorsque la misère les atteint, elle les trouve sans force pour lutter, sans énergie pour se relever.

— Hélas! disait d'un accent déchirant la personne que l'on insultait, et que ni Gravina ni le petit Romain ne pouvaient voir, cachée qu'elle était par ceux qui l'entouraient; — hélas! c'est vrai, j'ai été cruelle, dure, méchante, je mérite ce qui m'arrive; mais, mon enfant, ma fille, ma Giulia innocente et pure, n'aurez-vous pas pitié d'elle?

— Pitié! répéta une autre femme du peuple; as-tu eu pitié de moi, un jour que, passant dans ton carrosse doré, je te demandais l'aumône pour mon enfant mourant de

faim, comme le tien aujourd'hui? Tu m'as fait chasser à coups de fouet par ton cocher... J'obstruais le chemin, la rue n'était pas assez large pour la Romanina, la célèbre chanteuse du *théâtre d'Apollo*, la reine de la mode!

— Oh! pitié! pitié! murmura de nouveau la douce voix de l'infortunée.

A ce moment Gravina et le petit improvisateur parvinrent à percer la foule, et aperçurent la personne que l'on insultait ainsi.

C'était une femme encore jeune, qui avait peut-être été belle, mais il ne lui en restait aucun vestige; la maladie, le chagrin, la misère avaient flétri ses traits, jauni sa peau, blanchi ses cheveux. Enveloppée d'une couverture à carreaux blanc et rouge, elle se tenait assise à terre, sans doute pour qu'on ne vît pas, malgré les trous de cet étrange manteau, la pauvreté de ses vêtements; elle serrait dans ses bras longs et maigres un enfant emmaillotté, presque mourant.

Ce triste et douloureux spectacle, au lieu d'adoucir les cœurs de ceux qui l'entouraient, semblait, au contraire, les exaspérer; ce ne fut, comme un seul cri, que reproches acerbes, que dures imprécations, que menaces mêmes, contre cette infortunée étendue sur la terre froide; pas une bouche ne s'ouvrait en sa faveur. Soudain une voix, la voix d'un enfant s'éleva, douce, compatissante, à la fois sévère et terrible.

— O femmes! qui vous dites chrétiennes, de quel droit vous faites-vous juges et bourreaux? O mères de familles!

pensez à vos enfants, avant de refuser à cette pauvre mère le pain qu'elle implore pour nourrir le sien!

Et comme cette voix bien connue de tout un peuple, qui se rassemblait chaque jour sur le campo Vaccino pour l'écouter, réduisait au silence cette multitude cruelle, l'enfant s'approcha de l'ex-danseuse, tira de la poche de sa veste un morceau de pain et le lui donna.

— Tenez, madame, lui dit-il, c'est le pain de mon souper, mangez-le; je déjeunerai demain de meilleur appétit.

— Que Dieu te bénisse, généreux enfant, répondit la pauvre femme en le portant avec avidité à sa bouche. Mais, hélas! cela ne me suffit pas. Vois cette lettre, elle est d'un oncle que j'ai à Parme et qui m'écrit de venir le trouver; je ne puis partir sans argent pour payer un voiturin, et sans force pour faire la route à pied?

— Bon Jésus! inspire-moi, dit cet enfant du peuple; et aussitôt, par une de ces idées soudaines qui viennent d'en haut, et sont comme des éclairs de génie, il se plaça debout devant la Romanina, et commença une de ces improvisations étranges, sublimes, fantastiques, qui depuis six mois lui avaient fait une réputation à Rome. Puis, quand il vit autour de lui tout ce peuple muet, recueilli, suspendu, pour ainsi dire, aux accents qui sortaient de ses lèvres, il se tut tout à coup.

— Oh! continue, continue, cher petit poëte, cher improvisatorino! s'écria-t-on de toutes parts.

L'enfant ôta son chapeau, le posa à terre entre lui et les spectateurs; puis, sans hésiter, la voix et le regard

fiers, lui qui venait de refuser une riche aumône, adressée aussi bien à son talent qu'à la pauvreté que témoignaient ses habits, il dit : — Payez !

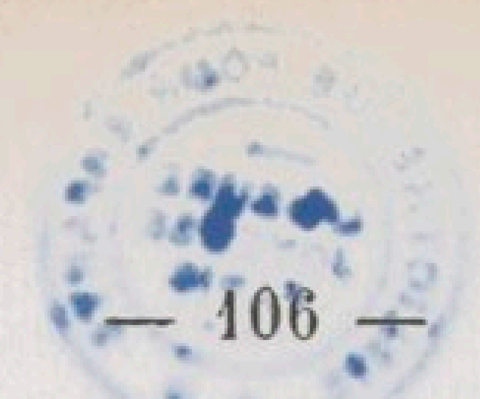
Gravina commença, jeta sa pièce d'or dans le chapeau du petit improvisateur, et aussitôt cette pièce fut suivie d'autres pièces, blanches, cuivrées, petites, grosses; il y en avait de toutes les dimensions. Ce que voyant, le petit artiste reprit son chant; puis, comme de nouveaux spectateurs étaient accourus, il s'interrompit de nouveau, et le chapeau ayant achevé de se remplir, il le prit, en répandit le contenu sur les genoux de la pauvre mère et voulut s'échapper; mais il fut retenu par elle d'abord, qui saisit ses mains au moment même où il lui faisait don de sa collecte, puis par tous les spectateurs, aussi charmés de la beauté de sa voix qu'émus de la bonté de son action. Alors lui, fier comme un ancien Romain, sublime de rougeur et de modestie, se dégageant de l'étreinte de la Romanina, ne dit que ces mots :

— Laissez-moi passer, passer, passer, répétait-il avec l'impatience fiévreuse d'un vainqueur qui veut se dérober au triomphe.

Et il passa en effet; mais il fut suivi par son ombre, par Gravina, qui marchait derrière lui en répétant :

— *Passer*, *passer !* O sublime enfant! je ne sais pas ton nom, mais je t'en fais un : désormais tu t'appelleras *Métastase*[1], et, qui que tu sois, je t'adopte ; fier, généreux, poëte

[1] En grec, *metastase* (μετάστασις) signifie *passer*.



et modeste, je fais de toi mon ami, mon héritier, mon fils.

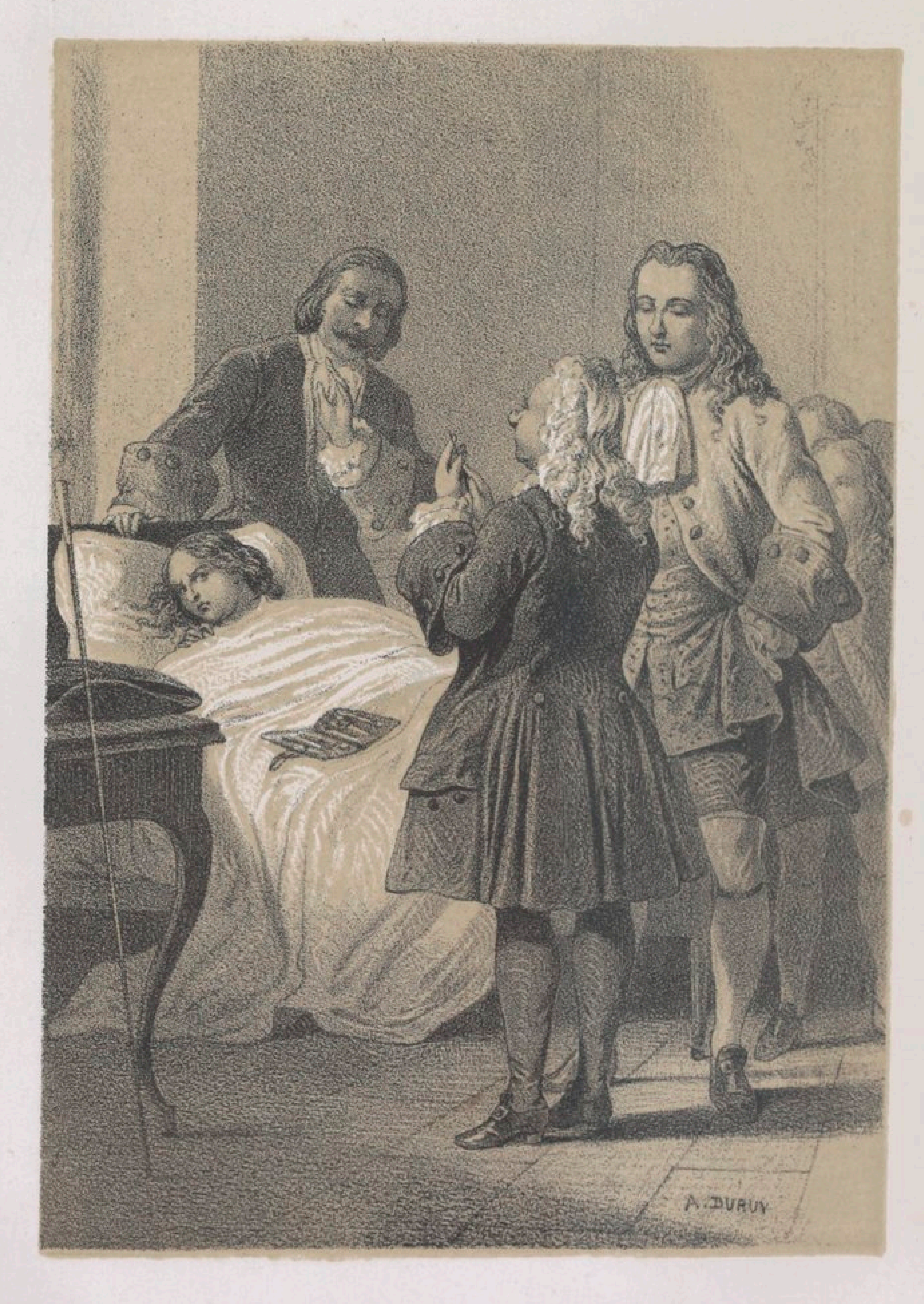
L'enfant riait de l'exaltation du magistrat, et, comme ils suivaient tous les deux le même chemin, ils arrivèrent ensemble devant le palais où Gravina demeurait et près duquel maître Trapassi avait établi son échoppe de savetier.

— Ah! poverino Bonaventure, dit le savetier en apercevant l'enfant, d'où viens-tu? penses-tu apprendre ainsi en courant les rues le métier de savetier? *Per Bacco!* je te renie pour mon fils.

— Et moi, je l'adopte pour le mien, Trapassi, dit Gravina; à compter de ce jour, Bonaventure change d'habit, de maison et de nom; il s'habillera comme un prince, logera chez moi, et il s'appellera Métastase.

Pierre-Bonaventure Trapasi fut, sous le nom de Métastase, un des plus grands poëtes de l'Italie. A quatorze ans, il composa sa tragédie de *Giustino;* il traduisit l'Iliade; ses œuvres sont immenses : soixante-trois tragédies lyriques et opéras, douze oratorios, quarante-huit cantates, une foule d'élégies, d'idylles et de sonnets. Né à Rome le 3 janvier 1698, il mourut à Vienne le 2 avril 1782.


BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE
JOYEUSE
PARIS



Une saignée est très urgente, dit le docteur en choisissant une lancette.

CHARLES-SIMON FAVART

OU

LA CONSPIRATION DES ÉCHAUDÉS

I

LES CONJURÉS.

Le jour tombait, l'ombre des arbres qui entouraient le grand jardin du collége Louis-le-Grand à Paris, s'allongeait et s'épaississait graduellement, lorsqu'à la faveur de cette ombre on vit un jeune enfant se glisser furtivement le long des plates-bandes qui bordaient des murs.

On était au mois d'août 1720, et la chaleur avait été excessive pendant toute la journée.

Cependant on s'apercevait aisément que ce n'était pas seulement pour respirer la fraîcheur du soir que cet enfant avait quitté la classe. Il marchait sur la pointe des pieds, les posant lentement avec la plus grande précaution. Ses

yeux erraient à l'aventure, inquiets et observateurs. Souvent, s'arrêtant au moindre bruit, l'enfant écoutait; alors, le vent agitait-il le feuillage, la chouette faisait-elle entendre son cri lugubre, ou bien le lézard frôlait-il l'herbe sèche, aussitôt le jeune aventureux se blottissait derrière une pierre ou se collait contre un arbre, et, bien qu'il fût de la plus petite taille, il se faisait encore plus petit s'il était possible; puis, après un moment d'anxiété, rassuré par le calme qui régnait dans cette partie du collége, l'enfant s'enhardissait et continuait sa promenade nocturne.

Au fond du jardin était une chapelle en ruine; un amas de pierres posées auprès attestait qu'on se mettait en mesure de la réparer. C'était vers cet endroit que le jeune enfant se dirigeait : une porte fermait mal l'entrée de la chapelle, le petit garçon la poussa.

— Pst, pst, dit-il à voix basse.

— Pst, pst, répondit-on sur le même ton.

L'enfant entra hardiment, et la porte se referma sur lui.

L'instant d'après, un second enfant s'esquivant adroitement de la cour, où une centaine d'élèves, au moins, s'amusaient, ceux-ci à la balle, ceux-là au cheval fondu, beaucoup d'autres à toute espèce de jeux, se dirigea, lui aussi, du côté de la chapelle. Usant des mêmes précautions que son prédécesseur, il gagna le lieu du rendez-vous; deux *pst*, furent encore échangés, puis la porte s'ouvrit et se referma sur ce nouvel arrivé.

Un troisième élève suivit, puis un quatrième, puis un cinquième, puis encore un et encore un, si bien que les

grands seulement se trouvèrent à jouer, sans avoir auprès d'eux aucun de leurs camarades au-dessous de douze ans.

— Que sont donc devenus les petits? dit un grand regardant de tous côtés.

— Que t'importe, répondit son voisin.

— C'est que le petit Charles Favart est avec eux, et son père qui l'aime beaucoup me l'a recommandé.

— Qu'est-ce qu'il fait son père?

— Comment tu ne connais pas Favart le sublime, le feuilleté, l'illustre Favart, l'inventeur des échaudés; le perfectionneur des petits pâtés? Robert Favart le pâtissier par excellence, le meilleur enfant que je connaisse, toujours riant, le bonnet sur l'oreille, le tablier blanc, les mains enfarinées et la chansonnette à la bouche? J'adore Favart, moi, tel que tu me vois... surtout ses échaudés; dimanche je t'emmènerai manger des échaudés chez lui, d'autant mieux que je ne les paye pas, parce que je suis censé faire répéter les leçons à son fils. Mais où est-il donc, ce gamin-là?

— La cloche du souper ne peut tarder à sonner, et, sois tranquille, au bruit harmonieux de cette musique réconfortante pour les estomacs affamés, ton futur marchand d'échaudés se retrouvera.

Dre lin din din, dre lin din, din, din, din.

Mille cris de joie répondirent à ce signal, et la cloche n'avait pas fini son carillon, que grands et petits se heurtaient sur l'escalier qui conduisait au réfectoire.

— D'où venez-vous donc? dirent à la fois plusieurs grands aux petits.

— Est-il étonnant, ce grand-là! dit un petit joufflu en riant au nez de celui qui l'interrogeait.

— Et d'où voulez-vous donc que nous venions? s'écria un autre espiègle.

— De Pontoise, peut-être, répliqua son voisin.

— Ou de Soissons, qui sait, ajouta un autre.

— C'est ça... chercher des *fayots*, dit un joli petit garçon de dix ans, mince, fluet, maïs à la tournure élégante, dégagée, des fayots, comme ceux qu'on nous a servis aujourd'hui à dîner et que M. le proviseur avait décorés du nom pompeux de *ha-ri-cots!* farceur de proviseur! va.

Chacun dit son mot, brocha un petit voyage, une nouvelle, un conte, raconta un événement, parla du diable, de Croquemitaine, de palais, de chaumière; mais de la chapelle, point : aucun marmot ne la nomma seulement.

Soudain, et au moment où les premiers arrivés prenaient leur place à table, un cri affreux partit de l'escalier et y appela tous les élèves.

II

LE PÈRE LA TERREUR.

Entre le rez-de-chaussée et le premier était pratiquée une porte qui s'ouvrait sur une chambre basse, carrée, garnie tout alentour de plusieurs rayons en bois blanc;

c'était la chambre aux provisions, appelée par les écoliers le *magasin aux vivres*. Un homme y paraissait fort occupé à débarrasser deux énormes corbeilles remplies d'échaudés dont l'odeur appétissante saisissait l'odorat, dont la couleur dorée réjouissait la vue; il élevait les gâteaux en pyramide sur de grands plateaux.

Ce personnage pouvait avoir cinquante ans; son air paisible et doux était relevé par un air martial, qui donnait à sa physionomie quelque chose qui tenait à la fois du bonhomme et de l'homme peu endurant; ancien soldat, une jambe de bois remplaçait celle qu'il avait perdue sur le champ de bataille et lui avait fait prendre une retraite forcée. Habitué au tumulte des camps, la vie paisible aurait été un supplice pour lui; le calme, le repos n'allait point à son humeur active et batailleuse, il lui fallait le bruit des jeux, des querelles à exciter ou à raccommoder; pour cela, il se plaça économe au collége Louis-le-Grand.

— C'est dommage que père la Terreur soit un économe, disaient les enfants en parlant de lui, ça ferait un fameux farceur! et mais... *économe!* c'est pis que professeur!

— Ces diables d'enfants, disait la Terreur en élevant artistement ses pyramides d'échaudés, de quel œil ils reluquaient ces corbeilles quand le garçon pâtissier a traversé la cour! Mille diables! je parie bien que, si mes gaillards trouvaient la clef du magasin aux vivres, ils ne s'amuseraient pas à élever des fortifications, comme je le fais, moi! ils n'attendraient pas à demain pour les croquer! Ils manœuvreraient joliment, ici, je le parie; une,

deux, demi-tour à droite : où sont mes échaudés? Ni vu, ni connu, mon compère... dame, aussi, il faut être juste, des échaudés, pour eux, c'est comme des Anglais pour moi ; pas de quartier! nom de... ah! ma nouvelle place me défend le jurement, attention au commandement, mon vieux.

Et comme l'ancien soldat en était là de son monologue et de ses échaudés, un grand mouvement se fit entendre dans l'escalier, et ces mots arrivèrent jusqu'à lui :

— Ma jambe! ma jambe! criait une voix d'enfant, à laquelle un autre répondait en criant plus fort : Au secours! au secours! Charles s'est cassé la jambe.

Sans songer à ses échaudés, ni à son magasin de vivres, qu'il laissa ouvert, la Terreur se précipita vers l'endroit d'où partaient les cris.

III

LA JAMBE CASSÉE.

Un enfant de dix ans gisait sur l'escalier; ses contorsions étranges auraient paru effrayantes, sans un petit sourire malin, qui, malgré ses efforts, venait errer sur ses lèvres. Une douzaine d'enfants du même âge l'entouraient.

— Pauvre Charles! disaient-ils tous à la fois, modulant cette expression sur différents tons, pauvre Charles!...

— Charles, Charles, qu'est-il arrivé à Charles? s'écria la Terreur d'une voix altérée, car Charles était son favori,

tant à cause des jolies chansons que l'enfant lui chantait pour l'égayer que parce qu'il commençait à manier fort adroitement le sabre de l'ex-soldat.

— Je crois que je me suis cassé la jambe, mon bon ami, dit Charles d'un ton pleurnicheur et jetant un regard à la dérobée sur la chambre aux provisions, dont la porte était restée grande ouverte.

— Ah! mon Dieu, pauvre petit! dit la Terreur s'agenouillant devant l'enfant; François, prends la lampe et approche-la!

— Si l'on portait le blessé au dortoir? fit observer François.

— Il faut d'abord voir ce qu'il a. Peux-tu te tenir debout... heim?... allons donc, Charles, du courage!

— Oh! impossible, mon cher monsieur la Terreur, répondit Charles du ton le plus dolent. Aïe, ma jambe!... aïe... mon Dieu, mon Dieu, ma jambe!

— Mille tonnerres! cette muraille n'en fait jamais d'autres!... Mais tais-toi donc, quand tu crierais ainsi jusqu'à demain... c'est au genou, tu dis? ajouta le vieil invalide en retroussant le pantalon du petit Favard jusqu'au milieu de la cuisse.

— Oui... oui... là... plus haut...

— C'est singulier, disait la Terreur, ouvrant ses yeux autant que possible pour essayer de trouver la fracture sur le genou blanc et poli de l'enfant... rien... je ne vois rien... ça n'est pas même rouge.

— Plus bas, je vous dis, monsieur la Terreur, plus bas,

répétait Charles en pleurnichant... Aïe... vous me faites mal.

— Étonnant... étonnant... pas plus rouge là qu'ailleurs.

— C'est l'os qui est cassé, s'écria Charles, et ça ne paraît pas en dehors... mais je suis sûr qu'il est cassé... je le sens peut-être bien, moi !

— Allons, voyons, ne pleure pas, je vais te porter sur ton lit. François, appelle l'infirmier, et toi, Jean, va prier le proviseur de venir.

— Oh ! c'est inutile d'appeler tout le monde pour voir mon genou, dit Charles oubliant son rôle, dans sa crainte de voir paraître le proviseur.

— Crie donc toujours, souffla Auguste à l'oreille de Charles, la brèche est ouverte, l'assaut se donne.

— Qui parle d'assaut? observa l'invalide chargeant le blessé sur ses épaules.

— Pas si vite... doucement !... hurla Charles en redoublant ses cris... aïe, aïe !... Oh ! monsieur la Terreur, vous me donnez des secousses horribles.

— Tu en auras ta part... mais crie plus fort, lui glissait-on toujours à l'oreille.

— C'est que je m'enroue, répondit Charles doucement.

— Là... là... dit la Terreur posant Charles sur son lit avec la plus grande précaution... là... là... A l'entendre crier de la sorte, ne dirait-on pas qu'il a les quatre membres emportés par un boulet de canon... Que veux-tu, Auguste ?

— Rien, rien, monsieur la Terreur, dit Auguste ; et de

l'air le plus indifférent, se glissant derrière le lit de Charles, il profita d'un moment où l'invalide ouvrait sa grosse tabatière de corne pour y prendre une prise de tabac ; puis, saisissant l'instant où il se tenait éloigné du lit, l'enfant dit à Charles :

— Tiens bon, la mèche est éventée, le conseil est assemblé ; mais impossible de deviner le coupable, nous sommes Français, on ne te vendra pas, je ne te dis que ça... crie toujours... Quel dommage ! ajouta-t-il entre ses dents... un si beau complot ! de si beaux échaudés !

IV

LA LANCETTE DU DOCTEUR.

Dans un de ces longs dortoirs, où cent couchettes de bois peint, garnies de bons matelas et de couvertures bien blanches, attestent la bonne tenue d'un collége, un seul lit se trouvait dans ce moment occupé.

C'était celui de Charles. La Terreur se tenait à sa gauche, le proviseur à sa droite, quelques camarades entouraient le chevet, des regards inquiets et troublés s'échangeaient entre eux. Le proviseur paraissait soucieux, la Terreur se grattait l'oreille en murmurant :

— Ces diables d'enfants ! ces diables d'enfants !

— Est-on allé chercher le docteur Grabois ? demande le proviseur à un élève qui parut entre les lits.

— Sa chaise vient d'entrer dans la cour, monsieur le

proviseur, répondit l'enfant; puis, continuant sa promenade de couchette en couchette, il arriva près de celle où le petit Favard faisait une triste figure.

— C'était une fausse peur, lui dit-il tout bas, on ne sait rien, les échaudés voyagent par mer dans l'égout de la rue Saint-Jacques; c'est Léon, le fils du portier, qui a fait l'exécution.

Pendant le colloque des deux conspirateurs, un nouveau personnage s'avançait : c'était un homme d'un certain âge, il avait l'air bourru, une énorme verrue formait une protubérance peu gracieuse sur le bout de son nez, il tenait une grosse canne à pomme d'or, dont il frappait à chaque mot sur le plancher.

— Ce serait un grand malheur, mon cher docteur, disait le proviseur achevant tout haut une phrase commencée à l'oreille; puis, amenant M. Grabois près du lit de Charles, il ajouta :

— Examinez bien la jambe de ce pauvre enfant; je suis désolé de ce qui s'est passé, que vont dire ses parents?

— Bast, bast, dit le docteur d'un ton brusque, ces enfants crient toujours comme si on les écorchait; je parie qu'il n'a rien, moi!

Et, découvrant le lit, il se mit à palper la jambe de Charles si rudement, que le petit ne put retenir un cri.

— Hum... hum... fit le médecin allongeant ses deux lèvres en moue... hum!... hum!...

— Eh bien! dit le proviseur d'un air inquiet.

— Eh bien! mon cher proviseur, que voulez-vous, dit

le docteur la figure consternée, il a la jambe cassée en deux endroits.

Charles regarda à deux fois le docteur.

— Est-il bête, le docteur! dit un des camarades à l'oreille de Charles.

— Stupide! répondit Charles en riant sous sa couverture.

— Cassée! répéta le proviseur d'un air accablé.

— Cassée, affirma le docteur.

— Cassée! allons donc!... dit la Terreur.

Un serrement de main et un coup d'œil du docteur arrêtèrent la phrase commencée.

— Le blessé a-t-il soupé? demanda gravement le docteur.

— Non, monsieur, se hâta de répondre Charles.

— Tant mieux! tant mieux! reprit le docteur. Monsieur le proviseur, voulez-vous me faire donner, je vous prie, une cuvette et du vieux linge pour faire des bandes.

Disant ces mots avec un sang-froid effrayant pour celui qui allait devenir la victime de sa conspiration, le docteur tira de la poche de son habit un portefeuille puce qu'il ouvrit et qu'il étala tout ouvert sur le lit de Charles; on y voyait un nombre infini de petits instruments en fer rangés par ordre.

— Est-ce que vous pensez qu'une saignée?... dit le proviseur.

— Elle est très-urgente et je vais la pratiquer sur-le-champ, répondit le docteur, en choisissant une lancette qu'il fit briller aux yeux de l'enfant. — Allons! votre bras, ajouta-t-il s'adressant à Charles.

— Mon bras! répéta celui-ci le collant à son corps au

lieu de l'avancer... mais je vous assure, monsieur le docteur, que je n'ai pas besoin d'être saigné.

— Je le sais peut-être mieux que toi, petit drôle, dit le docteur... ton bras! te dis-je.

— Je vous assure, monsieur le docteur, que... que... dit Charles, en pleurant presque, que ma jambe me fait beaucoup moins de mal.

— Mauvais signe... c'est qu'elle est plus malade, reprit le docteur... ton bras! voyons, pas tant de façons, monsieur la Terreur tiendra la cuvette; bon, voici les bandes qui arrivent.

— Mais je ne veux pas qu'on me saigne, criait Charles faisant mine de sauter hors du lit.

— Tiens-toi donc tranquille, lui souffla Auguste dans le tuyau de l'oreille.

— Tu vas nous perdre, toi aussi, dit André sur le même ton.

— Mais... la saignée, répondit le pauvre Charles en regardant la lancette du coin de l'œil.

— Bah! tu n'en mourras pas, dit André.

Le pauvre Charles n'avait rien à répliquer, il se tenait coi, suant à grosses gouttes, et regardant toujours cette brillante lancette que le docteur tenait prête pour lui piquer le bras.

— Puisqu'il n'a pas encore soupé... dit le docteur en essuyant le bout de sa lancette sur la manche de son habit, et préparant le bras de Charles dont il releva la manche de chemise au-dessus du coude...

— Je n'ai pas soupé, mais j'ai mangé, monsieur le docteur, cria Charles retirant à lui son bras.

— Eh bien! ne dit-il pas à présent qu'il a mangé? dit la Terreur ne pouvant plus retenir son envie de rire.

— Allons, allons, ne bouge pas, dit le docteur, tu te feras blesser.

— J'ai mangé! j'ai mangé! cria Charles pleurant cette fois-ci pour tout de bon.

— Saignez-le toujours, docteur, dit le proviseur avec sévérité, et ne l'écoutez pas.

— Oh! mon Dieu... mais quand je vous dis que j'ai mangé, répétait Charles en sanglottant et s'agitant sur son lit.

— Qu'as-tu mangé? demanda le docteur, la lancette toujours en arrêt.

— Un gros morceau de pain, mais bien sûr... bien sûr, je vous jure...

Les larmes lui coupèrent la voix.

— Quelle agitation! dit le docteur en lui tâtant le pouls, il a une fièvre de cheval, sur ma foi... c'est qu'une jambe cassée à son âge... c'est sérieux... très-sérieux!...

Charles commença réellement à douter s'il s'était oui ou non cassé la jambe.

— Très-sérieux... répétèrent en chœur et sur le même ton sentencieux du docteur les écoliers qui se tenaient derrière lui; puis, chacun prenant son temps où le proviseur n'avait pas les yeux de ce côté, ils tirèrent tous la langue en faisant, avec les mains, le signe d'un perruquier qui poudre une perruque.

V

LA CLEF DES ÉCHAUDÉS.

— Monsieur le proviseur, dit un domestique du collége en entrant au dortoir, M. Favart envoie chercher M. Charles; le directeur de l'Opéra lui a envoyé deux billets de parterre pour ce soir, et il voudrait y mener son fils, si toutefois monsieur est content de lui.

Charles, sans penser à son rôle, allait faire un bond de joie du lit par terre, lorsqu'il entendit le proviseur répondre :

— Certes, je ne suis pas mécontent de Charles, mais, à cause de son accident, il ne pourra aller à l'Opéra. Dites seulement, et pour ne pas inquiéter M. Favart, que son fils est en retenue; allez!

Le domestique sortit.

— Maudits échaudés! dit Charles en se mordant les doigts; si jamais j'en fais, moi, des échaudés, je veux bien les aller vendre à Rome... maudits échaudés!

— Qu'est-ce que vous ordonnez à mon petit malade, monsieur le docteur? dit le proviseur sans regarder Charles, de peur de perdre sa gravité devant la triste et pitoyable mine de l'enfant.

— Mais, d'abord, beaucoup de prudence, dit le docteur lentement, du repos, de la diète, une diète absolue pendant vingt-quatre heures (Charles se sentit tout froid). Je

reviendrai demain à la même heure, et comme alors il n'aura pas mangé, je le saignerai... et puis je lui raccommoderai sa jambe... Je vous salue, mon cher proviseur, au revoir, la Terreur, bonsoir, mes bambins.

Le proviseur et le soldat accompagnèrent le docteur jusque dans le corridor.

— Me voilà dans de beaux draps, dit Charles pleurant à chaudes larmes... si jamais je fais des conspirations!...

— Tais-toi donc, nigaud! lui dit Auguste, je compte sur toi pour la prochaine.

— Heureusement qu'on ne se doute de rien, observa Frédéric.

— Ces pauvres échaudés, je les regrette tout de même, répliqua le petit André; ils avaient bonne mine.

— Et comme ils sentaient bon! dit Matthieu portant sa casquette à son nez; ma casquette en a conservé l'odeur.

— Moi, j'en avais tant mis dans la mienne, dit Jules, qu'ils étaient tous écrasés.

— Oh! ma pauvre jambe! dit Charles pleurant toujours.

— Est-il bête de pleurer! dit Henri; est-ce que ce qu'a dit le docteur te la coupe, ta jambe?

— Non, mais la diète?

— Je partagerai mon pain avec toi, dit Henri.

— Et moi, mes pommes, dit Frédéric.

— Et moi, mon lait du matin que papa paye à part pour ma santé, dit Arthur.

— Et moi, je partagerai ma bourse avec toi pour acheter ton dîner, dit Auguste.

— Oui, dit Charles que toutes ces offres ne consolaient pas; mais sans la conspiration, je serais allé à l'Opéra, moi !

— Bast ! tu n'en mourras pas, répliqua Auguste ; au reste, tu es le chef de la conspiration, il est bien juste que tu sois le plus puni.

— Chut ! l'ennemi, dit Jules.

Le proviseur et la Terreur revenaient.

— Le docteur m'a donné quelque espoir, dit le premier à Charles; si l'enflure n'augmente pas cette nuit, on vous permettra de manger un peu demain; mais rien ce soir... C'est malheureux, car votre père, sachant que c'était ma fête, m'avait envoyé deux corbeilles d'échaudés, des échaudés magnifiques, mes enfants, gonflés, dorés, de superbes échaudés, et mon intention était de vous les distribuer; n'est-il pas vrai, la Terreur ? Votre accident, Charles, vous empêchera d'en profiter, mais vos camarades n'en seront pas privés pour cela... la Terreur, donnez la clef de la chambre aux provisions à Gustave qui est le plus âgé... allez, mes enfants, partagez-vous les échaudés en bons camarades, allez.

— Si nous avions su ça ! dit Auguste en s'en allant, et regardant, la tête basse, la clef que la Terreur lui avait remise.

— Quel bouillon nous avalons là ! dit Henri.

— Mon commandant, dit la Terreur au proviseur, si on portait seulement un échaudé à Charles, ça ne pourrait pas lui faire grand mal; un échaudé, c'est léger.

— Je le veux bien, dit le proviseur rappelant Auguste.

— Portez-en un pour Charles, Auguste, ajouta-t-il d'un air assez goguenard.

— Merci! dit Charles en soupirant.

— Pourquoi? mon enfant.

— Je n'aime pas les échaudés, dit-il en poussant un profond soupir.

— C'est singulier... je pensais...

— Au contraire, monsieur le proviseur, je les déteste, je les ai en horreur.

— Oh! tu n'as pas besoin de te fâcher, mon petit, dit la Terreur, on ne te forcera pas...

— Il est encore fort heureux qu'on ne se doute de rien, dit Jules à l'oreille de Frédéric en quittant le dortoir.

— Oui, dit Fréderic, il est juste de dire que les professeurs sont fameusement godiches; si jamais je deviens professeur, on ne m'attrappera pas ainsi, moi, j'en réponds.

— Quant à toi, Charles, dit le proviseur, pour te désennuyer, et aussi à cause de ce que ton accident te prive du cadeau de ton père et de l'Opéra, la Terreur va te raconter, si tu veux, un petit conte charmant intitulé : *La conspiration des échaudés ou les petits gourmands punis par où ils avaient péché.*

— Je crois que je le sais, ce conte, dit Charles à part lui, et ce que je sais bien encore, c'est que, lorsque je serai grand, ce ne sera pas aux échaudés que je jouerai.

Le lendemain matin, le petit Favart fut le premier levé

du dortoir, et, quand il entra en classe, un peu honteux à la vérité, il fut fort étonné de voir que le proviseur ne lui parla pas de sa jambe; lui aussi n'eut garde d'en parler, comme vous pouvez bien vous l'imaginer, mes petits amis, et l'événement en resta là.

Charles-Simon Favart acheva ses études sans plus songer à faire d'autres conspirations. Toutefois il garda toujours son caractère gai, jovial et entreprenant. Encore très-jeune, il composa plusieurs pièces de théâtre qui eurent un grand succès, surtout à l'Opéra-Comique.

Sous le maréchal de Saxe, il suivit l'armée comme directeur de spectacle, établissant son théâtre au quartier-général. Connaissant l'humeur française, le maréchal savait qu'un couplet, une plaisanterie, valait quelquefois la plus belle harangue; de même qu'une épigramme devenait un sanglant reproche. L'aidant de tous ses moyens, Favart ne refusait aux soldats, ni l'une ni l'autre; la veille d'une bataille, une comédie composée exprès les excitait au combat; le lendemain, une autre pièce exaltait et récompensait leur courage.

On a de lui plus de soixante pièces remplies, pour la plupart, d'esprit et de gaieté. De tous les auteurs qui ont travaillé pour l'Opéra-Comique, Favart est, sans contredit, celui qui a peint avec le plus de vérité et d'âme les sentiments naïfs du village. Il était aussi estimable par ses qualités sociales, son extrême bonté et sa modestie, que recherché pour ses talents. — Né à Paris le 13 novembre 1710, il mourut le 12 mai 1729.


BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE
JOYEUSE
PARIS



L'architecte le regarda un moment avec attendrissement.

JEAN-MICHEL SEDAINE

OU

LE PETIT TAILLEUR DE PIERRES

I

Deux enfants, dont l'un pouvait avoir douze ans et l'autre huit, se dirigeaient un matin du mois de novembre 1731 vers un bureau de poste de la petite ville de S..., dans le Berry. Bien qu'on ne fût pas encore en hiver, le temps était gris et froid.

— Mon Dieu, frère, nous voici donc seuls! disait le plus jeune en pleurant; notre oncle est mort, notre père aussi... Qu'allons-nous devenir?

— Ne te désole pas, Honoré, répartit le plus grand dont la figure soucieuse et les yeux humides démentaient une assurance que ses paroles semblaient vouloir inspirer, tu n'es pas seul, puisque je suis avec toi.

— Dame, Michel, tu n'aurais qu'à mourir, toi aussi ! répliqua Honoré.

Malgré la douleur qui obscurcissait l'heureuse physionomie de l'aîné des enfants, il ne put s'empêcher de sourire.

— Il faut bien espérer que non, dit-il; oh ! non, ce serait trop affreux pour toi et pour ma pauvre mère, Honoré, reprit-il avec une expression moitié de terreur, moitié de prière; Dieu ne le voudra pas, Dieu me laissera sur la terre pour vous servir de soutien à tous les deux !

— Ma foi, je ne demande pas mieux, Michel, repartit le plus jeune avec une grande naïveté, et cela autant pour ma mère que pour moi, car je suis si petit, que je ne pourrais être d'aucune utilité pour elle et pour moi; je serais, au contraire, une charge de plus.

— Pauvre Honoré ! dit Michel en serrant la main de son frère.

Dans ce moment les deux enfants entraient au bureau des diligences.

— Monsieur, dit le plus grand des enfants en s'approchant avec timidité d'un grillage derrière lequel un vieux monsieur à lunettes feuilletait un gros registre poudreux et usé, savez-vous quand le coche de Paris passe ici?

— C'est mon état de le savoir, mon petit ami, répondit le vieux monsieur d'un air goguenard.

— Alors vous plairait-il de me le dire? reprit Michel, piqué autant de la réponse que de l'air avec lequel elle avait été faite.

— Si le coche a éprouvé quelques retards en route, dit

le bureaucrate d'un ton important, il pourrait bien n'être pas ici avant trois heures.

— Et s'il n'en avait pas éprouvé? demanda Michel.

— Ah! alors... c'est bien différent, mon petit ami, il ne serait pas ici avant... oui... avant deux heures.

— Et combien prenez-vous par place, monsieur? demanda encore Michel déguisant mal le déplaisir que lui causaient les manières du gros monsieur aux lunettes vertes.

— C'est suivant, mon petit ami.

— Enfin! dit Michel d'un ton d'impatience.

— Ça varie, mon petit ami: les places de l'intérieur coûtent trente francs, et celles de l'extérieur, c'est-à-dire les places sur les paquets huchés sur le sommet de la voiture, vingt francs.

Après avoir un moment hésité, Michel reprit :

— Si mon observation est déplacée, je vous prie de me la pardonner, monsieur; mais nous ne sommes pas bien gros, mon frère et moi... et si ça se pouvait, je pense qu'à nous deux, nous... n'occuperions guère plus d'une place.

— Lisez l'ordonnance, mon petit ami, dit le bureaucrate présentant au petit Michel le tableau où se trouvait le tarif des places : *Les enfants au-dessous de sept ans ne payeront que moitié place*. Vous ou votre frère avez-vous dépassé cet âge?

— Hélas! oui, dit Michel en soupirant et mettant avec effroi la main sur son gousset qui paraissait peu gonflé par le volume du petit trésor qu'il possédait.

— Hélas! oui, répéta le petit Honoré en soupirant auss

et en regardant son frère, j'en ai huit, moi, et mon frère douze.

— Ton frère, oui... ça se voit, reprit le chef du bureau en toisant alternativement l'un et l'autre des enfants qu'il avait devant ses yeux; mais toi, si tu m'avais dit n'avoir que six ans, d'honneur, je l'aurais cru.

Puis le brave homme, qui comprenait sans doute que la gêne où se trouvaient ces enfants causait l'hésitation du plus grand, reprit en faisant un signe au petit :

— Mais je parie que tu te trompes, que tu n'as pas huit ans... n'est-ce pas, tu n'en as que six? Dis donc que tu n'as que six ans, acheva-t-il presque avec impatience.

— Mais je ne peux pas le dire, mon bon monsieur, répondit Honoré avec une candeur pleine de bonhomie, puisque j'en ai huit, huit et demi, et bientôt neuf même, vienne la Saint-Honoré.

— Dis tout de suite que tu as quinze ans et paye ta place entière! repartit le bureaucrate avec un mouvement d'humeur d'avoir été si peu compris.

Alors plusieurs personnes entraient dans le bureau; Michel, qui s'était mis à l'écart autant par timidité que par cette espèce de pudeur qui évite de laisser voir sa misère, les regarda s'approcher du grillage, s'informer du prix des places, et il sembla à cet enfant qu'il y avait de l'insolence dans l'aplomb avec lequel les voyageurs jetaient sans marchander sur le bureau le prix réclamé.

Quand il vit que, s'il ne se pressait pas, toutes les places seraient prises, il se rapprocha du bureau, et, essayant

d'imiter l'aplomb de ceux qui l'avaient précédé, il mit négligemment la main dans sa poche.

— Une place pour Paris, monsieur, dit-il.

— Il n'en reste plus que sur l'impériale, et c'est vingt francs, répondit le bureaucrate d'abord sans lever les yeux; mais, à la vue de la petite main qui lui présentait l'argent, il regarda, et reconnaissant le petit Michel, il ajouta : pour toi ou pour ton frère?

— Pour mon frère, répondit Michel sans hésiter.

— Et toi? demanda le bureaucrate.

— Et toi? demanda en même temps Honoré.

Michel ne répondit ni à l'un ni à l'autre, il paya les vingt francs, reçut en échange un petit morceau de papier, et un bruit de roues et de chevaux s'étant fait entendre dans la rue, une espèce de commissionnaire vint chercher les paquets en criant :

— Messieurs, le coche de Paris.

En suivant son frère vers la voiture, Honoré ne put encore s'empêcher de répéter :

— Et toi, mon frère?

— Moi? ne t'inquiète pas, Honoré.

— Mais je ne veux pas m'en aller seul à Paris, Michel.

— Tu ne t'en iras pas seul, Honoré.

— Mais comment iras-tu, puisque tu n'as pris qu'une place pour moi?

— Ça ne te regarde pas, Honoré, lui dit Michel avec douceur; seulement fais attention, quand tu seras huché là-haut,

de ne pas regarder en bas sur la route, la tête te tournerait et tu tomberais...

Le cri du voiturier : Allons, messieurs, en place! ayant interrompu la conversation des enfants, Honoré grimpa à l'échelle, s'assit entre les paquets; le voiturier monta sur son siége, fouetta ses chevaux et le bruit du coche sur le pavé empêcha la voix d'Honoré qui répétait: Et toi frère! d'arriver jusqu'à Michel, resté sur le chemin.

II

Le coche était sorti de ....., il roulait depuis un moment, que personne n'avait encore remarqué un enfant qui le suivait en courant et faisait tous ses efforts pour ne pas être dépassé par lui. Le cocher fut le premier qui vit le piéton.

— Dis donc, petit, lui cria-t-il, c'est pour ta santé, ce que tu en fais?

Et comme l'enfant ne répondait pas, il ajouta :

— Ou peut-être que tu veux être coureur de monseigneur d'Orléans ou du roi Louis XV, qui sait?

Michel ayant alors levé les yeux sur le voiturier, et s'apercevant que c'était à lui que ces sarcasmes s'adressaient, devint tout rouge, mais ne ralentit pas pour cela le pas.

Le voiturier continua :

— Je vois ce que c'est, c'est pour te dégourdir les jambes, pas vrai?

— Dans ce cas-là, le moyen ne serait pas mauvais, repartit Michel, courant toujours.

— Surtout si tu vas de ce train-là jusqu'à Paris.

— Comme vous le dites, monsieur, répondit Michel.

Rien ne tue un sarcasme comme le sarcasme même. C'est ce qui arriva au cocher, il cessa de railler Michel.

On était alors arrivé à une montée; les chevaux se mirent au pas, et Michel fut heureux de pouvoir respirer. Son premier soin, tout en essuyant la sueur qui baignait son visage, fut de jeter un regard sur son frère : il voulait puiser dans la vue de cet objet chéri des forces pour continuer sa pénible entreprise, mais il le vit pâle, transi, grelottant.

— Tu as froid, Honoré? lui cria-t-il.

Honoré ne put répondre, ses dents claquaient; aussitôt, sans réfléchir que cette alternative de chaud et de froid à laquelle il allait lui-même s'exposer pouvait compromettre sa santé et sa vie, Michel ôta sa veste et la jeta à Honoré.

— Mets-la, lui dit-il, elle te tiendra chaud.

Au premier mot de Michel, tous les voyageurs avaient mis la tête à la portière; mais, à cette action si spontanée, tous les cœurs furent émus, il n'y eut pas jusqu'au voiturier qui ne se reprochât ses plaisanteries du matin.

— Pauvre enfant! dit la première une jeune dame en faisant signe à Michel d'approcher.

Le coche, qui n'allait qu'au petit pas, vu la roideur de la côte, permit à Michel de l'atteindre; il salua en s'approchant.

— D'où vient que tu te dépouilles pour jeter une veste

cet enfant qui est sur l'impériale? lui demanda la dame d'une voix douce et émue.

— Madame, cet enfant est mon frère, répondit Michel.

— Et par quel hasard te trouves-tu à pied sur une grande route, lorsque ton frère est sur le coche? demanda-t-elle encore.

— Ce n'est point par hasard, madame, dit Michel en souriant, c'est un fait exprès.

— C'est singulier, dit le mari de la jeune dame, regardant à son tour Michel; mais il me semble avoir aperçu cet enfant dans le bureau à...

— Mais, oui, il y était, dit un troisième voyageur; je l'ai entendu arrêter une place pour son frère.

— Moi, je l'ai vu courir depuis... jusqu'ici, fit observer un quatrième.

— Est-ce qu'il n'y avait pas de place dans le coche? demanda de nouveau la dame, s'adressant à Michel.

— Pardonnez-moi, madame, répondit Michel en surmontant une fausse honte, mais c'est moi qui n'avais pas d'argent pour la payer.

— Et il en a payé une pour son frère! que c'est bien! n'est-ce pas, messieurs? dit la dame en interrogeant ses compagnons de voyage.

— Et de plus, voyant que son frère grelottait, il s'est dépouillé de sa veste pour l'en vêtir, dit en s'approchant de la portière le voiturier qui était descendu de son siége pour monter la côte à pied.

— Oh ! que c'est bien !... c'est touchant !... C'est charmant !... s'écria-t-on en chœur dans le coche.

Lorsque la première idée d'une femme est de plaindre, la seconde est presque toujours de soulager l'infortuné qui l'intéresse. Ainsi fit la jeune dame. Elle rappela Michel.

— Combien te faudrait-il donc pour payer ta place ? lui demanda-t-elle.

— Vingt francs, madame, et il ne m'en reste que dix-huit, répondit Michel.

Le regard que la jeune femme jeta sur ses compagnons de voyage était en même temps si suppliant et si décidé que chacun mit la main à sa poche, et l'instant d'après plusieurs pièces d'argent brillèrent entre les doigts de la dame.

— Tenez ! dit-elle au voiturier, payez-vous la place de cet enfant, et laissez-le monter dans le coche.

Le voiturier prit l'argent, puis, le remettant à Michel, il lui dit :

— Garde-le, ça te servira à autre chose; tu monteras sur le siége, à mon côté : de cette manière, tu n'auras pas de place à payer.

— Je vous remercie, lui répondit Michel en se hissant sur le siége, où il s'assit avec un air de satisfaction sans égale; toutefois, permettez-moi de vous faire observer que si vous me l'aviez proposé plus tôt, vous m'auriez évité une fameuse courbature.

— Est-ce que tu crois donc que, sans ton bon cœur pour ton frère, je te l'aurais même offert ?

— Alors, merci à ma veste, dit Michel ; mais si vous me donnez une place qui ne me coûte rien, pourquoi prendrais-je l'argent de ces messieurs et dames?

— Tu es donc bien riche, que tu veux refuser quatre belles pièces de cinq francs?

— Hélas ! non, je ne suis pas riche! dit Michel en soupirant.

Et comme le coche montait toujours, la dame, qui avait plutôt compris qu'entendu le colloque, remit la tête à la portière.

— Est-ce que, ton frère et toi, vous êtes orphelins? dit-elle en s'adressant à Michel.

— Non, Dieu merci ! madame, nous avons encore notre mère, répondit-il.

— Alors, comment se fait-il que vous soyez tous deux à votre âge, sur une route publique?

— Voici, madame, dit Michel : Mon père étant venu à mourir, il y a de cela deux ans, et ma mère étant trop pauvre pour nous élever, son frère, qui habitait le Berry, lui écrivit de nous envoyer chez lui, qu'il se chargerait de notre entretien et de notre éducation. Après bien des larmes et bien des baisers, notre pauvre mère s'y décida, et nous partîmes pour l'habitation de notre oncle; mais, il y a quinze jours, cet oncle est mort... Il paraît qu'il avait plus de dettes que de biens, car, le lendemain de sa mort, les créanciers nous ont chassés de chez lui, tels que nous étions, sans nous permettre de rien emporter; heureusement j'avais trente-huit francs qu'ils n'ont pas vus, et cela a payé la place d'Honoré.

— Pauvres enfants! répéta-t-on encore dans l'intérieur de la voiture. Mais comme tous deux étaient maintenant assis à leur aise, et que, du moins pour le moment, il ne leur manquait rien, on les oublia... Malheureusement, les gens riches sont ainsi faits; est-ce parce que leur avenir ne les inquiète pas, qu'ils ne songent jamais à celui des autres? Le moment présent est tout pour eux, aussi ils ne soulagent que pour le moment présent.

Il n'en fut pas de même du voiturier : tous les gens pauvres qui ne peuvent aider de leur bourse ceux qui souffrent, essayent de leur être utiles d'une autre manière; façon d'obliger beaucoup plus efficace, bien souvent, que celle qui se fait avec de l'argent.

— Que faisait votre père? demanda-t-il aux enfants.

— Il était architecte, répondit Michel.

— Et votre mère, mon petit ami?

— Elle ne faisait rien du vivant de mon père, et depuis, je ne sais pas.

— Et votre intention, en arrivant à Paris, mon enfant?

— Est de faire ce que je pourrai pour soulager ma mère et élever mon frère.

Le voiturier réfléchit et dit :

— Attendez, j'ai une idée : je connais très-particulièrement le cousin du frère de l'oncle du valet de chambre d'un architecte, et si vous voulez, je vous recommanderai à lui.

— A qui? demanda Michel qui se perdait dans la filière des personnes désignées.

— D'abord au cousin, qui vous recommandera au frère, celui-ci vous recommandera à l'oncle, l'oncle à son neveu, qui est le valet de chambre de M. Buron, architecte, et ce dernier, à son maître, qui ne vous refusera pas de l'ouvrage...

Michel soupira.

— Et qui me mettra à tailler des pierres, n'est-ce pas?... Avoir fait toutes ses études!... être presque en philosophie!... pour finir par tailler des pierres!... Enfin, acheva-t-il en relevant résolûment sa tête courbée par cette réflexion, pourvu que ma mère et mon frère ne manquent de rien, il est de mon devoir de ne reculer devant aucun travail.

En arrivant à Paris, le voiturier tint parole, et, par le canal des personnes déjà nommées, Michel se trouva bientôt placé dans un chantier comme tailleur de pierres.

Le pauvre enfant, habitué à une vie molle et douce, eut d'abord assez de peine à se faire à ce rude état; les premiers jours ses mains, pleines de cloches, attestaient sa souffrance; mais le jour de la paye, lorsque, heureux et fier, il portait à sa mère le prix de la semaine, ses souffrances étaient bien compensées et au delà... Toutefois, une chose le tourmentait encore, c'était d'avoir laissé ses études en si beau chemin; mais que ne peut le vif désir de s'instruire? au bout d'une semaine, Michel s'était procuré des livres, et il profitait pour lire et étudier des moments que les maçons emploient ordinairement à prendre leur repas et à se reposer.

Cette manière d'employer son temps de repos, si différente de celle de ses compagnons, ne tarda pas à attirer sur lui l'attention de ses chefs, le maître maçon et le contre-maître. D'abord, ils se moquèrent de lui, l'appelèrent le petit savant, le petit pédant, le petit *liseux*, le petit studieux; mais comme tous ces sobriquets ne causaient pas une minute d'impatience à Michel, et comme il n'en continuait pas moins à lire et à étudier, ces mêmes hommes finirent par avoir presque du respect pour cet enfant dont la patience et la douceur étaient inaltérables.

Une espèce de malaise, causé par ce travail manuel et par une étude forcée, vint enfin changer la destinée de ce jeune et intéressant enfant.

III

Un jour que M. Buron (qui fut l'aïeul du peintre David) inspectait les travaux d'une maison qu'il faisait bâtir aux Champs-Élysées, il fut frappé autant de la contenance souffrante et résignée d'un jeune tailleur de pierres, que de la noblesse de sa physionomie. L'heure du repas de ses ouvriers étant venue, il chercha celui qui l'intéressait, et, ne le trouvant pas au cabaret avec les autres, il s'informa où il était.

— Qui? le petit *liseux?* répondit un ouvrier, il est par là, dans queuque coin du chantier à manger son pain, les yeux fixés sur un livre.

— Est-ce que sa paye ne lui permet donc pas de dîner avec vous? fit observer M. Buron.

— Dame ! sa paye... reprit un autre ouvrier, je ne sais pas trop ce qu'il en fait de sa paye ; mais, à coup sûr, il ne la mange ni ne la boit.

— Aussi il se tue, cet enfant, ajouta un troisième avec insouciance.

M. Buron sortit du cabaret plus intrigué qu'avant, et rentra dans le chantier : il ne tarda pas à apercevoir Michel.

Assis sur une petite pierre, le jeune ouvrier avait en face de lui, sur une plus grande, un morceau de pain, un verre d'eau, les œuvres d'Horace ouvertes, un cahier de papier, des plumes et de l'encre ; tout en mangeant il traduisait.

L'architecte le regarda un moment avec attendrissement.

— Que fais-tu là? lui dit-il enfin, ne pouvant résister à son émotion.

Surpris à l'improviste, le premier mouvement de Michel fut de cacher son travail ; mais voyant que c'était impossible, il répondit en balbutiant :

— Pardon, monsieur, mais j'essayais de traduire Horace.

— Et fort bien, ma foi, dit M. Buron qui s'était saisi de la traduction et qui la lisait en laissant éclater à chaque ligne sa surprise et son admiration; fort bien, admirable, parfait! Quel est ton maître? dit-il en s'interrompant.

— Je n'en ai pas, répondit modestement Michel.

— Mais tu n'es pas un enfant ordinaire, reprit l'architecte de plus en plus étonné; tes parents avaient de l'édu-

cation, pour t'avoir ainsi inspiré le goût de l'étude. Où est ton père?

— Il est mort, dit Michel en baissant les yeux.

— Quel était son nom?

— Sedaine.

— Sedaine! répéta M. Buron, mais, c'était un confrère, un architecte; comment se fait-il que tu sois dans ce chantier tailleur de pierres?

— Je suis le seul soutien de ma mère et de mon frère, répondit avec une simplicité candide le jeune Sedaine..

— Si jeune!... Quel âge as-tu, brave et noble enfant?

— Quatorze ans, monsieur.

— Sedaine, dit l'architecte, prenant presque avec respect la main de l'ouvrier, quitte ton tablier, quitte ta truelle; veux-tu être mon élève?

— Oh! monsieur, dit le jeune Sedaine, dans les yeux duquel le feu de la joie remplaça le feu de la fièvre, oh! monsieur, mais ma mère... mais... mon frère... qui les nourrira pendant que j'étudierai?

— Moi! dit M. Buron, serrant avec transport l'enfant sur son sein; moi; viens, viens! Le bon fils, le bon frère ne peut être qu'un honnête homme, qu'un homme de mérite. Viens! ce que je viens de voir et d'entendre me répond de l'avenir.

Les larmes et un baiser silencieux sur la main de son nouveau protecteur furent les seuls remercîments que Michel put faire; il suivit M. Buron qui l'admit au nombre de ses élèves, et finit par l'associer à ses travaux.

Sa vie d'architecte n'empêcha pas Sedaine de cultiver, par la suite, les lettres, et il obtint les plus brillants succès dans la carrière dramatique. Il reste de lui un beau drame intitulé le *Philosophe sans le savoir*, et une foule de charmants opéras qu'on ne représente plus guère, mais qui, dans le temps, obtinrent la vogue, entre autres, *Richard Cœur-de-Lion*.

Michel-Jean Sedaine, né à Paris le 4 juillet 1719, y mourut, après une longue maladie, le 17 mai 1797. Il avait été admis à l'Académie, à l'âge de soixante-cinq ans, le 27 avril 1786.





C'est le noyé, dit Bernard couvrant ses yeux de ses deux mains.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

OU

LE NOYER DE LA TERRASSE

I

MYSTÈRE QUI PRÉSAGE UN ÉVÉNEMENT.

Un matin du mois de juin 1722, deux enfants se promenaient dans la cour d'une charmante maison de campagne à Bossey, à quelques lieues de Genève. Tous les deux étaient du même âge, tous les deux maigres, avaient le visage pâle, l'un cependant était beaucoup plus grand que l'autre, mais n'en paraissait pas plus âgé pour cela.

— Bernard, dit le plus petit au plus grand, sais-tu pourquoi, depuis ce matin, il y a comme un air de fête dans la maison de M. Lambercier? M. Lambercier est sorti avant le jour, mademoiselle Lambercier se coiffe et arrange ses

cheveux comme si elle allait se marier, et comme si c'était aujourd'hui son jour de noce. La vieille cuisinière Fanchette prépare un déjeûner succulent. Elle fait de la pâtisserie qui a une mine dorée, rien que d'y penser l'eau m'en vient à la bouche... Le grand valet Ambroise n'est occupé qu'à remplir d'eau tous les réservoirs de la maison, du jardin, de la cour... bien sûr, Bernard, il va se passer quelque chose d'extraordinaire dans cette maison... vois... sept heures viennent de sonner, et personne ne songe à nous donner notre leçon.

— C'est peut-être une grande fête du calendrier, Rousseau, répondit Bernard, ou la fête de Monsieur, ou celle de Mademoiselle... mais, j'y pense... n'est-ce pas aujourd'hui le 28?...

— Oui, après, dit Rousseau.

— Eh bien! c'est ta fête, Rousseau, n'es-tu pas né ce quantième du mois... ne finis-tu pas aujourd'hui tes dix ans? M. et mademoiselle Lambercier te préparent une ovation... une apothéose...

— Attends donc que je sois mort, pour me faire des apothéoses, répliqua Rousseau... non... nous allons être témoins de quelqu'événement, le cœur me bat...

— Quelle tête tu as, Rousseau! reprit Bernard en haussant les épaules, tu vois des événements dans tout... dans une promenade un peu matinale de M. Lambercier, dans une mèche de cheveux plus ou moins bouclée sur le front de mademoiselle Lambercier, dans un pâté que fait la cuisinière, dans un seau d'eau que tire Ambroise... Oh! mon

Dieu... encore un quart d'heure, et Monsieur rentrera, et on nous appellera pour prendre notre leçon de latin ou de grec, et la maison ira comme elle a été hier, avant hier, les jours précédents, et comme elle ira aujourd'hui, demain, et les jours suivants.

— A ton compte, Bernard, je ne suis qu'un visionnaire, qu'un fou... n'est-ce pas? répliqua vivement Rousseau.

— Tu as trop lu de romans, mon cousin, cela t'a tourné l'esprit...

— Que veux-tu, Bernard, dit Rousseau avec sentiment, il fallait bien nous distraire, mon père et moi, de la perte de ma pauvre mère... que je n'ai jamais connue, puisqu'elle est morte peu de jours après ma naissance; mais il paraît que mon père l'aimait bien, car il l'a bien pleurée!.. Je me le rappelle... Lorsqu'il me disait : « Jean-Jacques, parlons de ta mère. » Je lui répondais aussitôt, et c'était vrai : « Nous allons donc pleurer; mon père. » Je n'avais pas achevé, qu'il pleurait déjà.

— J'ai entendu raconter à mon père, dit Bernard, que ton père Isaac Rousseau aimait, dès son enfance, Suzanne, la sœur de mon père, puis mon père vint à aimer aussi la sœur de ton père, et les deux mariages se firent le même jour.

— Et nous sommes nés juste un an après ces deux mariages; c'est pour cela que nous nous aimons tant, dit Rousseau, serrant la main de son cousin...

— Nous nous aimons parce que nous sommes cousins, presque frères, répliqua Bernard, et puis je t'aime encore

parce que lorsque je ne sais pas ma leçon, tu me la souffles, et que lorsque tu as fini tes thèmes, tu fais les miens.

— Et moi je t'aime, parce que j'ai besoin d'aimer, reprit Rousseau, parce que ma pauvre mère est morte, mon père est absent, et que ne les ayant pas à aimer, il faut que j'aime ailleurs... Veux-tu que je te dise une opinion que je me fais là-dessus?... cousin!... je crois que nous avons dans le cœur une source d'amitié...

— Ta, ta, ta, encore des romans, interrompit Bernard en riant.

— Oh! je n'ai pas lu seulement des romans, répliqua vivement Jean-Jacques... et du reste, je n'en ai lu que pour m'exercer à la lecture; mais je ne les comprenais pas, et cela m'ennuyait... aussitôt que j'ai pu choisir des livres moi-même dans la bibliothèque de mon père, je me suis jeté avec avidité sur l'*Histoire de l'Église et de l'Empire*, par le Sueur... sur les *Hommes illustres* de Plutarque, l'*Histoire de Venise*, par Nani, sur la Bruyère... Oh! Plutarque surtout, comme je le dévorais!... Je savais par cœur Agésilas, Brutus, Aristide... J'aurais voulu être Scævola, laissant brûler sa main sur un réchaud allumé...

— Oh! mon Dieu! que veut Ambroise, avec sa figure longue d'une aune, dit soudain Bernard, montrant à son cousin le vieux domestique de M. Lambercier, qui s'avançait mystérieusement vers les enfants, en leur faisant signe de se taire, et jetant de côtés et d'autres des regards effrayés?

II

OU CELA SE COMPLIQUE.

— Vous êtes seul ! demanda Antoine d'une voix étranglée ?

— Oui, répondirent les deux cousins.

— Monsieur ? demanda le valet.

— Sorti avant le jour, et pas encore rentré, dit Rousseau.

— Le malheureux ! ajouta le valet... et mademoiselle ?

— Elle peigne ses longs cheveux, répondit Rousseau, et les relève en nattes sur le sommet de sa tête, comme dit je ne sais quelle vieille romance de ma tante Goucerus.

— L'infortunée ! dit Ambroise d'un ton lugubre ; et Fanchette ?...

Comme Peau-d'Ane, elle pétrit de ses mains peu blanches, et de ses doigts sans bagues ni diamants, la pâte du gâteau que nous devons manger à dîner... fit encore Rousseau.

— L'insensée ! dit le domestique.

— Le malheureux ! l'infortunée ! l'insensée ! repéta Bernard, imitant l'accent d'Ambroise, veux-tu nous dire ce que ces exclamations peu consolantes signifient ?

— Qu'il se passe ici des choses affreuses ! monsieur Jean-Jacques et monsieur Bernard, répondit le valet en baissant encore la voix.

— Heim! quand je te disais!... dit Rousseau à son cousin.

Le valet continua sur le même ton, et sans faire attention à l'interruption de Rousseau : — Des choses qui font dresser les cheveux sur la tête, monsieur Bernard et monsieur Rousseau, des choses, que certes... je ne devais pas m'attendre à voir dans une maison comme celle-ci... une maison où l'on instruit la jeunesse! quels exemples, juste bon Dieu, quels exemples!

— Voyons! t'expliqueras-tu?... dit Rousseau impatienté.

— Parle sans périphrases! répliqua Bernard.

— Vous avez raison, monsieur Bernard... Je vous le dis donc ; M. Lambercier périra sur un échafaud.

Les deux enfants allaient éclater de rire, lorsque retenant l'élan de leur gaieté, par un geste plein d'horreur, le valet reprit :

— Écoutez, pauvres élèves !... Hier au soir après avoir fait mon service, je me disposais à aller humer l'air, comme dit ce charlatan italien, le signor Gamba Corta, qui fait jouer les marionnettes sur la place publique à Genève. Je disais donc, à aller humer l'air, lorsque, passant au bas de cette terrasse, j'entendis parler... La nuit était noire, pas possible de voir qui causait, mais aux voix, je devinai monsieur et mademoiselle; c'étaient eux... J'écoutais...

— C'est mal d'écouter aux portes, Ambroise, fit observer Rousseau.

— J'aurai d'abord l'honneur de faire remarquer à mon-

sieur Rousseau, dit le valet, que là où il n'y a pas de porte, cela ne peut pas s'appeler écouter aux portes.

— Laisse-le donc parler, Jean-Jacques, dit Bernard à son cousin.

— Monsieur, disait à mademoiselle, reprit le valet : « Je sais où trouver un noyé... — Un beau noyé ? demanda mademoiselle. » Heim ! messieurs, qui aurait jamais dit ça de cette petite voix douce comme du miel, de ces petits regards si mignards qu'on dirait ceux d'une sainte Nitouche qui n'aurait jamais le cœur de mordre, même dans une pomme ? « Un beau noyé ?... répondit monsieur. — Ah! il faut qu'il soit beau ! disait mademoiselle. — Il y a huit jours que tous les jours je me donne le plaisir d'aller le voir grossir, reprit monsieur. » M. Lambercier, dire des horreurs comme celle-là !... à qui se fier ? Monsieur ! monsieur, qu'on prendrait pour un saint, qui, depuis huit jours, va voir tous les jours grossir un pauvre noyé, au lieu de lui porter secours... car... qui sait ? la première fois que monsieur a rencontré ce noyé, il n'était peut-être pas encore mort tout à fait...

— Ah ! çà, qu'est-ce que monsieur, et mademoiselle surtout, veulent faire d'un noyé ? dit Bernard réfléchissant.

— Mademoiselle, je ne sais pas, reprit Rousseau ; quant à monsieur, il veut peut-être le disséquer...

— Le disséquer ! Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Ambroise..

— Pour étudier le corps humain, dit Rousseau, les élèves en chirurgie dépècent des morts ; cela s'appelle disséquer.

— Pourvu qu'il ne prenne pas envie à M. Lambercier de nous donner des leçons de dissection, fit Bernard.

— J'avoue que je ne supporterais pas la vue d'un mort, dit Rousseau; à plus forte raison s'il fallait le dépecer comme un poulet.

— Est-ce que vous supposez, messieurs, que monsieur a de ces idées-là? demanda Ambroise.

— Je ne vois pas autrement ce qu'il pourrait faire d'un mort, reprit Rousseau.

— Chut! dit vivement Ambroise, voici monsieur, tenez, pas de ce côté, de celui-ci... voyez-vous ce qu'il porte sur ses épaules?

— Un paquet tout long, enveloppé dans un grand linge blanc, dit Rousseau.

— C'est le noyé, dit Bernard se couvrant les yeux de ses deux mains.

— Oh! le pauvre cher homme, comme il est changé!... s'écria Ambroise.

— On ne le voit pas, on ne voit que le linge blanc, dit Rousseau regardant avec une attention soutenue.

— Je dis qu'il est changé, reprit Ambroise, parce qu'il est impossible que, de son vivant, il ait été aussi long et aussi maigre.

— Chut! il approche, dit Rousseau.

— Je me sauve! s'écria Ambroise, s'élançant en courant vers l'intérieur de la maison.

Quant aux deux enfants, on les aurait dit changés en statues, immobiles à leur place, l'un cachant ses yeux sous

ses mains, l'autre regardant; ils ne bougeaient pas plus que s'ils avaient été de bois ou de pierre.

Sur ces entrefaites, M. Lambercier, qui effectivement portait sur ses épaules un très-long paquet enveloppé d'un linge blanc à travers lequel par-ci, par-là, on apercevait quelques brins de paille; M. Lambercier, dis-je, avançait toujours. Ayant atteint la porte de chez lui, il la traversa sans faire attention aux deux enfants, et se dirigea, pliant sous le poids de son fardeau, vers une petite terrasse à gauche de la maison, à laquelle on arrivait par un petit escalier en terre, taillé dans le talus même que formait la terrasse en s'élevant au-dessus du sol de la cour.

— Eh bien! dit Rousseau à l'oreille de son cousin, quand je te disais qu'il allait se passer quelque chose d'extraordinaire dans la maison, et que tu ne voulais pas me croire!

— Voit-on le mort? fut toute la réponse de Bernard.

— Non, tu peux découvrir tes yeux, dit Rousseau, écartant lui-même les mains de son cousin.

— Monsieur nous voit-il? demanda encore Bernard.

— Monsieur ne s'occupe pas plus de nous que si nous étions, moi avec ma tante Goucerus, et toi chez ta mère, madame Bernard : il pose son paquet à terre... il examine la terrasse, il tire des lignes... Ah! le voilà qui prend une pioche, et qui se met en devoir de creuser la terre.

— Il va peut-être établir quelques fortifications par ici, dit Bernard hasardant un œil.

— Parce que ton père est employé aux fortifications de Genève, tu vois des fortifications partout, dit Rousseau.

M. Lambercier creuse la terre pour enterrer son mort, c'est facile à deviner...

Rousseau ayant élevé la voix en achevant de parler, M. Lambercier l'aperçut.

— Rousseau, Bernard, approchez, enfants! leur cria-t-il, j'ai besoin de vous.

N'osant désobéir à cette voix qui les dirigeait depuis deux ans, les deux cousins se mirent en marche vers la terrasse, mais si lentement, qu'il était facile de deviner qu'ils n'y allaient qu'à contre-cœur. Dans ce moment, mademoiselle Lambercier ayant aperçu son frère de la croisée près de laquelle elle travaillait, lui cria de sa place:

— Et le noyer, mon frère?

— Il est là, répondit le frère; viens, et dis à Ambroise de m'apporter beaucoup d'eau; les *noyers* ont soif.

A cette plaisanterie qui parut atroce aux deux enfants, ils se regardèrent en frissonnant d'horreur, mais ne s'approchèrent pas moins de leur maître de pension, à côté de qui gisait sur la terre, un corps long et roide, soigneusement enveloppé.

III

CE QUE C'ÉTAIT QUE CE NOYÉ.

— Eh bien, penses-tu que cela réussisse? dit mademoiselle Lambercier paraissant sur la terrasse, en tenant d'une main son tablier relevé.

Le doux parfum qui l'accompagnait révélait le contenu de ce tablier légèrement gonflé.

— Ce n'est pas une chose si extraordinaire et si rare pour que tu en doutes, ma sœur, lui répondit M. Lambercier continuant à creuser la terre.

— Dame! mon frère, un noyer...

— Un noyer, comme un autre, ma sœur.

Les deux enfants se jetèrent un coup d'œil d'effroi; ils étaient pâles comme un mort pourrait l'être.

M. Lambercier reprit en sondant le trou qu'il avait fait :

— Penses-tu que ce soit assez profond ?

— Je n'ai jamais assisté à pareille fête, répondit la jeune fille en riant.

— Oh! une vraie fête, dit le maître de pension.

— Les bouquets sont-ils prêts?

— Les voici, dit mademoiselle Lambercier ouvrant son tablier, voici le tien, il est le plus gros; le mien est tout blanc, celui des enfants n'est pas sans mérite non plus.

— Attache le mien à ma boutonnière, dit M. Lambercier à sa sœur; donnes-en un à chacun des petits, et mets le tien coquettement à ta ceinture...

— Des bouquets pour enterrer un noyé! se demandèrent du regard seulement les deux élèves, attachant, eux aussi, leur bouquet à la boutonnière de leur veste.

— Bien, dit le maître de pension, maintenant je vais dépouiller mon noyer de son enveloppe et le planter debout dans ce trou. Jean-Jacques, Bernard, vous allez m'aider;

vous le tiendrez par le milieu du corps pendant que je recouvrirai son pied de terre.

— Le tenir! dirent les enfants en se reculant pleins d'horreur.

— Eh bien, quoi? dit M. Lambercier stupéfait; qu'est-ce donc qui vous fait peur?

— Ce n'est pas de la peur, monsieur, c'est de l'horreur, dit Rousseau.

— De l'horreur! répétèrent en riant M. et mademoiselle Lambercier. Il n'y a pas de quoi.

— Peut-être, dit Rousseau d'un air indigné.

— De l'horreur pour planter un noyer, dit le maître.

— Dites *enterrer*, monsieur, répliqua le jeune enfant.

Les rires du frère et de la sœur redoublèrent.

— Enterrer! répétèrent les écoliers en éclatant. Pensez-vous, monsieur, que nous ignorons, mon cousin et moi, ce que renferme ce paquet? dit Bernard.

— Je n'en fais pas un mystère, dit M. Lambercier; c'est un noyer, un beau noyer que je vais dans un moment étaler au grand jour.

— Monsieur Lambercier, dit Bernard agité de la plus grande émotion, les larmes aux yeux, les mains jointes et les genoux fléchissants... faites-nous voir tout ce que vous voudrez, et mademoiselle aussi, mais que ce ne soit pas un noyé, je vous en supplie!

— Ces enfants sont fous! dit mademoiselle Lambercier regardant son frère.

— Ce n'est pas pour moi que je parle, dit Rousseau, mais

pour mon cousin; il est faible, et vous le savez, monsieur Lambercier, sa santé a toujours été languissante... Le souvenir de ce noyé que vous voulez lui montrer le poursuivra jusque dans ses rêves de la nuit... lui, qui ne peut pas voir un chien mort sans trembler, comment voulez-vous qu'il supporte la vue d'un homme noyé?

A ce dernier mot, M. Lambercier et sa sœur, qui avaient écouté avec une grande attention et même assez sérieusement le discours de Rousseau, ne purent se contenir davantage, et leurs rires redoublèrent à leur en faire venir les larmes aux yeux. M. Lambercier se calma le premier.

—Ce n'est pas par des paroles que je vous désabuserai, leur dit-il, mais par la vue de l'objet même qui cause votre effroi; ma sœur, as-tu des ciseaux?

Mademoiselle Lambercier, détachant ceux qu'elle portait au côté, M. Lambercier les prit, coupa les cordons qui entouraient l'enveloppe de toile, ouvrit cette première enveloppe, enleva la paille qui en formait une seconde et montra aux deux enfants ébahis un jeune arbre avec ses racines, encore pleines de terre, et son feuillage d'un vert tendre et gai.

— Voici le noyer, dit-il en le relevant et le tenant debout.

— Un arbre! firent les deux élèves honteux de leur frayeur passée.

— Qui donc, ou quoi donc vous avait fait supposer autre chose? demanda mademoiselle Lambercier.

—Ambroise, dit Bernard; il n'avait entendu que le mot

de *noyé*, et depuis une heure il nous en contait de belles, allez; pour ma part, j'ai eu joliment peur.

— Allez le chercher et amenez-le de gré ou de force, lui et deux seaux pleins d'eau, dit M. Lambercier. Ah! ah!... en passant, dites à Fanchette d'apporter le déjeuner sur la terrasse, allez et revenez vite, la cérémonie ne commencera que lorsque vous serez de retour.

IV

LA PLANTATION DU NOYER.

Les enfants ne tardèrent pas à reparaître; ils étaient suivis d'Ambroise et de Fanchette, l'un portant deux seaux pleins d'eau, et l'autre un plateau chargé de pâtisserie toute chaude, dont l'œil était aussi flatté que l'odorat. Quand tout le monde se trouva réuni sur la terrasse, M. Lambercier prit la parole :

— Mes bons amis, dit le maître de pension avec toute l'emphase d'un orateur qui veut impressionner son auditoire, ma sœur a un goût tout particulier pour cette petite terrasse, du haut de laquelle on domine tout Bossey; malheureusement le soleil dont les droits attestés par des siècles a le même goût que ma sœur, en prend ordinairement possession, l'été surtout, avec une ardeur... à laquelle on ne peut résister, même aidé d'un parasol, in-

s'[illegible]nt inventé pour se garantir de ses rayons trop ardents...

Ne pouvant déposséder le soleil de ses droits et désirant cependant y établir ceux de ma sœur, j'ai, après mûres délibérations, imaginé de planter un noyer dont le feuillage, en grandissant, formera une ombre obligeante, qui mettra les habitants de ce petit domaine à l'abri des trop grandes chaleurs, et dont le fruit savoureux, mangé avant sa maturité, sous le nom de cerneaux, et plus tard sous le nom de noix, sera pour les mêmes habitants de ce domaine un régal agréable, soit qu'on le serve à la fin du dîner, au service nommé dessert, soit qu'il fasse à lui seul la composition du repas tel que le déjeuner, le goûter ou le souper. Jadis, mes jeunes élèves, et cela se pratique encore dans beaucoup de pays, dans les familles, à la naissance de chaque enfant, il était d'usage de planter un arbre; cet arbre grandissait avec l'enfant; il vieillissait avec l'homme; jeune, c'était pour lui un but de plaisir, d'amusement; vieux, c'était un lieu de repos... l'arbre, mes élèves, est un des mille secrets de la nature. En mettant dans la terre une petite graine pas si grosse que la prunelle de votre œil, cette graine, qui n'est qu'un atome en comparaison de votre corps, germe, pousse, soulève la terre, en sort, monte et grossit. Elle prend une forme solide, sur sa tige des branches qui s'élèvent se couvrent de feuillage, de fleurs et de fruits, et s'étendent jusqu'à ce qu'enfin votre corps ne soit plus lui-même qu'un atome en comparaison de cette graine devenue arbre. Ainsi ce rejeton que nous

allons planter aujourd'hui, et qui a été coupé sur un arbre venu d'une graine, ce rejeton, qui n'est pas si gros que votre bras d'enfant, et que vous pourriez tenir aisément dans votre petite main, vous le verrez, avant peu, devenir plus gros que vous, et s'élever bien au-dessus de votre tête.

Ayant achevé de parler, M. Lambercier releva le jeune noyer; il le plaça debout dans le trou, et, appelant Jean-Jacques et Bernard, il reprit, sans quitter l'accent d'emphase qu'il voyait avec plaisir causer une certaine émotion aux enfants :

— Veuillez, mers chers élèves, servir de parrains à ce rejeton d'un noyer que je suis moi-même allé couper chez M. Béraud, à une petite lieue de Bossey, sur la route de Genève, et lui donner un nom... Ma sœur est la marraine.

— Alors que mademoiselle ait la bonté de donner elle-même le nom, dit Rousseau avec un petit air de galanterie qui séyait à la douceur et à la gentillesse de ses traits.

— Je le nomme Jean-Jacques, dit mademoiselle Lambercier souriant avec bienveillance à l'enfant.

— Jean-Jacques, soit, dit M. Lambercier, et maintenant, enfants, tenez tous les deux avec vos deux mains le Jean-Jacques très-droit, pendant que je vais combler la fosse que j'ai creusée... Bien !... Allons, de la musique pour donner plus de solennité à cette belle œuvre... Ma sœur, chante-nous quelque chose d'analogue à la fête, une cantate, par exemple, que nous répéterons en chœur.

Mademoiselle Lambercier, après avoir cherché un moment dans sa mémoire, entonna d'une voix douce et pure un chant de triomphe très en vogue à Genève dans ce temps-là; les enfants le chantèrent avec elle, pendant que M. Lambercier jetait en mesure des pelletées de terre sur le pied de l'arbre, et qu'Ambroise arrosait en même temps. — La plantation achevée, le trou comblé, M. Lambercier creusa tout autour une espèce de bassin destiné à contenir assez d'eau pour conserver le pied de l'arbre toujours humide et frais. Puis il distribua quelques gâteaux à ses élèves, en leur annonçant qu'il leur donnerait congé pour le reste de la journée, et il se retira en emmenant sa sœur.

V

UNE GRANDE IDÉE.

Cette cérémonie, à laquelle M. Lambercier avait attaché un caractère solennel, ces chants dont la mesure était large et grave, ce petit discours prononcé avec emphase et qui avait précédé la plantation du noyer, cette distribution de fleurs, de gâteaux, tout fut accompli de part et d'autre avec un grand sérieux; cette cérémonie avait agi sur le moral impressionnable de ces deux enfants, à un tel point, que seuls, tous les deux, depuis un moment, ils n'avaient encore osé troubler de leurs voix rieuses le silence produit

par le départ du maître. Jean-Jacques commença le premier :

— Que c'est beau ! que c'est beau, mon cousin ! dit-il avec tout l'élan de l'admiration.

— Oui, dit Bernard vivement ému.

— On parle de planter un drapeau sur une muraille, reprit Rousseau ; mais planter un arbre, c'est mille fois plus glorieux !

— Et moins dangereux ! fit observer malicieusement Bernard.

— Que M. Lambercier est heureux ! dit Rousseau regardant d'un air attendri le jeune noyer tout verdoyant, dont le vent agitait avec mollesse le branchage flexible et ondoyant.

— C'est un bonheur que nous pourrions nous procurer, dit Bernard.

— Tu crois, mon cousin ? Mais oui, cela me paraît facile. Oh ! la bonne idée ! Il faut que je t'embrasse, Bernard, pour l'avoir eue le premier, dit Rousseau avec une volubilité pleine de chaleur. Oui, il faut planter un arbre, nous deux, tous les deux seuls, ne rien dire ni à M. Lambercier, ni à mademoiselle, ni à Ambroise, ni à Fanchette.

— Certainement, répliqua Bernard, s'animant à l'exaltation de son cousin, certainement ; car, je les connais les uns et les autres ; si nous leur demandons conseil, si nous prions seulement Ambroise ou Fanchette de nous aider à l'arroser, ils ne manqueront pas de dire que ce sont eux qui ont tout fait.

— Sans nul doute, dit Rousseau : à l'ouvrage !

Et les voilà tous les deux, parcourant le domaine de leur maître, cherchant quel arbre ils pourraient planter et mettre en parallèle du noyer ; choisissant celui-ci, puis le dédaignant pour en prendre un autre. Enfin le feuillage élégant et mobile d'un saule les séduisit !

Je crois qu'un beau saule pleureur ne ferait pas mal, même à côté d'un grand noyer, dit Rousseau ; si l'un est plus fort, plus grand, plus majestueux, l'autre est plus gracieux ; le noyer, c'est l'homme hardi, audacieux, inébranlable ; le saule, c'est la femme timide, tremblante ; même je trouve que ce feuillage, qui se recourbe et qui vient caresser le gazon, ressemble assez à la longue et soyeuse chevelure d'une femme.

— Allons... ! encore du roman ; dit Bernard avec impatience.

— C'est de la poésie, je l'avoue, mais non du roman, répliqua Rousseau un peu piqué de l'observation ; mais n'allons-nous pas nous disputer au lieu d'agir ? nous avons la journée à nous, profitons-en ; le saule va-t-il ?

— Oui, dit Bernard.

— Eh bien, à l'ouvrage ! reprit Jean-Jacques... Cela s'appelle une *bouture*, ajouta-t-il en coupant, avec son petit couteau de poche, une branche à un beau saule pleureur qui couvrait de son feuillage délicat un berceau du jardin. Puis, suivi de son cousin, il retourna à la terrasse, et planta sa bouture à dix pieds du noyer. Les deux élèves n'omirent rien, ni le discours, qui malheureusement n'est

pas parvenu jusqu'à nous, ni les chants du triomphe, ni le bassin autour du pied du nouvel arbuste, afin de faire un réservoir qui le tînt frais ; ils pensèrent même à lui donner un nom. Celui de Suzanne, de ma mère, dit Jean-Jacques. Et comme Bernard allait prendre la parole, sans doute pour revendiquer le droit de donner le nom de sa mère à lui, Rousseau reprit vivement :

— Tu as la tienne, toi, tu n'as pas besoin de consolations.

Et Bernard n'ayant rien à répliquer ; le nom de Suzanne prévalut.

Ce soir-là, les deux élèves de M. Lambercier se couchèrent plus fiers de leur bouture de saule plantée que s'ils avaient remporté tous les prix dans un des premiers colléges de France.

VI

ON NE PEUT PENSER A TOUT.

La bouture que les enfants avaient plantée était si petite, que ni M. ni mademoiselle Lambercier ne l'aperçurent ; mais ce qui ne put échapper à leurs regards vigilants, ce fut l'espèce de délire où étaient plongés Jean-Jacques et Bernard, Jean-Jacques surtout.

Les pauvres enfants avaient choisi l'arbre qui demande le plus d'eau, et l'eau manquait précisément dans le do-

maine de leur maître de pension; il fallait l'aller chercher fort loin, à une source qui coulait dans la campagne; et, comme il n'était pas permis aux enfants de sortir seuls, on ne saurait dire toutes les ruses que l'un et l'autre imaginèrent pour s'en procurer. Ils allaient jusqu'à se priver de boire, jusqu'à mettre en réserve une partie de l'eau qu'on leur donnait pour leur toilette, toutes leurs idées se portaient sur les moyens de s'en procurer; si bien que tout le reste en souffrait, travail, étude, et jusqu'aux promenades même. Pendant quelques jours, toutes leurs machinations avaient si bien réussi, que déjà, à leur grande joie, la bouture avait bourgeonné, et il lui était poussé de petites feuilles dont la vue augmentait le délire de ces jeunes enfants. Mais, hélas! cette préoccupation perpétuelle leur ayant attiré quelques pénitences, le jeune saule s'en ressentit : son corps si droit se pencha vers la terre qui se durcissait autour de lui; ses petites feuilles se fermèrent, se raccourcirent, jaunirent, tombèrent; le saule était menacé de mort. Et puis, comme pour opposer un contraste à cette jeune plante désolée et penchée vers sa mère qui refusait de la désaltérer, le noyer s'élevait superbe, arrogant; il semblait fier de son pied baigné tous les jours dans une eau nouvelle, et insultait à la sécheresse de sa pâle et triste voisine. Mais ce qu'il fallait voir, c'était la morne contenance des deux enfants, chaque soir, à la vue des deux seaux d'eaux qu'Ambroise apportait et répandait dans le bassin du noyer; et l'espèce de fièvre qui les agitait lorsque M. Lambercier, qui ne quittait pas le pied de son

noyer jusqu'à ce que l'eau fût toute bue, se réjouissait de la beauté de sa plantation.

La nécessité est la mère de l'industrie, on le dit, et combien d'exemples viennent le prouver! Celui que je vais vous citer vient à l'appui de cet axiome, mes chers et jeunes lecteurs.

Jean-Jacques, celui qui réfléchissait le plus, avait aussi le plus d'invention. Un soir que M. Lambercier se retirait de la terrasse, emportant la douce satisfaction d'un propriétaire qui voit prospérer ce qu'il possède, il dit à son cousin :

— Tout à l'heure, en voyant la terre boire si avidement cette eau, j'ai pensé que, s'il y avait par-dessous terre une petite rigole adroitement arrangée, elle conduirait l'eau du noyer à notre saule, et de cette manière, notre cher arbre ne mourrait pas faute de boire.

— A l'ouvrage! fut toute la réponse de Bernard, qui alla aussitôt chercher tout ce qu'il fallait pour creuser la terre. Les deux enfants se mirent à travailler, le canal fut vite fait. Il conduisait d'un bassin à l'autre ; mais on ne pouvait le laisser ainsi à découvert ; il fallut remettre la terre ; ce qu'ils firent, en ayant soin toutefois de placer de distance en distance quelques petits bâtons pour la retenir ; puis ce fut avec une impatience presque fiévreuse qu'ils attendirent l'arrosage du lendemain.

Ce moment arriva. Malgré leurs travaux et la bonne idée de Jean-Jacques, pas une goutte d'eau ne se détourna pour aller désaltérer le pauvre saule, qui de plus en plus se penchait vers la terre aride. Bernard, comme tous les esprits

incapables de conception, ne manqua pas de se moquer de son cousin.

— *Labor omnia vincit improbus*, répondit Rousseau.

— Parle génevois, si tu veux que je te comprenne.

— Cela veut dire, répondit Rousseau, que l'idée est bonne, et seulement l'exécution mauvaise ; c'est à recommencer ; la terre se sera éboulée, l'éboulement aura bouché la rigole ; il faut maintenant trouver le moyen de retenir la terre, ce qui ne doit pas être difficile ; il ne s'agit que de réfléchir. Puis je crois aussi que, si nous pouvions incliner la rigole de façon à ce qu'elle allât en descendant du pied du noyer jusqu'à notre saule, rien ne s'opposerait plus à ce que toute l'eau répandue dans le bassin du noyer ne s'écoulât aussitôt et n'allât remplir le bassin de notre saule.

— Mais le moyen d'empêcher la terre de s'ébouler ? demanda Bernard.

— Va me chercher au logis tout ce que tu trouveras de boîtes en bois, dit Rousseau : la caisse où nous serrons nos livres, les petites caisses d'eau de mélisse de mademoiselle Lambercier, elles sont dans son cabinet de toilette, sous la grande armoire ; la boîte à perruque de M. Lambercier, va, je vais creuser en attendant.

Sans trop comprendre ce que Jean-Jacques voulait faire de toutes ces boîtes, Bernard n'alla pas moins les chercher. Quand il les apporta, Rousseau avait si bien pioché, que la rigole était recreusée plus profondément, et en pente cette fois, pour donner à l'eau son écoulement ; puis, coupant en petites planches étroites les fonds des boîtes ap-

portées par Bernard, il mit les unes à plat à la suite l'une de l'autre; il posa sur celles-là, des deux côtés, les autres en angle, ce qui formait un canal triangulaire; puis il planta au bout de ce canal, du côté qui touchait au bassin du noyer, des petits bouts de bois minces posés en claire-voie, qui faisaient une espèce de treillage et qui devaient retenir le limon et les pierres sans intercepter le passage à l'eau. Cela fait, les deux enfants recouvrirent bien soigneusement leur ouvrage de terre bien foulée, et attendirent, dans des transes perpétuelles d'espérance et de crainte, l'heure de l'arrosement.

VII

L'ARROSEMENT.

Cette heure qui parut aux deux enfants des siècles d'attente, cette heure désirée arriva. M. Lambercier vint comme à son ordinaire assister à l'opération de l'arrosement; Jean-Jacques et Bernard se tinrent derrière lui, autant pour lui dérober la vue du saule que pour cacher l'excès de leur joie si leur attente était couronnée du succès. Ambroise vida le premier seau d'eau. A peine cette eau eut-elle touché la terre du bassin du noyer, que les deux enfants, qui avaient les yeux sur le bassin de leur saule, virent l'eau y arriver par le conduit qu'ils avaient creusé. A cette vue, la prudence les abandonna, ils poussèrent un cri!

— Qu'est-ce? demanda M. Lambercier en se retournant, et voyant ses deux élèves rouges et tremblants, Il réitéra sa demande qui resta sans réponse. — Quelque enfantillage, ajouta-t-il en reprenant sa première position pour voir vider son second seau d'eau. C'est plaisir, dit-il, de voir comme la terre de mon noyer est bonne, comme elle boit avidement l'eau qu'on lui donne!... là... plus rien, jamais encore elle n'avait bu aussi vite.

Les deux enfants avaient toutes les peines du monde à retenir leur rire; ils n'eurent garde de répondre, et, renfermant leur joie en eux, ils attendirent le départ de leur maître de pension pour se sauter au coû l'un de l'autre, et crier avec des larmes de joie : — L'eau y vient, l'eau y vient!

Quelques jours après, ils eurent le bonheur ineffable de voir leur jeune plante se redresser, étendre ses petits rameaux, et les feuilles flétries se rouvrir et reverdir. L'orgueil de Rousseau était alors à son comble : grâce à son adresse, l'eau qui servait à alimenter un arbre faisait vivre sa bouture; il avait mis en concurrence une bouture avec un grand arbre, et le petit l'emportait sur le grand. César n'avait jamais acquis dans l'histoire un plus beau titre de gloire.

Mais le bonheur n'est pas constant. M. Lambercier, qui avait toujours le même plaisir à visiter son noyer, à assister surtout à son arrosement, et qui ne manquait jamais de se réjouir sur l'excellence de la terre qui buvait si vite l'eau qu'on lui donnait, qu'à peine versée elle était absorbée, finit par s'apercevoir que les feuilles de son noyer

jaunissaient, que la tête de son arbre devenait de jour en jour moins altière. Réfléchissant à cela, et portant par hasard ses yeux sur ses élèves au moment où Ambroise se disposait à arroser le noyer, il vit les yeux de ceux-ci, fixés sur une petite bouture verdoyante et vivace, plantée non loin de là; regardant toujours, quel ne fut pas son étonnement de s'apercevoir que l'eau répandue par Ambroise dans un bassin venait soudain remplir un second bassin construit autour de cette petite plante! Soupçonnant une friponnerie, M. Lambercier se baisse, ramasse une pioche, en donne un grand coup sur l'ouvrage tracé par ses élèves, fait voler en éclats deux ou trois des planchettes si bien arrangées dans la terre, et se met à crier à tue-tête : — Un aqueduc, un aqueduc!

Puis, continuant son œuvre de destruction, en un moment, planches, conduit, bassin, saule, tout fut détruit, et à chaque coup de bêche dont le bruit allait résonner au fond du cœur de ces deux pauvres enfants, le maître ne cessait de répéter : — Un aqueduc, un aqueduc! mais il n'adressa pas un mot de reproche à ses deux élèves qui n'auraient jamais osé reparaître devant lui, si le soir, de gros éclats de rire, tels qu'en savait faire M. Lambercier, ne les eussent attirés au pied de la terrasse, où le maître se promenait en compagnie de sa sœur, et que là, ils n'eussent entendu, au milieu de ces gros éclats de rire, raconter l'histoire de l'aqueduc.

— Ainsi, c'était un aqueduc, nous avions fait un aqueduc, dit Rousseau relevant avec orgueil la tête vers son

cousin, et lui trouvant, ainsi qu'à lui, une coudée de plus. A dix ans! faire un aqueduc, bien des hommes n'en sauraient faire autant.

— Prends garde, Rousseau, l'orgueil te perdra, lui dit Bernard, beaucoup moins imaginatif, mais bien plus sensé que son cousin.

Effectivement, mes jeunes lecteurs, la suite de cette histoire vous prouvera que Bernard n'avait pas tout à fait tort, et qu'avec les plus belles dispositions, le plus beau et le plus noble talent, avec des amis sûrs et haut placés, on peut être fort malheureux; la vie de Jean-Jacques Rousseau en est un triste exemple.

Je vous l'ai montré enfant, naïf et bon; je veux maintenant vous le faire connaître plus âgé, et se laissant dominer par cet orgueil qui le rendit si à plaindre sur ses vieux jours.

Rousseau et son cousin quittèrent M. Lambercier quelque temps après l'histoire de l'aqueduc; ils retournèrent à Genève chez le père de Bernard. Jean-Jacques y séjourna trois ans, pendant lesquels on délibérait sur l'état qu'on lui donnerait : on lui en laissait bien le choix; mais l'imagination mobile et aventureuse de l'enfant l'empêchait d'en adopter aucun. Tantôt il voulait se faire horloger; l'instant d'après procureur; un jour, son oncle Bernard ayant lu un très-beau sermon de sa façon, il songea sérieusement à se faire ministre (je crois avoir oublié de vous dire, mes lecteurs, que Rousseau était né protestant); mais, le petit revenu du bien de sa mère, qu'il fallait partager entre son frère et lui, ne suffisant pas pour pousser ses

études vers cet objet, il fallut y renoncer. Enfin, après quelques essais infructueux, Rousseau fut mis en apprentissage chez un graveur nommé Ducommun, où il resta jusqu'à un événement qui décida de sa destinée, et que, pour cette raison, je veux vous raconter en détail.

VIII

DEMI-HEURE TROP TARD.

Jean-Jacques Rousseau avait alors seize ans, et ses seules distractions, hors la lecture des livres qu'il louait chez *la Tribu*, libraire, était d'aller tous les dimanches, après le prêche, jouer avec des camarades de son âge, hors la ville. Genève se fermait tous les soirs à une certaine heure, et il arriva que Jean-Jacques, allant toujours en avant, sans jamais songer au retour, se trouva deux fois empêché de rentrer par la fermeture des portes; il fut, ces deux fois, tancé cruellement par son maître, et se promit bien de ne pas s'exposer une troisième à pareille leçon. Mais cette troisième arriva cependant. Il y avait à Genève un capitaine Minutoli, qui fermait toujours les portes de la ville une demi-heure avant l'heure prescrite. Un de ces jours où Minutoli était de garde, Rousseau était allé se promener dans la campagne avec ses amis; il s'en revenait et n'était plus qu'à une demi-lieue de la ville, lorsqu'il entendit sonner la retraite; il double le pas; bientôt il entend battre la caisse, et se

met à courir à toutes jambes; essouflé, tout en nage, il arrive, le cœur lui bat, il voit de loin les soldats à leur poste, il crie, sa voix étouffée ne parvient pas; il nétait plus qu'à vingt pas du rempart lorsqu'il voit les cornes terribles du pont se dresser devant lui, puis le pont se lever et lui enlever son dernier espoir. A cette vue, Rousseau se livra à tous les transports d'une vive douleur.

— Oh! vous ne savez pas ce que c'est que mon maître! dit-il à ses amis qui riaient de son désespoir. Des reproches, des coups à moi, à moi, Jean-Jacques Rousseau... non... je ne m'y exposerai pas... une troisième fois... c'est assez de deux... La ville s'est fermée devant moi, je n'y rentrerai pas... Adieu Genève, adieu mes amis... demain, au jour, vous rentrerez, vous, vous retournerez chacun chez vos parents qui vous gronderont peut-être... comme gronde un père, une mère, des lèvres... jamais du cœur ni des yeux... moi, ma mère est morte, mon père est parti... il est loin... Bernard seul me regrettera peut-être... Vous lui direz que je suis parti en songeant à lui.

Plus calme après cette décision, Jean-Jacques passa le reste de la nuit assez tranquille. Le jour venu, tandis que ses camarades prenaient le chemin des portes qui s'ouvraient, Jean-Jacques tourna le dos à la ville, et s'élança ainsi tout seul dans la vie.

Soutenu par cet orgueil qui lui faisait supposer qu'il était propre à tout, libre et maître de lui-même, il croyait n'avoir qu'à se présenter pour que chacun, enchanté de son mérite, l'accueillît, le reçût. Il ne rêvait rien moins

que festins, trésors, amis généreux, aventures romanesques... Il s'en allait donc errant dans les campagnes, s'arrêtant sous les balcons des châteaux, et, troubadour nomade, il chantait, s'étonnant de ne pas voir accourir à sa voix les belles dames et les demoiselles.

A l'époque dont nous parlons, Rousseau avait seize ans; et, sans être précisément un joli garçon, il était fort agréable; de petite taille, mais bien prise et dégagée, il avait le pied petit, la jambe fine, et une charmante physionomie qu'animait toujours un sourire fin et spirituel; ses yeux petits et enfoncés brillaient de tout le feu de son génie futur.

En attendant le brillant avenir réservé à sa jolie voix et à sa jolie figure, Rousseau fatigué, mais non découragé, et projetant de courir le monde en errant de châteaux en châteaux, ne s'éloignait guère de plus d'une portée de fusil des murs de Genève, et il était le soir fort heureux de rencontrer dans de simples et obscures chaumières de bons et braves paysans qui voulaient bien le loger et lui donner à souper pour le seul mérite d'obliger; car la bourse du jeune chercheur d'aventures était plus que modeste. Dans ces courses vagabondes, ayant une fois entendu parler d'un curé nommé de Pontverre, qui était un descendant des gentilshommes de la Cuiller, il fut curieux de voir un de ces ennemis de Genève, ainsi nommés parce qu'ils s'étaient vantés de manger les Génevois à la cuiller... Ce curé demeurait à Coufignon, terre de Savoie, à deux lieues de Genève. Jean-Jacques y alla : le curé le reçut fort bien. Rousseau lui parla de son avenir et de son dénûment mo-

mentané; le curé l'engagea à aller à Annecy chez une madame de Warens, qui pourrait lui être utile. Cette dame recommanda le jeune homme à une autre personne; de recommandations en recommandations, de voyages en voyages, Rousseau arriva à Turin, sans argent, sans linge, et cependant sans aucune inquiétude. « Mon mérite seul aura tout l'honneur de la fortune que je vais faire, » se disait modestement le petit orgueilleux. Mais l'orgueil ne fait pas vivre, et Rousseau allait l'apprendre à ses dépens, lorsqu'un jour l'hôtesse chez laquelle il logeait et à laquelle il devait quelque argent lui dit qu'elle avait trouvé une dame de condition qui désirait le voir; aussitôt la petite tête de Rousseau travaille : « Voici mon aventure, » dit-il. Et tout plein de cette fumée, il se rendit chez cette dame.

La comtesse de Vercelis, veuve, sans enfants, était une femme d'un âge mûr, d'une figure fort noble, d'un esprit orné; elle aimait et connaissait la littérature française ; elle reçut Rousseau assez froidement, et, après l'avoir fait causer un peu de temps, elle l'admit à son service en qualité de... laquais !

Quelle chute pour un esprit comme celui de Rousseau ! Mais, quand on meurt de faim et qu'on a quitté sa famille et sa patrie par un coup de tête, il faut subir les conséquences de sa folie. Ce n'est que dans les contes de fées, mes enfants, que ces choses-là réussissent; dans la vie réelle, où tout est positif, un jeune homme seul, sans protection, aidé de son génie seulement, finit bien par parvenir; mais à la longue, et souvent après de rudes et cruelles épreuves.

Après avoir été quelque temps laquais dans une autre maison, Rousseau, qui sentait intérieurement qu'il n'était pas né pour servir les autres, se mit à donner quelques leçons de musique. Puis, entendant toujours parler de Paris, il vint habiter cette ville. Il eut le bonheur de se lier avec quelques hommes célèbres de l'époque : Marivaux, l'abbé de Mably, Fontenelle et Diderot. Présenté chez madame Dupin, la fille du fameux Samuel Bernard, Jean-Jacques y rencontra Buffon et Voltaire. Mais, malgré tous ces protecteurs, l'inconstant Génevois serait mort de faim s'il n'eût trouvé une place de commis à neuf cents francs chez M. Dupin. Ce fut à cette époque que quelques idées de littérature s'éveillèrent en lui, et qu'il forma le projet de publier avec Diderot un journal intitulé le *Persifleur;* ce journal n'eut qu'un numéro. Ses amis lui confièrent des articles de musique dans l'*Encyclopédie;* il les fit vite et mal, ainsi qu'il l'avoue lui-même. A cette époque, Diderot, ayant fait paraître sa *Lettre sur les Aveugles*, fut emprisonné au donjon de Vincennes, et, dès que le philosophe prisonnier eut la permission de recevoir des visites, Rousseau se hâta d'en profiter. Il avait pris pour abréger l'ennui du chemin un numéro du *Mercure de France* et le lisait en marchant.

Une question proposée par l'Académie de Dijon le frappa : *Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à purifier les mœurs?* En arrivant à Vincennes, il avait déjà écrit au crayon sa *Prosopopée de Fabricius*. Ce morceau lui obtint le prix. Alors il ne pensa plus qu'à écrire; mais,

n'étant pas connu, n'ayant pas de libraire, et ayant besoin de vivre, le jour il écrivait, la nuit il copiait de la musique. A force de copier, Rousseau comprit la composition. L'envie lui prit de faire un opéra; le *Devin du village* fut composé; paroles et musique, tout était de lui; il le porta à un de ses amis nommé Duclos; celui-ci, aidé de quelques hommes puissants, fit admettre au répertoire de la cour, alors à Fontainebleau, le *Devin du village*. On le mit en répétition; le jour de la première représentation, la salle était comble, le roi y était avec tout ce que la cour avait de plus brillant; le succès fut tel, que le premier gentilhomme de la chambre fit prévenir l'auteur que le roi voulait qu'il lui fût présenté.

Tout gonflé de cette faveur, Rousseau se regarde : il s'aperçoit qu'il est plus que simplement vêtu; il pense que le roi lui parlera, qu'il faudra lui répondre, lui adresser des remercîments ; aussitôt sa tête se monte, sa timidité reprend le dessus; il s'effraye et du costume dans lequel il va paraître devant la cour, et des paroles qu'il faudra dire; et le voilà qui, au lieu de suivre le corridor qui doit le conduire sur le passage de Louis XV, s'échappe par un escalier dérobé, s'élance sur le grand chemin et reprend la route de Paris.

Quelque temps après, en 1753, l'Académie de Dijon fit proposer pour prix de cette année : *L'origine de l'inégalité parmi les hommes*. Cette académie avait trop de droits au souvenir de Rousseau, pour qu'il ne s'occupât pas de traiter cette question, qui, du reste, offrait au Génevois l'occasion précieuse d'exposer ses principes favoris. Trop longtemps

placé dans une position secondaire et fausse, Rousseau en avait acquis un caractère de sauvage misanthropie, que la mauvaise humeur causée par la mauvaise santé rendait de jour en jour plus irritable. Madame d'Épinay, l'amie la plus sincère qu'il eût jamais eue, lui ayant entendu vanter les charmes de la solitude, lui fit construire dans la vallée de Montmorency une petite maison isolée et champêtre, qu'il appela son *ermitage*, et dont le nom est resté à cette habitation. Rousseau s'y installa le 9 avril 1756; ce fut là qu'il composa quelques-uns de ses principaux ouvrages.

Mais son caractère inquiet et son humeur fâcheuse l'empêchèrent de jouir de la tranquillité qu'offrait cette charmante retraite; chagrin jusqu'à voir des ennemis partout, il ne pensait jamais qu'à les fuir. C'est ainsi qu'il parcourut successivement la France et la Suisse, et qu'enfin il revint à Paris.

Ce fut en 1778 que M. de Girardin lui offrit d'aller s'installer dans sa délicieuse habitation à Ermenonville. Jean-Jacques y trouva enfin un repos de courte durée, il est vrai. Accompagné du fils aîné de son hôte, qui n'avait alors que dix ans; il entreprit de faire l'*herbier* complet du parc.

Arrivé dans cette retraite le 20 mai, le 3 juillet suivant, il expira presque subitement sans prononcer une seule parole!

Son tombeau est à Ermenonville; le désir de visiter la dernière demeure de cet homme célèbre et malheureux y attire tous les jours un grand nombre de voyageurs.

JACQUES COOK



Voler . . . . moi, Jacques Cook, voler ! Oh ! Madame, comment avez vous pu le croire ?

LE CAPITAINE COOK

OU

LE SCHELLING MARQUÉ

I

— Vingt et un, vingt-deux, vingt-trois... C'est singulier! le compte ne s'y trouve pas encore ; recommençons.

Et, sans s'émouvoir le moins du monde, Robert Kennedi se remit à compter son argent.

Robert Kennedi était un riche marchand mercier de la petite ville de Staith, près de Newcastle. A peu près âgé de cinquante ans, et ayant vieilli toujours assis dans le comptoir de sa boutique, Kennedi était pourvu d'un embonpoint excessif, mais inégalement réparti : il avait le haut du corps si épais et le bas si grêle, que ses petites jambes, en partie dissimulées par son abdomen, donnaient à son individu l'apparence de ces joujoux appelés *poussah*, qui n'ont qu'un ven-

tre surmonté d'une tête et qui, posés à terre, ne peuvent ni garder ni perdre leur équilibre. Quant à son visage, c'était bien la plus drôle de figure que vous puissiez voir : le front pointu et couronné d'une petite houppe de cheveux gris, les yeux en dehors et ronds comme ceux d'un bœuf, le nez finissant par une loupe monstrueuse qui cachait une partie de la bouche, puis le menton extraordinairement allongé, comme tous les mentons anglais. Toutefois, sur ce visage grotesque se lisait un air de si honnête candeur, de si touchante bonhomie, que cet air désarmait la moquerie la plus maligne et donnait envie de plaindre plutôt que de critiquer le pauvre marchand mercier. Ensuite il était gai, et la gaieté, comme on sait, désarme, attire la bienveillance : Kennedi riait si plaisamment de lui-même, qu'il ôtait aux autres l'envie d'en rire. Du reste, simple comme un enfant, étourdi comme un écolier, confiant jusqu'à être dupe, il n'y avait dans toute la ville de Staith qu'une seule personne qui eût le courage de le contrarier ou de lui reprocher ses défauts moraux et physiques : c'était sa femme.

Et cependant mistriss Kennedi n'était pas méchante, mais maladive, et la maladie aigrit le caractère. Grande, sèche, blonde, obligée depuis son mariage de veiller sans cesse aux intérêts de son commerce ou de réparer les bévues que la faiblesse de son mari occasionnait constamment, cette dame avait acquis une aigreur de ton, une roideur de manière, une voix de fausset qui la rendaient en tout l'opposé de son mari. Aucun enfant n'était venu

occuper et adoucir le caractère irritable de mistriss Kennedi. Quelquefois elle s'en réjouissait en disant : « Ce serait un tourment de plus sans doute ; » mais souvent aussi elle regrettait que le ciel n'eût pas béni son union ; elle répétait en soupirant : « Ah ! si du moins j'avais eu une fille ! cette chère enfant me seconderait ; ou un fils, il aiderait son père !... Fille ou fils, n'importe, comme je l'aurais aimé ! » Puis, cachant sous un air brusque cette plaie qui lui saignait au cœur, elle s'efforçait de s'en distraire soit en querellant sa servante ou sa demoiselle de boutique, soit en cherchant noise à son mari, ou bien en essayant de trouver en faute un garçon de magasin pris depuis peu à son service.

Or le jour où Robert Kennedi, assis devant son comptoir, comptait pour la trentième fois au moins son argent éparpillé en monnaie de toute espèce dans le tiroir de son bureau, c'était un dimanche du mois de juin 1741 :

— Vingt et un, vingt-deux, vingt-trois, — répétait-il, lorsque la voix criarde de sa femme, passant à travers le *judas* qui du premier étage permettait d'apercevoir ce qui se passait au-dessous, l'interpella en ces termes :

— Robert !... eh bien ! Robert... que faites-vous donc depuis deux heures à la boutique ?...

— Quand j'y serais depuis trois ! ma bonne amie, répondit le marchand sans cesser de compter ; il faut bien que je régularise ma caisse... Vingt-cinq... vingt-six...

— Vingt-sept, vingt-huit ! cria la femme sur son ton le plus élevé ; vous l'achèverez plus tard... Il est bientôt

midi, il faut aller à l'office... Quittez votre argent et venez vous habiller...

— Mais... ma toute bonne Bella, reprit le marchand d'une voix piteuse, c'est qu'il me manque de l'argent.

La mercière ne fit qu'un saut de sa chambre à la boutique ; son châle, à moitié attaché, traînait accroché par une épingle à une de ses épaules, comme un manteau romain qu'on aurait oublié de draper.

— Il vous manque de l'argent, Robert ? voyons ça, dit-elle tout émue et forçant, d'un geste impératif, son mari de lui céder sa place, voyons ça !...

— Prenez donc garde, mignonne, prenez donc garde ; vous avez pensé m'écraser entre le comptoir et le mur ; vous avez la main leste, Bella.

— C'est que votre air tranquille me met hors de moi, reprit mistriss Kennedi. Il y a deux heures que vous êtes à votre caisse, donc il y a deux heures que vous savez qu'il vous manque de l'argent, et depuis ce temps vous auriez dû mettre déjà toute la maison en révolution.

— Et qui veux-tu que je mette en révolution, mon ange ? la cuisinière est au marché, Charlotte chez sa tante et Jacques Cook en commission. Il n'y a que nous deux au logis ; moi, je ne m'y mets jamais en révolution... je hais les révolutions ; et toi... ce n'est pas pour toi que je dis ça, mais toi, ma douce compagne, on n'a pas besoin de t'y mettre...

— C'est-à-dire, répliqua avec volubilité la douce compagne, que j'y suis toujours ?... Achevez, monsieur, achevez, ne vous gênez pas... Pourquoi ne pas dire tout de suite que

je suis un démon, un diable incarné, une mégère, que je ne vaux rien, que je ne suis bonne à rien, que je ne m'occupe de rien?... Non, c'est Jenny, votre cuisinière, n'est-ce pas, qui est un trésor? ou votre demoiselle de boutique? la fine mouche qui ne parle guère, mais qui n'en pense pas moins; ou peut-être voulez-vous me citer votre garçon miraculeux, le petit Cook? Ah! c'est celui-là qui est un bon sujet: il ne fera jamais rien, c'est moi qui le prédis...

— Doux... doux... doux... voyons ne t'émeus pas... Nous savons tous ici que c'est toi qui fais tout, que sans toi tout irait mal, et que si tu ne passais pas cent fois par jour à la cuisine, le bœuf serait brûlé et le plum-pudding manqué...

Ici mistriss Kennedi regarda son mari d'un œil qui semblait dire: « Vous moquez-vous de moi? » Mais la bonhomie empreinte sur le visage de son mari et dans le son de sa voix démentait si bien cette supposition, que la brave femme baissa les yeux sur le tiroir, et, remplissant ses mains d'argent, elle dit seulement:

— Combien doit-il y avoir en caisse?

— Vingt-cinq livres sterling et quelques schellings... je crois...

— Vous n'êtes donc pas sûr de votre compte?

— Pas précisément, mon adorable.

— Voulez-vous bien laisser de côté vos adjectifs, Robert, et me répondre catégoriquement... vous me faites bouillir le sang.

— Du reste, qu'importe? Arabella, il n'y a pas de voleur

dans la maison ; si donc je ne trouve pas mon compte, c'est que j'aurai mal calculé.

— Et comment savez-vous qu'il n'y a pas de voleur dans la maison? répliqua mistriss Kennedi, regardant fixement son mari.

— C'est vrai, dit Robert en réfléchissant ; pourtant, comment prendrait-on de l'argent dans ce tiroir?

— Le beau miracle ! la clef y reste continuellement, dit la mercière.

— Oui, mais la boutique ne reste jamais seule; il y a toujours ou vous, ou moi, ou Jenny, ou Charlotte, ou le petit Jacques Cook.

— Eh bien ! après ?

— Quoi ! ma chère, vous voudriez !... s'écria le mercier avec indignation, vous supposeriez que Jenny, ou Charlotte, ou Jacques... Non... non .., mistriss Kennedi, vous injuriez ces pauvres petites, ce pauvre enfant... Il faudrait que je le visse pour le croire, mistriss Kennedi...

— Taisez-vous donc ; vous vous vantez, mon cher : vous le verriez que vous ne le croiriez pas... Vous êtes fait d'une pâte exceptionnelle... allez...

— Écoutez donc, ma femme, pour accuser quelqu'un d'un vol, cependant...

Et le brave marchand en était presque pâle.

— Et qui vous dit que j'accuse, monsieur Kennedi?... Du reste, vous savez le proverbe : qui perd pèche...

— Mais encore, qui accusez-vous, Arabella ?

— Personne, et tout le monde, répondit Arabella. Tenez, Jacques fait le comptoir ; la plupart du temps c'est lui qui reçoit et qui paye... que voulez-vous !... je ne puis empêcher ma tête de trotter.

— Soupçonnez-moi plutôt, ma bonne amie, reprit le mercier d'un air suppliant... Mon pauvre Jacques !... mais savez-vous quelle est sa famille, mistriss Kennedi ?

Et pendant que mistriss Kennedi, peu occupée des paroles de son mari, comptait son argent et réfléchissait au moyen de découvrir le voleur, celui-ci poursuivait avec la chaleur de son âme candide :

— Jacques Cook est le fils de Thomas Cook, de Marton, village du comté d'York. Il servait dans une ferme de ce village, pauvre, mais honnête, entendez-vous ? chargé de neuf enfants, et sans aucun moyen de leur donner la moindre éducation, lorsque sir Thomas Skottow (que vous connaissez, mistriss Kennedi, qui nous fait toujours l'honneur de venir choisir ses gants de daim dans notre magasin), sir Thomas Skottow, entendant vanter la probité du père Cook, lui confia la direction des travaux d'une de ses fermes (car Sa Seigneurie est un riche propriétaire, Arabella), de sa ferme de Airy-Holme. Jacques n'avait alors que huit ans ; mais il était si joli, si spirituel, si gracieux que Sa Seigneurie le prit en affection ; il lui fit apprendre à lire et à écrire dans l'école d'Aiton ; puis, quand Jacques sut lire et écrire, il me l'a amené pour qu'il apprît un état ; il me l'a recommandé dans les termes les plus pressants, et vous voudriez l'accuser de vol !... Oh ! par pitié, Arabella, n'en

faites rien ; le fils d'un honnête homme ne peut être un voleur.

— Un moment, Robert, un moment ; moi, je veux savoir si je suis volée et qui me vole… Et, j'y pense… j'ai un bon moyen pour cela…

— Un bon moyen ! s'écria le marchand tout troublé, oh ! ma bonne amie, je t'en supplie, ne l'emploie pas.

— Êtes-vous singulier ! Robert, et pourquoi ? s'il vous plaît.

— Parce que… parce que… dit Robert honteux, parce que si nous découvrions le voleur… oh ! mon Dieu, mon Dieu, quel embarras ce serait ! Ma bonne amie, je t'en prie…

— En vérité, mon cher, vous êtes fou ; mais écoutez donc mon moyen.

— Pour quelques misérables schellings, faire de la peine à…

— De la peine à un voleur ! En vérité, Robert, je crois que si on vous assassinait, vous ne voudriez pas qu'on fît de chagrin à votre assassin.

—Dame… écoutez, Arabella, dans les causes criminelles, j'ai toujours plaint beaucoup l'homme obligé d'aller déposer contre son semblable.

— Il faut que le crime soit puni, dit mistriss Kennedi avec fermeté, et mon voleur le sera, s'il me vole. Tenez, vous voyez bien ce beau schelling tout neuf, Robert ?…

— Oui ; après, ma bonne amie ?

— Faites-moi passer un poinçon.

— Tenez… qu'en voulez-vous faire ?

— Marquer ce schelling... là... une croix; elle n'est pas très-visible; mais tant mieux, le voleur y sera d'autant plus attrapé. Voilà le compte de l'argent en caisse; je vais l'écrire ici sur mon agenda : vingt-cinq livres sterling et douze schellings. Maintenant allons à l'office, ajouta-t-elle en refermant le tiroir; allons, venez donc.

— Mon Dieu! fit le pauvre mercier en s'éloignant, fais que le voleur ne prenne pas le schelling marqué, je t'en supplie!

Et il suivit sa femme tout pensif.

En dépassant la porte du magasin, Robert Kennedi fit un signe d'amitié à un jeune enfant de treize ans qui traversait la rue.

— Jack, Jack, lui cria mistriss Kennedi, d'où venez-vous, et où allez-vous?

— Je viens de chez mistriss Pearce, lui rapporter ses gants qu'elle avait oubliés hier dans l'arrière-boutique en prenant le thé, et maintenant, si vous le permettez, j'irai un peu me promener.

— Précisément je ne le permets pas, répondit la maîtresse, il n'y a personne au logis, il faut que quelqu'un garde le magasin.

— Mais en fermant soigneusement la porte, ma bonne, se hâta de dire le bon mercier, Jack pourrait aller entendre l'office; le magasin n'a pas besoin de lui aujourd'hui. Un enfant, vois-tu, ma bonne amie, ça a besoin d'air. . de mouvement.

— Je ne veux pas que le logis reste seul, répliqua sèche-

ment la mercière, et Jack peut se donner de l'air et du mouvement tout à son aise.

Cette phrase ferma la bouche au maître et à l'apprenti. L'un offrit le bras à sa femme, l'autre regagna tristement la maison.

— Je ne veux pas que le logis reste seul! répéta Jacques Cook en refermant sur lui la porte de la rue; de quoi a-t-elle donc peur, mistriss Kennedi? que le logis s'ennuie?... Hélas! c'est bien plutôt moi qui m'ennuie... passer ma vie à vendre du fil, des aiguilles, auner du ruban, de la gaze... Allons, chut! Jacques, tais-toi; tu n'es qu'un vaniteux, qu'un ambitieux, comme t'a dit hier encore M. le ministre... Moi... le fils d'un pauvre paysan... qui devrais me trouver trop heureux de savoir lire et écrire... Ah! oui, c'est vrai que je suis heureux de savoir lire... la lecture, ça me console de ma misère bien souvent. Mon cher protecteur, sir Thomas Skottow, soyez béni mille fois pour vos bontés envers le pauvre petit paysan.

Un peu ranimé par le sentiment de sa reconnaissance, le jeune Cook jeta un regard dans le magasin.

— Quel désordre! dit-il en voyant plusieurs cartons ouverts; voyons, rangeons cela.

Entonnant une chanson anglaise, Jacques Cook se mit en devoir de tout remettre en ordre. En allant et venant du comptoir à la montre où étaient étalées les marchandises, Jacques passa une fois entre le bureau de la dame du comptoir et son fauteuil encaissé dans une niche; comme il revenait sur ses pas, un peu vite peut-être, le bouton de son

gilet s'accrocha à l'anneau du tiroir; l'anneau, tiré vivement, ouvrit le tiroir, qui sans doute n'était pas fermé ou mal fermé, et l'argent rendit un son métallique qui arrêta net Jacques dans sa marche..

— Tiens! se dit-il tout étonné, mistriss Kennedi a oublié de fermer son tiroir.

Disant ces mots, il s'approcha pour le pousser.

— Que d'argent! dit-il en le considérant tristement, jamais mon père n'en a possédé autant.

Et il s'apprêtait à pousser le tiroir lorsque le schelling neuf et marqué, qui brillait entre tous les autres, frappa ses regards.

— C'est joli, l'argent neuf! dit-il en le prenant et l'admirant, c'est propre, c'est brillant. Mais, j'y pense, le schelling que j'ai mis de côté pour ma sœur, est vieux, noir; si je le changeais contre celui-ci?... Il n'y a pas de mal, l'un vaut l'autre; seulement celui-ci est plus joli, il causera plus de joie à Betty.

Aussitôt, et sans prévoir le moins du monde les chagrins que cet échange devait lui causer, le pauvre enfant jeta dans le tiroir son vieux schelling, mit le neuf dans sa poche et se remit gaiement à l'ouvrage.

II

Au sortir de l'office, mistriss Kennedi et son mari avaient tous deux été retenus à dîner chez la femme du ministre

protestant; ils avaient donc passé la journée au presbytère, et ne rentrèrent chez eux que tard. Mais le lendemain, aussitôt qu'elle fut levée, mistriss Kennedi courut à son tiroir : à peine l'eut-elle ouvert, à peine eut-elle jeté un regard dans l'intérieur que, ne voyant pas son schelling marqué, elle s'écria :

— Je suis volée!

Cette exclamation, fortement articulée, amena auprès d'elle la cuisinière qui balayait le devant de la porte, la demoiselle de boutique qui ornait la montre, et M. Kennedi qui fumait dans l'arrière-boutique.

— Volée! cria la cuisinière en relevant la tête avec insolence!

— Volée! dit la demoiselle de boutique en rougissant; car souvent on rougit du mal qu'on n'a pas fait, mais dont on redoute le soupçon.

— Volée! répéta Robert Kennedi dans la plus grande consternation.

— Oui, volée, répéta miss Kennedi en brouillant son argent et examinant le tiroir dans tous ses recoins, volée, le schelling marqué a disparu.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit le marchand anéanti, si au moins il en avait pris un autre.

— Mistriss, dit la cuisinière s'avançant dans une attitude menaçante, j'espère que vous ne soupçonnez personne de votre maison.

— Non, non, ma fille, se hâta de dire Kennedi, rassure-toi; on est bien sûr que ce n'est pas toi.

Charlotte ne disait rien ; mais son regard se leva craintif sur sa maîtresse, puis sur son maître.

— Rassure-toi aussi, mon enfant, reprit Kennedi, comprenant cette muette interpellation, ce n'est pas toi non plus.

— N'importe, ça ne se passera pas comme ça, dit la cuisinière, grande et forte Écossaise ; madame a dit : « Je suis volée ; » je veux qu'on me fouille... Voyez mes poches, ajouta-t-elle en les retournant et en posant successivement sur le comptoir un vieux mouchoir, une paire de ciseaux et quelque menue monnaie de cuivre. Puis, voilà ma clef, qu'on aille visiter ma chambre pendant que je reste ici.

A son imitation, mais toujours rouge et les yeux baissés, miss Charlotte retourna ses poches, et posa aussi sur le comptoir la clef de sa chambre.

Le mercier s'agitait de l'air le plus peiné du monde.

— Eh ! mon Dieu ! Jenny, disait-il, on ne vous soupçonne pas ; eh ! mon Dieu, miss Charlotte, on n'a aucune mauvaise pensée sur votre compte ; remettez tout dans vos poches et reprenez la clef de votre chambre... Ma femme ne sait ce qu'elle dit en criant qu'elle est volée ; je suis sûr que non, moi !

— En voici bien d'une autre ! s'écria mistriss Kennedi, pourpre de colère ; et mon schelling marqué, qui l'a pris ? Il ne s'en est pas allé tout seul, peut-être ? En honneur, vous me feriez devenir folle !... A propos, où est Jacques ? ajouta-t-elle en se redressant.

— Il est sorti de grand matin, dit la cuisinière ; il est

allé à Newcastle, porter à la femme de ce riche marchand de charbon de terre, dont je ne peux jamais me rappeler le nom, la marchandise qu'elle a achetée ici, samedi soir; mais si madame veut visiter sa chambre, elle le peut; il n'ôte jamais la clef, le pauvre garçon! et je réponds de son innocence comme de la nôtre.

— Et moi aussi, dit tout bas miss Charlotte, qui n'avait pas osé prendre la parole pour elle, et qui n'hésitait pas à la prendre pour un tiers.

— Et moi aussi, répéta Robert Kennedi en levant la main comme s'il eût été devant le magistrat.

— Et moi aussi, et moi aussi! cria mistriss Kennedi, en se dirigeant vers l'arrière-boutique; moi je ne réponds que de ce que je vois... Montons, mesdemoiselles.

— Ma bonne amie!...

— Marchons! reprit Arabella, s'avançant vers l'arrière-boutique. Qu'on ferme la porte du magasin et que tout le monde me suive!

Aussitôt dit, aussitôt fait, et le cortége se mit en route, mistriss Kennedi en tête, et le pauvre mercier fermant la marche, et suivant la tête basse, comme un coupable qu'on va prendre en flagrant délit.

— Par quelle chambre madame veut-elle commencer? demanda la cuisinière.

— Par la première venue, par celle-ci, dit sa maîtresse posant la main sur une clef qui tenait à la porte d'une chambre.

C'était celle de Jacques Cook.

Au cri que mistriss Kennedi poussa en y entrant, tout le monde se précipita dans la chambre.

Sans parler, mistriss Kennedi, pâle et agitée, tenait la main étendue vers une petite table de bois blanc.

Un schelling tout neuf brillait sur la petite table de bois blanc en compagnie de quelques menues monnaies de cuivre.

Le silence de la consternation régnait sur tous les visages. Robert Kennedi le rompit le premier.

— Ce n'est peut-être pas le même, dit-il.

Pour toute réponse, la femme prit le schelling et lui montra la marque qu'elle avait faite la veille avec le poinçon.

— Quelle horreur! dit la cuisinière, et qui aurait dit ça? Un enfant si doux, si aimable qu'on lui aurait donné le bon Dieu sans confession, comme on dit. Non, fiez-vous donc aux visages, d'après ça!

— Pauvre Jacques! murmura miss Charlotte en essuyant une larme.

— Son compte est bon maintenant, dit mistriss Kennedi remettant le schelling à sa place; c'est moi qui me charge de démasquer le petit hypocrite... Allons, descendons, et surtout que personne ne l'avertisse, ou autrement je pourrai bien supposer qu'il n'a pas fait le coup tout seul!

— Oh! la méchante femme! ne put s'empêcher de dire Robert Kennedi. Comme si elle n'avait pas assez d'avoir trouvé un voleur! Mon Dieu! mon Dieu! comment tout cela finira-t-il?

Et le cortége redescendit à la boutique dans le même ordre où il était monté; seulement M. Kennedi s'attarda un peu dans l'escalier, et chacun put remarquer que, lorsqu'il reparut dans le magasin, son visage avait visiblement perdu l'air de douleur qui, un moment avant, contractait si péniblement ses traits.

III

A peine chacun eut-il repris sa place, mistriss Kennedi dans son fauteuil encaissé, miss Charlotte au comptoir en face, Jenny époussetant et M. Kennedi se promenant en long et en large dans le magasin, que la voix joyeuse de Jacques Cook se fit entendre; il chantait une chanson de marin, que lui avait apprise le batelier d'un bateau de Newcastle avec lequel il avait lié connaissance en allant dans cette ville remplir ses commissions.

Mais sa gaieté et sa chanson s'arrêtèrent devant les visages courroucés et tristes qu'il aperçut en entrant.

— Ah! vous voilà, petit voleur! lui dit de plein abord la maîtresse du logis.

Un pourpre vif colora jusqu'aux oreilles le visage de l'enfant; stupéfait, il regarda sa maîtresse.

— Nie, nie, lui dit le mercier, passant derrière l'enfant aussi rapidement que sa grosse corpulence le lui permettait.

Aussi étonné de cette parole que de l'apostrophe de la mercière, Jacques cessa de regarder mistriss Kennedi, pour lever les yeux sur son mari.

— Oui, petit effronté! cria la mercière à qui la colère ôtait toute réflexion; serpent que j'ai nourri dans mon sein et qui profite de ma bonté, de ma confiance pour sucer mon sang, c'est-à-dire me voler!

— Vous voler, moi! dit l'enfant, dont les traits se couvrirent d'une pâleur subite.

— Bien! nie, nie, dit encore le mercier, faisant toujours le manége de passer et repasser derrière Jacques en lui soufflant le mot à l'oreille.

— Oui, criait la marchande dont la voix couvrait toutes les voix, tu mériterais qu'on envoyât chercher le constable, qu'on te fît mettre en prison, qu'on te fît pendre comme tu le mérites, petit scélérat, qui me voles mon bien?

— Moi! moi!... dit encore le pauvre enfant, pâle, respirant à peine, et tellement anéanti par cette accusation soudaine, qu'elle lui ôtait même toute présence d'esprit pour se disculper.

— Mais, ajoutait-elle, je suis bonne et ne veux pas la mort du pécheur; fais ton sac et décampe; va te faire pendre ailleurs!

— Mon Dieu! mon Dieu! dit Jacques en passant la main devant ses yeux, de l'air de quelqu'un qui n'est pas bien éveillé; mon Dieu! mistriss; mais est-ce à moi que vous parlez?... est-ce moi que vous appelez voleur?...

— Et qui donc, petit hypocrite? répondit Arabella; qui

donc autre que toi m'a dérobé mon argent, mon schelling tout neuf, que j'avais marqué, que j'ai trouvé là-haut sur la table et que j'y ai laissé pour te confondre?

— Hum! hum! fit M. Kennedi passant son doigt dans la poche de son gilet, nie donc, petit imbécile, nie donc...

— Heim! dit la femme se levant toute droite; est-ce que vous croyez que je suis sourde, monsieur Kennedi, ou aveugle, ou tombée en enfance? D'où vient que vous conseillez à cet enfant de nier, lorsque je n'ai besoin que de faire un pas pour lui prouver son vol.

— Mistriss Kennedi, cria Jacques, les yeux étincelants d'indignation, il n'y a jamais eu de voleur dans ma famille, savez-vous?

— C'est ce que ton père ne pourra pas dire aujourd'hui, mauvais sujet! nieras-tu m'avoir volé hier un beau schelling tout neuf?

— Quoi? le shelling qui était dans le tiroir? dit vivement Jacques.

— Ah! tu en conviens donc! reprit vivement Arabella...

— Nie donc, petit imbécile, je l'ai dans ma poche, lui dit presque haut le pauvre mercier, impatienté de voir ses signes perdus.

— Ah! vous l'avez pris! répondit la mercière; je vous reconnais bien là; vous n'en faites jamais d'autres, et les voleurs auront beau jeu si jamais vous êtes magistrat.

— Écoute, ma bonne amie, dit le marchand posant le schelling sur le bureau, je ne veux faire de la peine à personne, moi; ce qui n'empêche pas, Jacques, que vous

n'ayez commis là une bien méchante et vilaine action : prendre le bien d'autrui est un crime. Si tu avais envie ou besoin d'un schelling, pourquoi ne pas me le demander ? Je te l'aurais donné de bon cœur; mais prendre, mais voler !... oh ! Jacques !

— Monsieur mon maître, dit Jacques fondant en larmes, je l'ai pris, mais je ne l'ai pas volé.

— Ah ! vraiment... prendre n'est pas voler, dit ironiquement mistriss Kennedi.

— Non, madame, dit l'enfant tremblant de tous ses membres et la parole entrecoupée par ses sanglots, non, madame, j'en ai mis un autre à la place; comptez votre argent... le compte doit y être... voler... moi, Jacques Cook, voler !... Oh ! madame, comment avez-vous pu le croire ?

— Je le savais bien, moi, je le savais bien ! s'écria Robert, s'élançant sur le bureau pendant que, tout interdite, mistriss Kennedi avait ouvert son tiroir et comptait son argent, je le savais bien que cet enfant n'était pas coupable... Eh bien ! femme, le compte y est-il ?

— Oui, dit la femme consternée.

La joie revint sur tous les visages, excepté sur celui de Jacques; ses larmes coulaient en abondance.

— Voler !... répétait-il suffoqué... on m'a pris pour un voleur !... Faites-moi mon compte, madame, que je m'en aille, reprit-il en relevant sa tête avec fierté; je ne resterai pas une heure de plus ici.

— Voyons, Jacques, dit mistriss Kennedi, allant à l'enfant pendant que son mari essuyait du revers de sa main

une grosse larme qui coulait le long de sa joue, calme-toi, je suis, en vérité, très-peinée de ce qui s'est passé... Je t'en demande pardon, Jacques; calme-toi... je m'amende. Que te faut-il de plus?

— Il n'y a ni excuse ni pardon, madame, qui puisse faire que vous ne m'ayez soupçonné; faites-moi mon compte, vous dis-je, que je vous quitte sur l'heure!

— Eh quoi! Jacques, dit à son tour le pauvre mercier tout attendri, tu ne veux pas entendre raison? tu ne veux pas comprendre?...

— Ainsi donc, continua Jacques sans écouter son maître, si, par hasard, madame avait mal compté, ou que moi, hier, en faisant ouvrir le tiroir avec le bouton de mon gilet, j'eusse fait tomber un schelling à terre, que ce schelling se fût enfoui dans quelques fentes de planches et qu'on ne l'eût pas retrouvé, j'aurais passé toute ma vie pour un voleur. Oh! madame...

— Tu m'en vois toute peinée, Jacques, reprit mistriss Kennedi. Maudit schelling, quelle malheureuse idée j'ai eue de le marquer!... Aussi c'est toi, Robert, qui m'as tourné la tête, en me disant depuis longtemps que tu ne trouvais jamais ton compte d'argent.

— Ainsi donc depuis longtemps l'on me soupçonnait, dit Jacques avec la véhémence du désespoir, et je suis resté dans une maison où l'on me soupçonnait, et je riais et je chantais pendant qu'on disait : « C'est peut-être un voleur, cet enfant-là!... » et qu'on se méfiait de moi. Adieu, madame...

Disant ces mots, Jacques passa froidement devant la mercière et disparut dans l'arrière-boutique.

Mistriss Kennedi et son mari se regardaient stupéfaits du caractère que déployait cet enfant, lorsqu'on le vit reparaître un paquet à la main.

— Examinez mon paquet, madame, dit-il en l'ouvrant et en étalant le contenu sur le bureau, il n'est pas gros; voici la culotte et le gilet que j'avais en entrant chez vous; et mon linge, voyez... C'est celui que ma pauvre mère a cousu de ses mains. Ce foulard, c'est vous qui me l'avez donné, je vous le rends... je ne veux rien emporter de vous; celui-ci est de mon maître, je le garde, je le garde, dût-on encore m'accuser de l'avoir volé... Oh! ce mot... ce mot!...

— Tu es un méchant, Jacques, reprit doucement mistriss Kennedi, sans indulgence pour une pauvre vieille femme qui t'a insulté, c'est vrai, mais qui s'en repent.

— Je ne vous en veux pas, mistriss Kennedi. Tout est dit entre nous; je ne vous dois rien, vous ne me devez rien; adieu, mistriss Kennedi; adieu, mon bon et excellent maître, voulez-vous me toucher dans la main, miss Charlotte, et vous aussi miss Jenny? Ah! pardon, monsieur Kennedi, j'oubliais maintenant que je sais qu'on peut prendre un pauvre enfant pour un voleur, je vous prie de me faire un certificat de probité et de fidélité.

Tout en soupirant, M. Kennedi s'assit à son bureau et ouvrit un tiroir placé directement sous le tiroir à l'argent; il voulait prendre une feuille de papier, et dans son trouble, il la prenait, la reposait, en choisissait une autre, la repo-

sait encore et fourrageait ainsi tout ce qui se trouvait dans le tiroir; enfin, il en prit une, et quel fut son étonnement en voyant un schelling tomber de ce papier.

— C'est singulier, dit-il; je n'ai pas l'habitude de mettre de l'argent dans ce tiroir.

Puis il voulut ramasser cette pièce, mais elle s'était faufilée entre les papiers et, en la cherchant, il posa la main sur plusieurs.

— Arabella, dit-il à sa femme, est-ce toi qui as mis cet argent là?

— Quelle idée, dit Arabella;... c'est bien plutôt toi, tu es si étourdi.

— Il y a plus d'un mois que je n'ai ouvert ce tiroir, ma bonne amie!

—Quel trait de lumière! s'écria mistriss Kennedi, courant palpitante auprès de son mari; je parie que le tiroir à l'argent a quelques planches mal jointes par où l'argent passe et file dans celui qui est dessous.

— C'est vrai, dit le mari avec joie... Oh! quel bonheur, mon pauvre Jacques,... ajouta-t-il, ça me fait plus de plaisir qu'à toi.

— Moi, ça m'est bien égal, répondit Jacques avec une insouciance affectée.

Et, prenant des mains de son maître le certificat qu'il lui donnait, il salua et sortit froidement du magasin; mais à peine eut-il fait quelques pas hors de la ville, que son impassibilité l'abandonna; il s'assit sur une pierre et fondit en larmes.

— Où aller?... dit-il, en tournant ses regards désolés vers la grande route de Newcastle.

IV

Comme Jacques Cook était encore assis, les yeux toujours fixés sur la grande route, sans se décider à se lever, le pauvre enfant ne savait de quel côté tourner ses pas, lorsqu'un vieux curé, desservant une petite cure, vint à passer.

Voyant un enfant si jeune et dont la physionomie paraissait si triste, le curé s'approcha de lui.

— Puis-je vous être utile, mon enfant? lui dit-il. Ignorez-vous votre chemin, ou vous reposez-vous seulement de la fatigue d'une route trop longue pour vos forces?

— Non, monsieur le curé, répondit l'enfant tristement; mais je sens seulement à présent que ce matin j'ai fait un coup de tête, et je m'en repens.

— Il est peut-être possible de le réparer, lui dit le curé en s'asseyant sur la même pierre.

— Je ne le crois pas, monsieur le curé, et puis je n'en aurais pas le courage.

Et la figure du curé attirait si bien la confiance, que Jacques Cook lui raconta l'aventure du schelling marqué.

— C'est un grand malheur qui m'est arrivé là, monsieur le curé, ajouta Jacques en finissant.

— Qui sait? répliqua le curé, la Providence a des voies si cachées, mon enfant, que bien fou est celui qui juge

l'avenir sur les événements présents. Le ciel vous destine peut-être à devenir autre chose qu'un mercier, bien qu'aucun état ne soit au-dessous de l'homme. Votre confidence, que je dois à mon habit et à mon caractère, il est vrai, vous a fait de moi un ami; permettez que j'en prenne le titre pour vous conseiller de retourner chez vos parents.

— Ma mère est morte; mon père a huit enfants à sa charge, monsieur le curé; je ne puis aller lui en porter un neuvième.

— Que ne vous adressez-vous alors à votre protecteur, à sir Thomas Skottow?

— Comment oser abuser de sa protection, monsieur le curé? il m'avait bien placé; c'est ma faute si je n'y suis pas resté. Maudit schelling!

— Vous avez le caractère fier, mon petit ami, répliqua le curé en souriant; cette disposition est bonne en général; un caractère fier n'engendre pas de bassesse; toutefois il ne faut pas mal placer sa fierté. Ici je pense que vous auriez pu retourner chez ce bon M. Kennedi;... ce n'est pas votre opinion... soit;... je suis vieux, faible, et n'ai pas une assez haute idée de mes conseils pour les imposer... Suivez votre chemin, mon enfant; mettez votre espoir en celui qui peut tout sur la terre; soyez toujours avec Dieu, si vous voulez que Dieu soit avec vous : sa bonté prend soin des plus petits insectes, il ne vous abandonnera pas. Conservez la pureté de votre âme, la noblesse de vos sentiments; allez, mon enfant, faites ce que vous devez et vous deviendrez ensuite ce que vous pourrez... Maintenant, ajouta le curé avec une

bonhomie pleine de simplicité, maintenant que je vous ai parlé en ami, je vais agir en frère... Nous sommes pauvres tous deux, partageons; combien avez-vous ?

— Quatre schellings, répondit vivement Jacques en se hâtant d'en mettre deux dans la main du prêtre; je suis fâché de n'avoir pas plus tôt deviné vos besoins.

— Merci, dit le prêtre en posant les schellings sur la pierre; maintenant à mon tour. Et tirant deux pièces d'or de sa poche, il en offrit une à Jacques. Allons... en frères, ajouta-t-il, voyant que Jacques reculait étonné; ces pièces viennent de m'être données pour un petit service que j'ai rendu à une brave femme, la femme du propriétaire d'une mine de charbons de terre; j'ai sauvé son fils unique qui se noyait... Elle m'en donnera autant tous les trois mois pour mes pauvres; mais prenez donc, mon jeune ami; je n'ai pas fait tant de façons, moi, pour accepter votre argent... Aye... aye... c'est de la mauvaise fierté, mon enfant... Prenez garde.

— C'est vrai, pardonnez-moi, dit Jacques; mais achevez votre bonne œuvre; recommandez-moi à votre brave femme.

— Avec plaisir, dit le curé. Et déchirant une page d'un petit livret qu'il portait sur lui, il écrivit au crayon :

« Mistriss Duncan,

« Faites pour cet enfant que Dieu a mis sur mon chemin ce que vous voudriez qu'on fît pour le vôtre, s'il se trouvait en pareil cas.

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« Henri Peters, *curé de **** »

Puis, après lui avoir indiqué la demeure de sa bienfaitrice à Newcastle, les deux nouveaux amis se séparèrent presque les larmes aux yeux.

Jacques continua sa route, plein du plus doux espoir; il marchait léger, les yeux levés au ciel, comme s'il eût voulu y chercher Dieu pour le remercier de lui avoir fait rencontrer ce bon curé. En arrivant à Newcastle, il se fit indiquer la demeure de mistriss Duncan et s'y rendit.

C'était une grande et belle maison; un peuple d'ouvriers, de matelots, de patrons de barques, encombraient la cour d'entrée.

Un homme debout au milieu de tout ce monde était occupé à répondre à chacun. Jacques devina dans cet homme le chef de la maison; il se glissa dans un coin, attendant son tour d'être introduit.

M. Duncan accueillait tout son monde avec une bonté pleine d'indulgence; peu à peu chacun s'éloigna; il ne resta bientôt plus dans la cour que le maître, un homme dans la force de l'âge, qu'à son costume et à sa peau bistrée on reconnaissait être un marin; puis Jacques.

— Eh bien! *John*, dit M. Duncan à cet homme, ton chargement est fait; ne pars-tu pas aujourd'hui?

—Sans retard, Votre Honneur, répondit le patron; mais notre mousse de la chambre s'est laissé mourir hier, et je venais demander à Votre Honneur s'il n'aurait pas quelque enfant à nous recommander.

En écoutant ces paroles, une idée subite saisit le jeune Cook.

— Accordez-moi cette place, monsieur, je vous en prie, dit-il au propriétaire de la mine.

— Et qui es-tu? demanda ce dernier, étonné qu'un enfant qu'il ne connaissait pas lui adressât cette demande.

Jacques présenta le papier du curé et dit :

— Je m'appelle Jacques Cook ; mon père est un fermier de sir Thomas Skottow ; je suis l'aîné de neuf enfants, et j'ai treize ans.

— N'importe qui que tu sois, répondit M. Duncan, souriant avec bonté à l'énumération des titres du jeune Cook, tu es envoyé par le curé, cela me suffit... Accordé ta demande... John, ajouta-t-il en se tournant vers le patron du bateau, voici ton mousse ; je te le recommande.

Et le patron ayant salué M. Duncan, Jacques exprima en peu de mots sa reconnaissance à celui-ci et suivit son nouveau maître.

Ainsi voilà donc un schelling marqué cause du premier pas que Jacques fit vers la fortune ; car sans ce schelling, qui sait?... Jacques serait resté en apprentissage chez le mercier Kennedi et aurait probablement plus tard élevé une boutique de mercerie ; tandis que le goût des voyages lui vint en voyant la mer, et Jacques Cook fut un des plus célèbres navigateurs de l'Angleterre.

Il servit longtemps comme matelot, puis comme maître d'équipage ; mais en 1755, la guerre ayant éclaté entre l'Angleterre et la France, Jacques, afin d'éviter d'être pris dans la levée qu'on faisait de tous les matelots pour les en-

régimenter dans la marine royale, quitta furtivement son navire qui était alors dans la Tamise. La première pensée de Jacques Cook, qui avait alors vingt-sept ans, avait été d'échapper à cette mesure arbitraire ; mais, après être resté caché quelque temps, revenu à des sentiments plus élevés, il alla s'offrir lui-même au commandant du vaisseau l'*Aigle ;* cet amiral l'admit parmi son équipage. Cook y donna tant de preuves de courage et d'intelligence, que l'amiral devint son plus ferme appui.

Une circonstance qui se présenta fit bientôt sentir à Cook ce qu'il valait, en même temps que le gouvernement apprécia davantage l'homme supérieur qu'il avait à son service. Embarqué, le 10 août 1759, sur le *Mercury*, en qualité de *master*, il partit pour le Canada, et y arriva à l'époque où Quebec était assiégé par le général Wolf ; il sonda le canal qui est au nord de l'île d'Orléans et en leva le plan avec tant de bonheur, qu'enhardi par ce premier succès il fit la carte du cours du fleuve Saint-Laurent ; cette carte gravée est la seule dont on se serve encore aujourd'hui.

Il faut que vous sachiez, mes enfants, que plus on avance dans la vie, plus on sent la privation des choses que l'on ignore ; Jacques Cook en fit l'expérience ; mais il se promit d'y suppléer, sans pour cela discontinuer ses voyages. Ainsi ce fut pendant la seconde campagne qu'il fit dans l'Amérique septentrionale, toujours en qualité de *master*, que, au milieu des agitations d'une vie de marin, privé de tous secours, il se livra à l'étude de l'astronomie et étudia Euclide, où il prit connaissance des premiers éléments de

géométrie. A compter de ce moment, Cook, nommé capitaine, entreprit, par ordre de son gouvernement, des voyages scientifiques et enrichit la carte du monde de plusieurs découvertes.

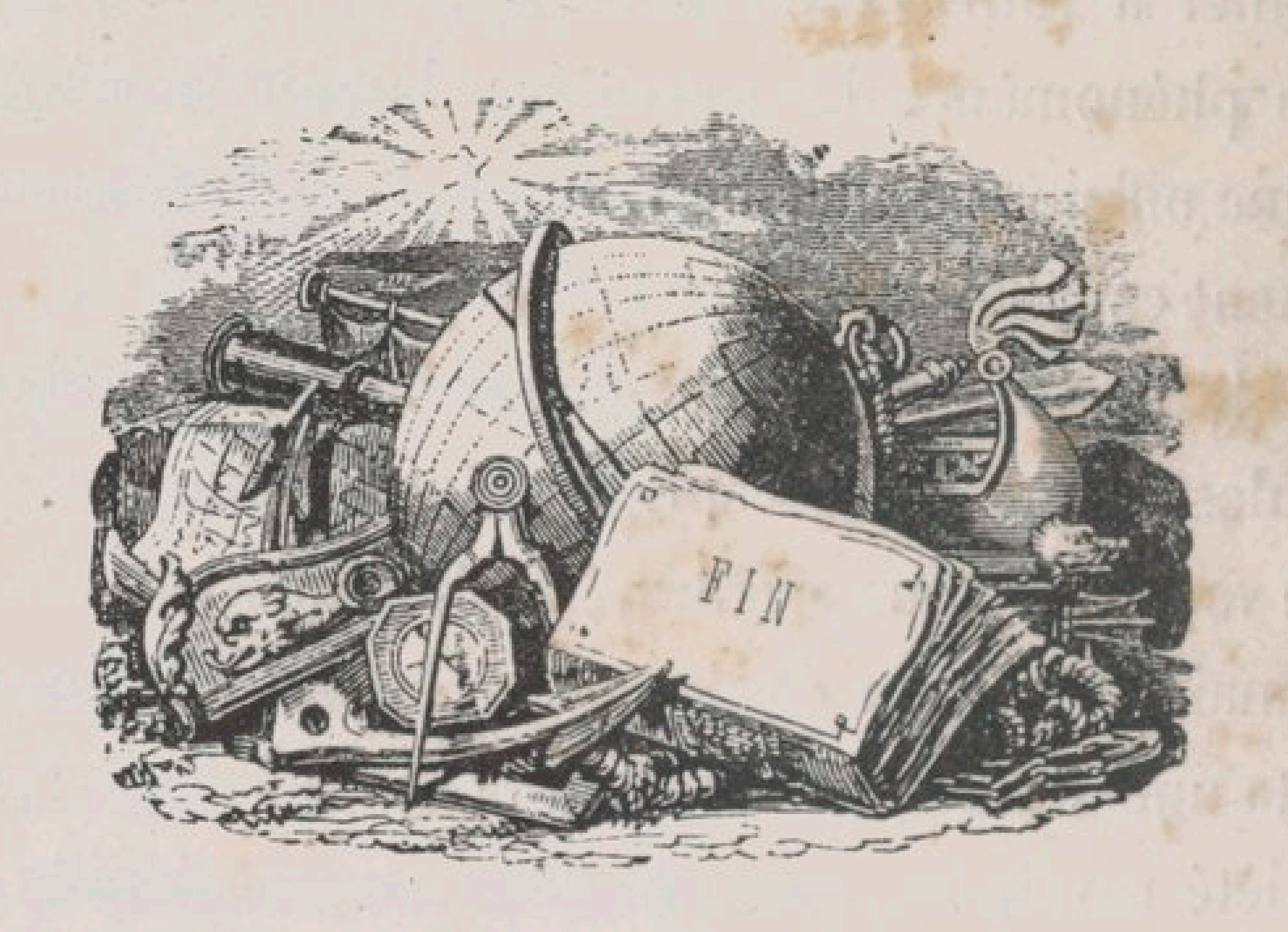
Un phénomène astronomique du plus grand intérêt occupait tous les esprits en 1768. Il s'agissait d'observer le passage de la planète *Vénus* sur le disque du soleil pour déterminer la distance exacte de la terre à cet astre. Un astronome fut désigné par la Société royale de Londres pour aller à Taïti, île de l'Océanie, afin de mieux observer ce phénomène. Le secrétaire de l'amirauté indiqua un jeune officier de marine nommé Cook comme particulièrement capable de diriger l'entreprise.

Mais je ne veux point vous priver du plaisir de lire l'histoire des voyages du capitaine Cook : une seule chose que je veux que vous sachiez, c'est qu'aussi habile marin qu'humain pour son équipage, ce fut lui qui le premier apporta une attention sérieuse à la santé des gens de mer ; la Société royale lui décerna même une médaille en récompense. Voici ce que dit la biographie de cet homme remarquable :

« Cook était d'une constitution robuste et capable de supporter les plus grandes fatigues ; il se contentait des aliments les plus grossiers ; la trempe de son âme répondait à la force de son corps. Doué d'une perspicacité singulière, son jugement, quoique prompt, ne le trompait jamais ; aussi hardi dans la conception que sage dans l'exécution, il est parvenu à surmonter les plus grandes difficultés par

une persévérance qu'aucun danger ne pouvait rebuter. D'un courage calme et inébranlable, il ne montrait jamais plus de présence d'esprit qu'au milieu des périls ; ses manières étaient franches et cordiales. »

Cook périt malheureusement en 1779, à Owhihée, une des îles Sandwich, assassiné par les naturels.





PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

Foa, Mme E.
Travail et célébrité.

